TOME XXXI. N° 14. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 OCT. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Conversation chez la comtesse d'Albany [1]

I

— Accepteriez-vous, me dit-il, d'écrire une préface pour la *Conversation chez la comtesse d'Albany?*

— Je ne comprends guère, lui dis-je, cet usage, qui se répand, de faire présenter un grand écrivain du passé par un auteur, moins parfait, de ce temps-ci... Courier surtout... Vous savez qu'il disait : « Il n'y a pas en Europe cinq ou six personnes qui sachent le grec ; il y en a beaucoup moins qui savent le français... » On tremble à l'idée d'un compagnon si pur. Et pourquoi, je vous prie...

— C'est, me dit-il, que vous avez écrit ces *Dialogues sur le Commandement* où vous soutenez une thèse toute contraire à celle que Courier défend ici.

— Ah ! C'est ce maudit livre? lui dis-je.

— Quoi? dit-il. Est-ce que vous le reniez?

— Non, mais j'en garde un souvenir assez triste. Rien de

plus décevant que le dialogue. Tout lecteur prend parti pour un de vos bonshommes et vous reproche d'avoir fait le jeu trop facile pour l'adversaire. Vous avez voulu, comme disait Renan, faire dialoguer deux lobes de votre cerveau. On vous accuse d'avoir condamné le lobe droit au profit du gauche Vous avez espéré être impartial; on vous a jugé partisan... Courier, plus sage, laisse son héros exposer sa thèse toute franche et les autres interlocuteurs ne sont là que pour dire : « C'est selon » ou : « J'entends, » comme ces jeunes Grecs qui, dans Platon, répondaient : « Socrate, nous le pensons aussi... » Il y a bien la comtesse elle-même, mais elle contredit en coquette, en bonne maîtresse de maison. Elle relance le discoureur beaucoup plus qu'elle ne l'embarrasse... Dieu sait pourtant que les arguments ne manquaient pas...

— Vous voyez que vous êtes tenté.

— Eh ! oui ! Mais j'aperçois le danger. Le diable des raisonneurs à la Courier, c'est qu'ils lient adroitement entre elles plusieurs thèses, de sorte que, si vous attaquez l'une, vous semblez combattre les autres qu'au contraire vous approuvez. Dans la conversation chez Mme d'Albany, ce Fabre, qui est le porte-parole de l'auteur, soutient trois propositions. La première est que la guerre est affreuse ; nous sommes tous d'accord là-dessus. La seconde est qu'un poète rend aux hommes des services plus durables qu'un conquérant ; cela est évident et nous en convenons. La troisième est qu'il n'y a pas d'art de la guerre, que le premier sot venu peut être un grand général et qu'il ne lui faut pour cela qu'une armée ; là je cesse d'applaudir. Mais vous verrez que si j'essaie de contredire mon homme sur ce seul point, il dira que j'aime la guerre et que je méprise les poètes.

— Cela dépend de vous ; soyez clair.

— Sans doute... Encore faudra-t-il prendre contre le charmant paradoxe l'ennuyeux parti du bon sens. Vous avouerez qu'il y faut du courage.

— En manquez-vous?

— Attendez... Il me vient une idée... Que diriez-vous, en guise de préface, d'un dialogue entre Bugeaud et Courier?

— Bugeaud? Le maréchal? Est-ce qu'ils se sont connus?

— Dialogue des morts, mon cher, cela s'entend... On peut imaginer, aux Champs-Élysées, une ombre en abordant

une autre : « Monsieur le maréchal, je suis heureux de vous accueillir en ces lieux. — Qui êtes-vous? — Chef d'escadron d'artillerie Courier. » Le maréchal devient froid et sévère, car il a vu jadis les notes de ce Courier et il n'aime pas les mauvais soldats.

— Pourquoi Bugeaud?

— Ah ! parce que Bugeaud est le moins guerrier des militaires... Personne n'a mieux fait ce métier et personne ne l'a moins aimé. Vous savez qu'il s'était engagé contre son gré, que plusieurs fois il voulut donner sa démission et que ses lettres contre la guerre sont aussi dures que celles de notre auteur. On pourrait en citer. Ceci par exemple : « On n'a rien vu d'égal, ma bonne amie, à cette bataille mémorable. De l'avis des plus vieux militaires, c'est la plus meurtrière qu'il y ait encore eu. Je ne veux pas te peindre l'horreur du champ de bataille : les blessés, les mourants implorant la pitié de leurs camarades. J'aime mieux ménager ta sensibilité et me borner à te dire que j'ai été très ému et que j'ai désiré que les empereurs et les rois qui cherchent la guerre sans des motifs légitimes fussent condamnés, pour leur vie, à entendre les cris des misérables blessés qui sont restés trois jours sur le champ de bataille sans qu'on leur ait porté aucun secours. »

Ou encore ceci : « A la guerre, ce ne sont point les combats que l'on redoute; au contraire, on les désire souvent pour se délivrer des souffrances, des fatigues et des privations qui sont plus cruelles que la mort. Je t'assure qu'un jour où nous étions en présence de l'ennemi, c'est-à-dire en seconde ligne, mais très près, qu'il pleuvait, neigeait, grêlait alternativement, j'ai vingt fois désiré qu'on nous fît charger. Nous étions obligés de rester en bataille, sac sur le dos, sans pouvoir allumer du feu, n'ayant rien à manger, n'ayant pas eu de pain depuis quatre ou cinq jours, mouillés jusqu'aux os, et cela dura toute la journée et une partie de la nuit, jusqu'à ce que nous prîmes possession d'un village très fort qu'occupait l'ennemi. J'ai été assez faible, ce jour-là, pour désirer la mort, et j'appelais à moi quelques-uns de ces boulets que je voyais rouler dans nos rangs. Si, dans ces moments, on nous avait fait charger, certainement que nous aurions mis tout à sang. Je ne te parle pas des horreurs de la guerre, des villages saccagés, des injustices et des barbaries qu'elle entraîne. Je réserve ces détails pour le moment heureux qui

nous verra réunis. Je me bornerai à te dire que le métier de héros est si fort celui d'un brigand que je le déteste de toute mon âme. Il faut avoir un cœur de rocher, dénué de toute humanité, pour aimer la guerre. » ...Mais tout en haïssant la guerre autant que la hait le Fabre de notre ouvrage, Bugeaud a l'intelligence d'apercevoir qu'elle peut être bien ou mal faite. Il essaie de la bien faire ; il réussit... On s'en aperçoit en Algérie... Voilà ce qu'il pourrait, je pense, expliquer à son camarade infernal.

— Tout cela me paraît excellent : écrivez votre dialogue.

— Oui... Peut-être... Eh bien, non, j'ai horreur en ce moment de ces formes artificielles. De quoi s'agit-il? De Courier soldat. Il me semble qu'un portrait de cet étrange militaire... Qu'en dites-vous?

— Rien, dit-il. Si je reste avec vous cinq minutes de plus, vous trouverez dix manières de faire cette préface et cent de vous en dégoûter. Adieu. Apportez-moi votre portrait.

II

L'artilleur Paul-Louis Courier.

Il était grand, il était maigre, la bouche largement fendue, de grosses lèvres et le visage tout marqué par la petite vérole. Homme d'humeur et qui ne tenait au monde qu'à deux choses : son indépendance et les auteurs grecs. Pendant la Terreur, lieutenant, il traduisait Homère ; pendant la campagne d'Italie, commandant, Thucydide. Dans les guerres de la Révolution, il n'avait vu que l'occasion de bouquiner dans les vieilles abbayes et dans les châteaux des bords du Rhin. Cela nous plaît ; cela devait moins plaire à son colonel, à ses canonniers.

Plus tard, son cheval même fut bridé et équipé à la grecque ; il ne le ferrait pas et le faisait trotter sur les dalles dangereuses de Naples. Ses camarades le regardaient avec étonnement et le jugeaient un peu fou.

Il n'avait pas eu la chance de découvrir chez les Grecs le sens du mot discipline, qui pourtant s'y trouvait à plus d'une page. En 1795, capitaine à l'état-major devant Mayence, il apprend la mort de son père ; sans demander un congé il

part, arrange ses affaires en Touraine et se montre tout étonné quand, au retour, on veut le juger comme déserteur. Pendant toute sa vie militaire, il garde l'habitude de faire passer ses caprices (désir de voir une statue, de lire un manuscrit) avant les ordres reçus. En 1807, envoyé rejoindre à Vérone son régiment, il s'attarde d'abord deux mois près de Portici, à traduire Xénophon *(De la cavalerie)*, puis, passant par Rome, il y rencontre un helléniste avec lequel il demeure quinze jours, s'arrête à Florence pour voir la bibliothèque, rend visite à un savant suédois et n'arrive à Vérone qu'à la fin de janvier 1808. On l'y attendait depuis six mois; il y trouve une lettre du ministre de la Guerre qui le met aux arrêts et lui retient six mois de solde.

Des procédés aussi mesquins le dégoûtent de l'armée. Il donne sa démission mais, l'année suivante, apprenant que l'Empereur prépare une belle campagne en Autriche, il a le passager désir d'y prendre part. Il se joint en amateur, en gentilhomme de la suite, sans brevet, à l'état-major d'un général ami. Il arrive au moment d'Essling, de Wagram, et se trouve par malheur dans l'île Lobau, le jour de la grande tuerie. Accoutumé aux guerres d'Italie, guérillas et fusillades de village où l'on ne compte guère les morts que par douzaines, il n'a jamais vu les hommes noyés par milliers, les généraux tués par cinquantaines, les routes couvertes d'un tapis continu de blessés, de débris humains, sur lequel roulent les canons et galope la cavalerie. Épuisé de faim et de fièvre, il tombe au pied d'un arbre; on le transporte à Vienne. Déjà il s'est brouillé avec le chef sous lequel il voulait servir. L'expérience lui suffit; la grande guerre ne lui plaît pas mieux que la petite. « Je crus, écrit-il, que n'ayant reçu ni solde, ni brevet, je n'étais point assez engagé pour ne me pouvoir dédire. » Il quitte, sans plus de formes qu'il n'en a suivies pour y entrer, cette armée qui n'est pas faite pour son génie et il répond au ministre, qui veut le faire fusiller pour son nouvel abandon de poste : « Monseigneur, je ne suis point soldat, ni par conséquent déserteur. »

Tels sont ses états de service. Est-il besoin de dire qu'il avance peu? Capitaine en 1795, il est chef d'escadron en 1808, alors qu'autour de lui on se couvre de gloire. Pourtant le chef d'escadron Courier est brave. Dans la Calabre révoltée, où tous les habitants se sont faits bandits et guettent les détachements derrière les buissons, il n'hésite pas à se

charger de missions où il a beaucoup de chances de trouver la mort. Quand il est pris avec ses hommes et que, menacé par les insurgés, un de ses canonniers gémit : « Eh quoi, lui dit-il, tu es soldat français et tu as peur de la mort ! » Le voilà digne de ses chers Grecs.

Un jour, comme il rapporte en bateau douze canons pour sa division, les Anglais le poursuivent. Il se sauve à grand'-peine dans une chaloupe, essaie de couler son bâtiment, mais sa poudre ne prend pas feu et les Anglais s'emparent de ses canons. Quand il revient, son général, Reynier, le reçoit mal. Le commandant Courier n'est pas homme à se laisser faire. « J'arrive. Sais-tu ce qu'il me dit en me voyant : « Ah ! Ah ! c'est donc vous qui faites prendre nos canons? » Je fus si étourdi de l'apostrophe, que je ne pus d'abord répondre ; mais enfin la parole me vint avec la rage, et je lui dis bien son fait : « Non, ce n'est pas moi qui les ai fait prendre, mais c'est moi qui vous fais avoir ceux que vous avez. Ce n'est pas moi qui ai publié un ordre dont le succès dépendait surtout du secret ; mais je l'ai exécuté malgré cette indiscrétion, malgré les fausses mesures et les sottes précautions, malgré les lenteurs et la perfidie de ceux qui devaient me seconder, malgré les Anglais avertis, les insurgés sur ma route, les brigands de toute espèce, les montagnes, les tempêtes, et par-dessus tout sans argent. Ce n'est pas moi qui ai trouvé le secret de faire traîner deux mois cette opération, presque terminée au bout de huit jours, quand le roi et l'état-major me vinrent casser les bras. Encore, si j'en eusse été quitte à leur départ ! Mais on me laisse un aide de camp pour me surveiller et me hâter, moi qu'on empêchait d'agir depuis deux mois, et qui ne travaillais qu'à lever les obstacles qu'on me suscitait de tous côtés ; moi qui, après avoir donné de ma poche mon dernier sou, ne pus obtenir même la paie des hommes que j'employais. Et où en serais-je à présent, si je n'eusse d'abord envoyé promener mon surveillant, trompé le ministre pour avoir la moitié de ce qu'il me fallait, et méprisé tous les ordres contraires à celui dont j'étais chargé? Ce ne fut pas moi qui dispensai la ville de Tarente de faire mes transports ; mais ce fut moi qui l'y forçai, malgré les défenses du roi. En un mot, je n'ai pu empêcher qu'on ne livrât, par mille sottises, douze pièces de canon aux ennemis ; mais ils les auraient eues toutes, si je n'eusse fait que mon devoir. » Voilà comme il faut traiter les généraux.

Encore là s'agissait-il de Reynier, qu'à sa manière bourrue Courier aimait assez, mais voyez comme, en 1807, il écrit au général Dedon, son nouveau chef : « Monsieur, la supériorité du grade ne dispense pas des procédés, de ceux-là surtout qui tiennent à l'équité naturelle. Les vôtres à mon égard ne sont plus d'un chef, mais d'un ennemi... Vous pouvez réussir à me perdre ; mais peut-être trouverai-je qui m'écoutera malgré vous. Quoi qu'il arrive, n'espérez pas trouver en moi une victime muette. Je saurai rendre la lâcheté de votre conduite aussi publique dans cette affaire qu'elle l'a déjà été ailleurs. »

Cette fierté ne déplaît pas à l'homme de troupe qui ronchonne au fond de toute âme française. On pense à Stendhal, à Julien Sorel, à l'auteur de *Mars, ou la guerre jugée.* Tout de même ces malheurs constants ne sont pas sans inquiéter un peu ; n'y avait-il pas quelque négligence? Toute sa correspondance n'est que récits de mésaventures absurdes. Il y perd tout, jusqu'à sa chemise, car c'est l'usage des paysans calabrais de dépouiller les prisonniers et de les renvoyer tout nus, lorsqu'ils ne les conservent point pour quelque petit autodafé privé. Quelles démarches alors pour obtenir, de l'état-major et de l'intendance, un certificat de perte et de nouveaux effets.

Ah ! qu'il les hait, ces organisateurs détestables qui lancent ainsi à l'aventure des expéditions auxquelles ils se gardent bien de prendre part : « Cependant le général, colonel ou chef, n'importe de quel grade, qui a fait partir ce détachement sans songer à rien, sans savoir la plupart du temps si les passages étaient libres, informé de la déconfiture, s'en prend aux villages voisins ; il y envoie un aide de camp avec cinq cents hommes. On pille, on viole, on égorge ; et ce qui échappe va grossir la bande du sous-diacre... »

Autour de chaque général dont l'étoile monte, le paysan du Danube voit se former une antichambre : « Les hommes sont vils et lâches, insolents, quelques-uns par la bassesse de tous, abhorrant la justice, le droit, l'égalité ; chacun veut être, non pas maître, mais esclave favorisé. S'il n'y avait que trois hommes au monde, ils s'organiseraient. L'un ferait la cour à l'autre, l'appellerait Monseigneur, et ces deux amis forceraient le troisième à travailler pour eux. Car c'est là le point. »

A ces officiers de cour vont toutes les croix, tout l'avan-

cement. A eux de porter la nouvelle des victoires que cette mission leur révèle : « Aimé va vous conter notre petite drôlerie. Ce qu'il vous pourra dire, c'est qu'il dormit fort ce jour-là. Je ne sais quelle heure il pouvait être lorsqu'il apprit dans son lit qu'on s'était battu. Il se leva en grande hâte, s'habilla, ou, comme disent ces messieurs, se fit habiller, et fut choisi pour vous porter l'heureuse nouvelle de l'affaire où il s'est distingué. Nous verrons cela dans la gazette, avec la croix et l'avancement. Voilà ce que c'est d'être frère du valet de chambre du fils d'un châtreur de cochons des environ de Tonneins. » On pense à l'histoire, pendant la dernière guerre, de ces officiers de Salonique : apprenant que des décorations, envoyées pour eux par le roi de Serbie, avaient été conservées par leurs camarades du ministère et du G. Q. G., ils envoyèrent aux nouveaux décorés des cartes postales de Monastir, afin, leur dirent-ils, qu'ils eussent au moins vu le pays où ils avaient gagné leurs croix. Trait digne de notre Paul-Louis.

Querelle de tous les temps, entre l'état-major et l'homme de troupe. A chaque échelon, on en maudit un autre. Troupe et état-major d'Italie s'entendent, se réconcilient pour maudire les aides de camp de l'Empereur, hommes de cour, qui vous arrivent en poste, habillés par le bon faiseur et portant dans leurs poches le génie du maître. La bataille gagnée, c'est l'Empereur, la pensée, les ordres de là-haut. La voilà perdue, c'est la faute de la troupe. L'escadron doré dit : « L'Empereur n'était pas là ! » et déplore que l'Empereur ne puisse former un général.

Napoléon lui-même, devant Courier, ne trouve pas grâce. Ancien officier républicain, Paul-Louis reste fidèle à la liberté ; quand on lui parle de dévouement à la personne de l'Empereur, il ronchonne : « Oui, dévouement à la caisse du payeur. » Surtout il méprise ce général Bonaparte d'avoir voulu un autre titre : « Un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté? Être Bonaparte, et se faire Sire ! Il aspire à descendre : mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme ! Ses idées sont au-dessous de sa fortune. »

Comme on le voit bien, ce grand commandant maigre, dédaigneux, spirituel, vêtu d'un vieil uniforme rapiécé, rattaché avec des bouts de ficelle, une demi-chemise cousue

à son pantalon, mauvais coucheur, charmant, railleur et terriblement orgueilleux. Le voici dans une maison pillée ; « deux cadavres nus à la porte ; sur l'escalier, je ne sais quoi ressemblant assez à un mort... Le feu à la maison voisine, pas un meuble dans celle-ci ; pas un morceau de pain. » A côté de lui, le général Reynier, pauvre homme tout déconfit d'un échec, griffonne un récit de la journée. Courier traite son chef comme un chien. L'autre le supporte, un peu parce que ce commandant, qui sait le grec, l'intimide, un peu aussi parce que dans la disgrâce, quand les grands braillards s'en prennent au général, Courier alors est le seul fidèle, courtisan bourru de la mauvaise fortune. L'artilleur, en jurant, car il crève de faim, écrit une lettre à une jolie cousine, une autre à un érudit polonais. Lettres parfaites, il le sait, il n'en est pas mécontent. Si la gloire militaire lui est refusée, peut-être en trouvera-t-il une autre. Homère fit la guerre ; il fut aide de camp sans doute d'Agamemnon, ou bien son secrétaire, et qui empêcherait Courier quelque jour... « Car j'ai vu, moi aussi ; j'ai noté, recueilli tant de choses, dont ceux qui se mêlent d'écrire n'ont depuis longtemps nulle idée ; j'ai bonne provision d'esquisses : pourquoi n'en ferais-je pas des tableaux où se pourrait trouver quelque air de cette vérité naïve qui plaît si fort dans Xénophon? Je vous conte mes rêves. »

Rêves charmants. En attendant, le nouvel Homère est mouillé jusqu'aux os ; à côté de lui un major essaie en vain de faire du feu. L'artilleur n'a plus d'artillerie, ayant perdu tous ses canons. Il lui faudra faire l'aide de camp ; rude métier avec de certaines gens. Telle est la chienne de vie que les Plutarque de l'Empire maquilleront en épopée. « Tout de bon, tout cela est trop drôle. »

III

— Eh bien ! lui dis-je, qu'en pensez-vous?

— Ma foi, me dit-il, voilà qui explique assez clairement notre texte.

— N'est-ce pas?... Tenez... Si j'écrivais votre préface (je dis *si*, je ne dis pas que je l'écrirai), je crois que j'aimerais à montrer quels éléments entrèrent dans la composition de cette doctrine, quelle en fut l'équation psychologique. J'y

trouverais : 1° l'humeur naturelle. Cet homme est insubordonné par goût, antimilitariste de naissance, comme Stendhal ou comme Alain. Me comprendrez-vous si je dis qu'il reste antimilitariste après la retraite, dans la vie civile. Il est opposant né... C'est une attitude comme une autre et qu'on peut prendre noblement. Toutefois elle m'est plus facilement sympathique chez Stendhal ou chez Alain que chez notre Paul-Louis.

— Puis-je vous demander pourquoi?

— Parce que, chez les deux autres, je ne devine aucune trace de dépit. Alain n'est pas un commandant qui aurait avec joie accepté d'être colonel, si un ministre avait eu l'idée de lui offrir les galons. Il est un canonnier de première classe qui a choisi de rester canonnier. Stendahl n'a jamais souhaité bien fort suivre longtemps une carrière militaire ; il lui suffit d'être lieutenant sous le nom de Lucien Leuwen, et son vrai bonheur est ailleurs, chez Métilde, chez Angela. Et même Alain est plus parfaitement pur encore que ne fut, Stendhal, car Alain, quand on lui offrit la croix, la refusa ; Stendhal, lui, en eut envie quelques jours. Courier, beaucoup plus incohérent, a toujours souhaité l'avancement ; il a écrit des lettres pour le demander ; il a voulu quitter cette Italie, si riche en manuscrits et en brigands, parce qu'on n'y servait pas sous l'œil du maître ; sa fugue à Wagram n'avait d'autre objet que de se distinguer aux côtés de ce général Bonaparte auquel il ne pardonnait pas d'être devenu l'Empereur. Cela me gêne un peu.

— Cela est humain.

— J'entends bien, j'aime qu'on soit humain ; j'aime moins qu'on agisse en homme et qu'on parle en immortel... Mais Courier a une excuse, qui serait le second terme de notre analyse... 2° le mécontentement naturel et légitime de l'officier de troupe devant l'officier d'état-major, ou plus généralement la colère du technicien contre la direction, du fonctionnaire local contre l'administration centrale... L'homme qui est sur les lieux et qui agit au jour le jour, maladroitement, péniblement, l'homme qui se bat chaque matin avec l'ennemi et avec les choses, est exaspéré quand l'homme du bureau, l'homme qui n'agit que sur les autres hommes, vient critiquer ce qui a été fait. L'officier crotté a le sentiment d'une injustice quand les récompenses vont à cet officier trop propre. Et sans doute, s'il était de sang-froid, il apercevrait que le

rôle d'un état-major est essentiel à la vie d'une armée comme d'un pays... Menenius Agrippa... *Membres et l'Estomac...* Bel apologue que goûtent les Estomacs. Les Membres ne l'ont jamais beaucoup aimé. Pour moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre, il me semble que seul un pouvoir central peut coordonner les actions des agents locaux, bref qu'à toute œuvre il faut un plan et un chef pour le faire exécuter. Rôle moins pénible peut-être que l'exécution, mais à coup sûr aussi nécessaire.

Courier, lui, 3° nie qu'à la guerre il y ait jamais un plan et que les troupes soient jamais commandées. Il n'y a pas, dit-il, d'art de faire la guerre. Où a-t-il formé cette idée? Il l'a formée au cours de ses campagnes et, par la nature de celles-ci, il n'en pouvait former d'autre. Le hasard l'a fait servir sous des généraux médiocres, en des pays soulevés où tout se passe en actions de détails, où les chefs sont impuissants, où la thèse de son Fabre triomphe. Observant ces drames misérables et sanglants dont est faite la guerre de village, il pense, justement ironique, qu'avec le temps et une bonne plume cette incohérente suite d'assassinats deviendra peut-être de l'histoire.

« Si les traits ainsi raccourcis de ces exécrables farces ne vous inspirent que du dégoût, je n'en serai pas surpris. Cela peut piquer un instant la curiosité de ceux qui connaissent les acteurs; les autres n'y voient que la honte de l'espèce humaine. C'est là néanmoins l'histoire, dépouillée de ses ornements. Voilà les canevas qu'ont brodés les Hérodote et les Thucydide. Pour moi, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'atrocités qu'on appelle histoire ne mérite guère l'attention d'un homme sensé. Plutarque, avec

L'air d'un homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,

me fait pitié de nous venir prôner tous ces donneurs de batailles, dont le mérite est d'avoir joint leurs noms aux événements qu'amenait le cours des choses. »

Pourtant il vit au temps de Napoléon. Oui, mais il n'a jamais l'occasion de voir l'Empereur en activité de génie. Quand il veut essayer de la grande guerre, il n'a pas de chance. Il voit, je vous l'ai dit, trois jours de la campagne d'Autriche, la tuerie d'Essling, la noyade du Danube, bref un désordre sanglant. Il en conclut que cette science de la guerre n'est que brutalité sans règles. Il le dit avec esprit; le lecteur

sourit et, s'il est homme de troupe, approuve de la tête. Pourtant, à y réfléchir honnêtement, isoler deux jours dans une campagne, c'est aussi fou que de considérer à part deux secondes dans une opération chirurgicale. « Ce chirurgien est un misérable, il fend le ventre de sa victime... — Oui, mais c'est peut-être pour la sauver. »

« Des deux généraux en présence, nous dit Courier, il faut bien que l'un soit vainqueur, et celui-là est baptisé grand général. » C'est vrai, mais il ne faut pas nécessairement que le vainqueur soit toujours le même. Or, à considérer la vie militaire de Napoléon, il est difficile de ne pas reconnaître qu'à égalité de chances, l'Empereur était vainqueur beaucoup plus souvent que ceux qui lui étaient opposés. C'est là-dessus que nous le jugeons, non sur huit jours heureux ou malheureux. Prenons un exemple plus près de nous : personne n'a dit que le second Moltke et le général von Klück ont été de grands généraux parce qu'ils ont été vainqueurs pendant une partie du mois d'août 1914.

Mais conduit par sa nature, par ses ressentiments, par son expérience, à nier l'existence d'un art de la guerre, Courier va droit au paradoxe. Comment y aurait-il un art militaire, demande-t-il encore, puisqu'il n'exige point d'apprentissage? Un prince ne fait pas tout botté la *Sainte Famille* de Raphaël, mais il gagne une bataille à dix-huit ans et le voilà grand capitaine pour la vie. L'idée paraît brillante, mais il y a fort à dire. Laissons Alexandre et Condé, que nous connaissons assez mal. Aujourd'hui quel est le prince qui oserait, sans études spéciales, se mettre à la tête d'une armée? Et je ne parle même pas d'un prince de dix-huit ans. (Ces choses étaient possibles jadis, parce que les armées plus petites, la simplicité des engins, donnaient plus de valeur aux qualités de corps et de caractère qu'à la science.) Mais je dis un prince d'esprit mûr et même soldat de carrière. Guillaume II, qui se croyait homme de guerre, qui avait étudié le métier, ne fut-il pas dès le début de la campagne mis à l'écart par des plébéiens combattants? Au temps de Courier déjà, me semble-t-il, ce n'était pas les princes qui devenaient maréchaux, mais les maréchaux qui devenaient princes.

Soit, dirait sans doute Paul-Louis, il n'en reste pas moins que cet art, s'il existe, est un art de massacrer, qu'il ne fait rien pour le bonheur des hommes, et qu'enfin Homère et

Raphaël sont plus grands que Bonaparte. — Qui le nie? J'admire, moi, Valéry, Bergson, Vuilliard. Si demain la France était envahie, souhaiterais-je voir l'un d'eux à la tête des armées? Passe encore pour Valéry, curieux de tant de sujets, de tant de disciplines, qu'il a peut-être étudié la stratégie, mais Bergson, mais Vuilliard, certes non. Cela veut-il dire que je leur préfère un général? Pas du tout. Je leur préfère un général pour faire la guerre, comme je leur préfère un cuisinier pour cuire mon rôt et un blanchisseur pour laver mes chemises. — Thème connu et dangereux, répondraient ensemble Fabre et Alain ; antique comparaison tirée du navire et du pilote. « Ainsi le matelot raisonnable devra se persuader à lui-même qu'il doit croire celui qui est au gouvernail, et que, lorsque l'on double l'écueil, ce n'est pas le temps d'examiner. Et comme il n'est point du matelot de savoir où est l'écueil, quel est le risque, et à quel moment le navire est sauf, ce n'est jamais le temps d'examiner. Aux fers donc l'esprit fort qui discute ; aux fers le matelot qui écoute. » — Eh ! oui ! Que voulez-vous? Votre ironie me touche, j'aurais quelque plaisir sauvage à m'y abandonner comme vous, mais elle ne transforme pas mon jugement. — Avouez cependant que le métier de guerrier est différent du métier de pilote. La navigation est utile ; la guerre... — Rendre le général responsable de la guerre, c'est aussi juste que de rendre le colonel des pompiers responsable des incendies. — Sauf si le général est un souverain conquérant qui fait naître la guerre, tel Alexandre. — Naturellement, mais alors c'est le politique qui est mauvais, non le général.

— Prenez garde, dit-il, vous vous échauffez.

— C'est vrai, lui dis-je. Je souffre, moi, du complexe contraire à celui de Courier ; il faudra que j'y prenne garde... Peut-être vaudrait-il mieux qu'un autre écrivît votre préface?

— Cher ami, dit-il, elle est écrite.

ANDRÉ MAUROIS.

Souvenirs de Villamanrique [1]

Je pense que, pour tous les serviteurs et amis de la famille royale qui ont été reçus à Villamanrique depuis l'exil jusqu'à la mort de Mgr le comte de Paris, le souvenir de la vie dans cette maison, que les princes aimaient tant, doit avoir quelque chose du souvenir qu'Adam et Ève gardaient du paradis terrestre.

On quittait Madrid en y laissant le froid et presque la neige pour se réveiller au milieu des haies de cactus et d'aloès, des vergers d'oliviers et d'orangers de l'Andalousie. Après avoir salué à Séville Mme la duchesse de Montpensier au palais de San Telmo, dont le parc est un des plus beaux de l'Europe, on partait pour le palacio de Villamanrique en traversant la campagne andalouse, où les noms des villages : Aznalcasar, Aznalfarache, reportaient la pensée au temps de la domination des Maures qui ont tant fait pour le développement agricole de ce pays.

A Villamanrique, l'accueil bienveillant de Mgr le comte de Paris, la bonté agissante de Madame, le charme et la simplicité des jeunes princesses créaient une atmosphère d'intimité respectueuse que ceux qui en ont joui n'oublieront jamais.

A la fin de la vie de Mgr le comte de Paris, l'inquiétude assombrissait les visages; mais le Prince au milieu de ses

souffrances gardait tant de calme, de dignité, de courage, qu'on se faisait illusion et qu'à le voir sortir, chasser, monter à cheval, on arrivait à espérer que le mal qui le minait faisait trêve ou était vaincu.

Le duc d'Orléans aimait beaucoup ce séjour avec sa famille et tous les ans venait à Villamanrique passer quelques semaines de l'automne au printemps. Après la mort de Mgr le comte de Paris, le Prince y revint encore mais plus rarement. Il resta fidèle à Séville et à la Marisma, mais logeait sur son yacht *Maroussia* et en faisait son centre d'excursions.

La terre d'Andalousie au sud-ouest de Séville et à l'ouest du Guadalquivir, quand on a passé les terres cultivées et les vergers d'oliviers, est formée d'abord de petites collines couvertes de forêts de chênes-lièges et de chênes verts dans leur partie boisée, et de landes broussailleuses où fleurissent les genêts, les cistes, les églantiers, les lentisques et les grandes immortelles là où les arbres n'existent pas.

C'est là ce que l'on nomme les cerros.

Plus au sud, s'étend la Marisma ; un énorme delta d'alluvions créé jadis par le Guadalquivir, inondé en grande partie en hiver, formé de glaise craquelée en été. En certains points persistent des lacs sans profondeur appelés lucios, de grands et dangereux marais comme la Madre, et des caños qui sont d'anciens bras du Guadalquivir, divisant cette plaine en grandes îles couvertes de salicornes et de graminées que paissent des troupeaux de taureaux ou de chevaux à demi sauvages. Enfin, chose curieuse, entre la plaine d'alluvion et la mer s'étend une région de dunes, qui se sont élevées jusqu'à former de véritables collines de sable, les Arenas Gordas. Leurs vagues successives entourent et submergent peu à peu une forêt de pins parasols et un maquis que l'on nomme la chasse gardée de Dona Anna, ou Coto d'Oñana.

Cet ensemble, coto, cerros et marisma, constitue un terrain de chasse admirable par l'abondance du gibier et sa variété.

Dans les cerros et le coto, on trouve des cerfs, des sangliers, des renards, des lynx, et tous les petits fauves de l'Europe : putois, martres, blaireaux, ichneumons ; sans parler des oiseaux de toute sorte : rolliers, guêpiers, pies bleues et perdrix rouges et d'une abondance extraordinaire de reptiles, lézards et serpents.

Une quantité, une variété remarquable de rapaces diurnes et nocturnes, d'aigles, de buses, de faucons vivent aux dépens de ces reptiles. Des aigles impériaux nichent dans les grands arbres, et les grands vautours chauves viennent chaque jour de la Sierra pour dévorer les corps des bestiaux qui succombent. J'en ai vu quelquefois quarante à cinquante sur une carcasse, autant qu'en Afrique et plus grands.

Dans la Marisma même, dans les lucios ou dans les joncs qui encombrent la Rocina de la Madre, on trouve, suivant l'époque de l'année, tous les oiseaux migrateurs : oies, canards, flamants, cigognes, hérons ou grues qui s'arrêtent sur les lacs et dans les marais, dans leur route annuelle du nord au sud. En hiver, ce sont les oiseaux du Nord qui descendent chercher un climat plus doux ; au printemps ce sont les hérons africains, les ibis, les grues qui fuient l'été torride des tropiques.

Enfin la grande outarde, si rare actuellement dans nos climats, était commune, il y a trente ans, dans les pâturages et les parties sèches de la Marisma. Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, un troupeau de dromadaires vivait même à l'état sauvage, à cette époque, non pas dans les sables des Arenas Gordas, mais dans le marais. Importés d'Afrique pour faire des transports, quelque trente ans auparavant ils avaient causé sur les chemins une telle frayeur aux chevaux que leur propriétaire, excédé des réclamations, les chassa dans la Marisma où ils vécurent et se multiplièrent en liberté jusqu'à être au nombre de trente ou quarante.

Nulle part en Europe n'existe un paradis semblable pour celui qui aime l'histoire naturelle des oiseaux. Mgr le comte de Paris a passé dans la Marisma bien des après-midi, tantôt approchant derrière le cheval les oiseaux d'eau, tantôt tirant en battue les outardes ou les oies. Le Prince, énergique et silencieux, cherchait là une distraction à ses souffrances et le souvenir du soulagement qu'il y a trouvé pendant les dernières années de sa vie nous rend la Marisma encore plus chère.

Mgr le duc d'Orléans aimait aussi ce séjour en Espagne. Il accompagnait Mme la comtesse de Paris ou les princesses ses sœurs à cheval à travers les bois et les landes des cerros ou dans la grande plaine de Banco en bordure de la Marisma au milieu des troupeaux.

Il aimait se rendre dans les fermes voisines lorsqu'on réu-

nissait le troupeau pour marquer les vecerros. Il galopait derrière les jeunes animaux pour les renverser d'une poussée de garrocha ; c'est ce qu'on nomme le derribo. Il était devenu assez adroit à ce jeu et partageait l'animation générale lorsque, le taurillon culbuté, quatre ou cinq hommes sautant de cheval le maintenaient à terre, tandis qu'arrivant au galop avec le fer rouge à la main le conocedor le marquait à la cuisse. Pour finir, un coup de couteau fendait l'oreille de la bête et tout le monde courait à son cheval car l'animal marqué, en se relevant, était de mauvaise humeur.

Le duc d'Orléans aimait aussi les courses de taureaux et assistait toujours à celles de la Feria, à Séville, après Pâques. Il ne se bornait pas au rôle de l'afficionado qui s'assoit à la barrera et voit tuer le taureau. Il s'intéressait à l'élevage, suivait dans les fermes les tentaderos où on éprouvait le courage des novillos de deux et trois ans.

Chaque année, au moment de la Feria, il assistait, la nuit qui précédait la course, à l'encierro des taureaux de Miura, de Tablada à la plazza de Séville.

Les sept taureaux, entourés de quelques bœufs bien dressés, les cabestros, sont d'abord conduits lentement par la troupe des cavaliers jusqu'à environ un kilomètre de la place. A ce moment, pour éviter toute hésitation de la part des animaux qui en sentant l'odeur du sang deviennent difficiles, tout le monde part au galop au milieu d'un tapage infernal de cris et des sonnailles que portent les cabestros. En tête galope un cabestro particulièrement intelligent qui obéit à la voix ; derrière lui un cavalier qui le dirige ; derrière ce cavalier les toros bravos et le reste des cabestros, enfin fermant la marche la troupe des bouviers et des amateurs.

Tout cet escadron se précipite dans le couloir de la plazza, arrive à une grande cour dont on ferme la porte derrière les taureaux, tandis que le cavalier qui les précède tourne brusquement et profite de la confusion pour s'éclipser avec son cheval par une petite porte.

J'ai vu le duc d'Orléans à cheval à côté de Luis Polera galoper ainsi derrière le cabestro de tête, devant la troupe des toros bravos. Un faux pas de son cheval lui aurait fait passer tout le troupeau sur le corps, mais si cette pensée lui est venue, il n'en a tenu sûrement aucun compte. Il aimait le risque, et le danger ne l'a jamais arrêté.

La duchesse d'Albe assistait le plus souvent à ces encierros. Quand les bêtes étaient enfermées, le Prince et ses amis allaient souper à Las Duenas chez elle. Mme la comtesse de Paris avait beaucoup d'affection pour la duchesse d'Albe qui était jeune alors, pleine d'entrain, de gaieté : très grande dame tout en étant accueillante; tous ceux qu'elle a reçus si aimablement ont gardé d'elle le plus charmant et respectueux souvenir.

Certaine nuit, notre cavalcade donna lieu à une scène tragi-comique. Nous attendions assez loin dans la campagne l'arrivée des taureaux pour nous joindre au cortège et rentrer à Séville; la pluie se mit à tomber. Une auberge isolée se trouvait à portée, tout le monde s'en approcha et quelqu'un descendit de cheval et frappa à la fenêtre demandant asile pour la duchesse d'Albe. Il frappa peut-être un peu fort. En tout cas, la réponse ne fut pas celle que nous attendions; la fenêtre s'entr'ouvrit, on entendit vaguement une voix parler de « ladrones » et d' « escopetazo » et le canon d'une grosse escopette parut; la gueule d'un énorme poitrinal comme on en voit au théâtre entre les mains des brigands classiques et qui menaçait de répandre sur la société une gerbe de plomb. Ce fut une débandade, et le propriétaire de la maison resta maître du champ de bataille.

Deux gardiàs-civiles qui survinrent voulaient intervenir pour forcer l'assiégé à ouvrir, mais le Prince s'y opposa; il avait son idée : le lendemain dans la journée il vint rendre visite à l'hôtelier et faillit mourir de rire à la description que ce bonhomme lui fit de ceux qui l'avaient attaqué. Ce fut, paraît-il, une scène digne du récit de Falstaff au prince Hall.

Le Prince, jusqu'à la fin de sa vie, parlait de ces chevauchées nocturnes avec enthousiasme.

Pour revenir à Villamanrique, les journées de Mgr le comte de Paris et du duc d'Orléans se passaient habituellement à la chasse; soit dans la forêt où se faisaient des battues de perdrix ou de lapins; soit dans la Marisma où les princes tiraient des outardes ou des oies; soit enfin dans les cerros où on chassait le sanglier.

Les battues en forêt avaient leur caractère spécial tenant aux mœurs du pays. Le paysan andalou est fier et indépen-

dant; les batteurs auraient considéré comme une injure d'être privés de leurs armes. Chacun arrivait donc muni d'une escopette invraisemblable et de son chien. On tirait autant sur la ligne des batteurs que sur celle des chasseurs, mais les perdrix étaient respectées des batteurs, les lapins seuls étaient leurs victimes.

Quand une perdrix rouge se levait, un grand cri du « pajaro », retentissait sous les arbres et l'annonçait aux tireurs embusqués. L'oiseau passait comme une flèche entre les troncs rouges des chênes-lièges pour tomber sûrement s'il se trouvait à portée de Madame ou du duc d'Orléans.

A la fin de la journée les gardes distribuaient équitablement le butin, et tout le monde était content. Chose curieuse, j'ai passé plusieurs hivers à Villamanrique et je n'ai jamais eu connaissance d'un accident dû à l'imprudence d'un batteur blessant son voisin.

Un jour, il est vrai, j'ai eu à extraire une partie de la culasse d'une escopette entrée dans l'avant-bras du garde Périco, du fait de l'éclatement de son fusil où il avait mis double charge par inadvertance. Le Prince vint m'aider; nous avons souvent opéré ensemble à bord ou en expédition, mais c'est la seule fois où nous ayons travaillé dans une salle entourés de femmes se lamentant, de poules voletant de tous les côtés et de cochons affolés passant entre nos jambes et criant, comme ils savent le faire, lorsque le Prince leur lançait un coup de pied.

A la fin, exaspéré, il se précipita sur la foule et mit tout le monde à la porte pêle-mêle, cochons, femmes et volaille, à la grande terreur de ceux qui n'avaient jamais vu la violence du duc d'Orléans en colère.

La chasse au sanglier se faisait à cheval, dans les cerros. Quand les chiens avaient lancé un sanglier dans le « monte », on le suivait en galopant à tombeau ouvert au milieu des lentisques, des cistes et des genêts. Quelquefois le Prince rejoignait la bête et tuait le sanglier d'un coup de lance; mais le plus souvent l'animal se réfugiait dans un buisson où il faisait tête aux chiens et où, ne pouvant le débusquer, on le tuait d'un coup de carabine.

Le duc d'Orléans n'était pas un homme de cheval, il a toujours détesté les courses; mais il était cavalier audacieux et dans les chasses était souvent imprudent. Lui,

si calme au tir, se laissait emporter par l'ardeur de la poursuite.

Je me souviens d'un jour où le Prince avait cassé sa lance en attaquant un gros sanglier qui était hallali entouré mais non coiffé par les chiens. Brusquement la bête chargea le cheval du Prince et le blessa gravement au jarret. Le cheval perdait du sang, et tremblait; je vis le Prince sauter à terre, tirer son couteau de chasse et s'avancer pour servir le sanglier.

Attaquer au couteau un sanglier que les chiens n'immobilisaient nullement me parut de la folie et, sans descendre de cheval, je tirai un coup de chevrotines presque à bout portant dans la hure du sanglier qui fut renversé. Le Prince se jeta sur lui et l'acheva en lui plongeant son couteau dans la gorge avant qu'il ne pût se relever. Mais alors ce n'est pas le sanglier qui me chargea, mais le duc d'Orléans : il était furieux et me reprocha mon intervention comme un acte contraire à toutes les lois de la vénerie. « On ne servait pas un sanglier lâchement au fusil en risquant de tuer un chien, mais au couteau. » Sa colère dura peu; je gardai mon opinion, qu'il valait mieux, quand on était le Prince, ne pas risquer de recevoir un coup de boutoir dans la cuisse; et nous ne pensâmes plus qu'à arrêter l'hémorragie du cheval que les hommes avaient abattu avec un lasso. Cela fut fait à la satisfaction du vétérinaire qui le vit le lendemain et déclara qu'il n'aurait pas mieux fait lui-même.

Le plus souvent, surtout du vivant de Mgr le comte de Paris, c'était vers la Marisma que les princes se dirigeaient. Un break transportait tout le monde jusqu'au bas des cerros et on montait alors des chevaux du pays, habitués à marcher dans la glaise détrempée et capables, si on enfonçait dans une fondrière, un « ojo », de s'en arracher.

Si les pateros découvraient une troupe d'outardes ou d'oies, les gardes à cheval les entouraient à grande distance et les rabattaient, avec un art consommé, sur la ligne des tireurs couchés derrière les touffes de salicornes.

Quand Mgr le comte de Paris le préférait, il approchait, derrière un cheval dressé à cette chasse, les canards, les grues et les flamants qui couvraient les lucios. Je l'ai vu ainsi marcher des heures dans l'eau, courbé derrière le cheval qui approchait des oiseaux en semblant paître.

Le duc d'Orléans ne fut jamais fanatique de cette chasse à l'approche, mais il la connaissait bien cependant, et c'est lui, avec son esprit observateur, qui me fit remarquer que si le canon d'un fusil paraissant au-dessus du dos du cheval faisait envoler à l'instant tous les oiseaux, on pouvait parfaitement s'accroupir entre les jambes du cabestro pour se reposer et jouir à vingt-cinq mètres des ébats d'une bande de flamants ou de canards. Ces animaux ne regardent évidemment que la silhouette du cheval qui approche obliquement, et ne voient pas entre ses jambes.

Les canards étaient réservés aux jours de grand vent. En pareil cas, ils se tassaient dans les baies des lucios, dans les « caños » près de la berge, ce qui facilitait l'approche. A la décharge des trois ou quatre fusils qui en abattaient une cinquantaine, les milliers, les millions même d'habitants ailés de la Marisma s'envolaient droit en l'air, et j'ai vu ainsi se dessiner sur le ciel les contours très nets d'un canal tant les oiseaux étaient nombreux. Mais cette image ne durait pas longtemps, elle se désagrégeait tout de suite en une quantité de bandes diverses d'oies, de canards, de sarcelles, de flamants, qui passaient en volant à tire-d'aile, chacune dans sa formation particulière, au-dessus de la tête des chasseurs occupés à ramasser les morts et les blessés.

C'était un spectacle extraordinaire, tel que l'homme primitif devait en avoir dans ses marécages. Je ne crois pas avoir vu réunis une telle quantité d'oiseaux, ni sur le haut Nil, ni même dans les rookeries du Spitzberg.

Souvent Mme la comtesse de Paris assistait à ces chasses et présidait le déjeuner servi par terre sur une couverture.

Quand le déjeuner était dans la forêt plus près du palais, S. A. R. la princesse Hélène, qui méprisait la chasse à cette époque, arrivait au galop de son cheval « Relampago », suivie de ses jeunes sœurs et de Mlle de Ravinel, celle-ci en voiture.

La future duchesse d'Aoste était déjà une écuyère remarquable. Souple et énergique, elle était d'une audace qui effrayait parfois et annonçait le courage qu'elle a montré depuis dans ses voyages en Afrique et pendant la guerre, en inspectant la Croix-Rouge italienne jusque sur le front. Elle adorait son père et souffrait de se sentir impuissante à le soulager autrement que par sa tendresse. A la fin de

la vie de Monseigneur, Son Altesse Royale fut pour sa mère, pour nous tous, un appui constant.

Je crois que le duc d'Orléans n'a jamais été aussi heureux que pendant ces séjours en Andalousie, car il a toujours aimé la vie de famille; ils ont été charmants aussi pour ceux qui ont vécu à Villamanrique à cette époque, tant la bonté de Madame était ingénieuse et délicate.

L'aspect de la Marisma peut changer beaucoup d'une année sur l'autre, à l'automne et au printemps. Quand l'hiver est sec, elle est formée, en avril, d'un immense désert de glaise crevassée, couvert dans les points où la terre n'est pas absolument nue de touffes de salicorne ou de rares graminées que paissent les troupeaux de vaches, de moutons ou de chevaux à demi sauvages. En quelques points rares seulement persistent des marais limités.

Mais quand les pluies sont abondantes ou que, au printemps, la fonte des neiges de la Sierra Morena se fait brusquement, la « calamidad » se produit. Le Guadalquivir déborde par tous ses canaux et la Marisma n'est plus qu'une chaîne de lacs et de marais, qu'un immense lac même, d'où émergent de loin en loin des îlots boueux où se réfugient les lièvres et que l'on nomme les « vetas ». Les troupeaux regagnent pour un temps les collines de bordure.

Il suffit parfois de quelques heures de pluie violente pour opérer cette transformation.

Je me souviens de certain jour où, parti le matin de Villamanrique, le duc d'Orléans passa la journée dans la Marisma à chasser malgré une pluie torrentielle. Il y avait un passage de ces grands échassiers blancs, les spatules, assez rares pour que le Prince désirât beaucoup s'en procurer quelques exemplaires. A cette époque, le temps, quel qu'il fût, ne le faisait jamais reculer; comme je l'ai déjà écrit, quand il avait pris une décision, les obstacles matériels ne lui faisaient pas facilement modifier ses projets. Il aimait à lutter et à en triompher, aidé en cela par sa vigueur et son endurance.

A la fin de la journée, lorsqu'il s'agit de revenir, nous eûmes à traverser des lacs où déjà les pieds des chevaux collaient dans la boue d'une manière inquiétante. A une certaine distance, sur une de ces éminences, de ces vetas, que j'ai décrites, un berger réfugié avec quelques moutons se trouvait entouré par l'inondation et faisait des gestes

d'appel auxquels le Prince se rendit. Nous perdîmes une bonne heure à transporter, sur nos selles, ces animaux à travers l'eau profonde jusqu'à une partie plus sûre de la plaine.

Quand, à la nuit, nous arrivâmes à l'arroyo que nous avions traversé facilement à gué le matin, il était devenu un torrent violent. Les gardes supplièrent le Prince qui ouvrait la marche de laisser sonder le passage par un homme expérimenté, Christobal, dont le cheval était excellent. La profondeur et le courant étaient tels que Christobal, qui entra cependant avec prudence, fut immédiatement emporté et ne dut qu'à la vigueur de son cheval Perales et à son adresse de cavalier de reprendre pied sur la terre ferme quelque cinquante mètres plus bas.

Il fallut faire un détour de plusieurs kilomètres pour retrouver un pont que le duc d'Orléans passa le premier, dans l'obscurité, sur un tablier que le niveau de la rivière avait atteint et recouvert d'un bon pied d'eau.

De pareils accidents étaient un désastre pour les lapins et les lièvres, mais un bonheur pour les flamants, les oies et les canards qu'il n'était plus possible d'approcher dans ce désert d'eau.

Le Prince ne craignait pas ces déluges : c'était la lutte, la difficulté vaincue qui lui plaisait. Il sortait couvert de son poncho, galopant dans la boue et les flaques d'eau, rapidement trempé jusqu'aux os, pour aller voir les arbres déracinés et les malheureux lapins, qui, aussi serrés que des lapins de clapier, se cachaient sous les buissons de la rive, dans l'impossibilité de rentrer dans leurs terriers inondés. J'admirais l'énergie du Prince, je l'aurais suivi où il aurait voulu ; nous étions jeunes, vigoureux et insouciants.

Certaines années, au contraire, la pluie était rare, la neige de la Sierra fondait doucement, le fleuve ne sortait pas de son lit et la Marisma restait sèche, sauf les lagunes.

Ce fut ce qui permit au Prince de faire une chasse à ces fameux dromadaires dont quelques personnes mettaient en doute l'existence. Le duc d'Orléans, qui les avait vus, paria d'aller en prendre un au lasso et de le photographier. Je devais remplir le rôle de photographe. Nous partîmes emportant des provisions pour quatre jours avec trois hommes à cheval et deux chevaux de bât. La première

nuit fut passée au Palacio del Rey, rendez-vous de chasse situé en bordure de la Marisma. Le lendemain, dans l'après-midi, nous arrivâmes sur le point ordinairement occupé par la harde des dromadaires, et, après quelques recherches, nous vîmes, en effet, dans le lointain, leur troupe déformée par le mirage, et, plus près de nous, un vieux dromadaire isolé qui traversait un lucio.

Le Prince nous fit déposer à terre nos vestes, nos couvertures, nos alforjas et nos fusils; tout ce qui pouvait retarder nos chevaux. Nous ne gardâmes, en dehors des habits strictement nécessaires, que : le Prince son lasso, et moi mon appareil photographique.

Ceci fait, il nous fit mettre en ligne à cent mètres les uns des autres, et nous partîmes au grand galop derrière le chameau qui ne nous attendit pas. Mais la vitesse de la course le fatigua vite, on voyait tomber derrière lui des flocons d'écume. Comme l'avait prévu le Prince, il se mit à courir obliquement le long de notre ligne, espérant la déborder; mais alors le cavalier de l'aile vers laquelle il se dirigeait forçait l'allure et le pauvre dromadaire tournait et courait désespérément vers l'autre extrémité faisant par suite beaucoup plus de chemin que les chevaux. En une demi-heure il était rendu de fatigue et trottait faiblement, tandis que nous galopions autour de lui.

Il s'agit alors de lancer le lasso; mais le cheval du duc d'Orléans affolé par l'odeur faisait de tels écarts, lorsqu'on voulait le faire approcher du chameau, que ce fut fort difficile. Enfin le Prince réussit, et sautant à terre avec les hommes il tint le chameau épuisé pendant que je le photographiais.

C'est cette photographie qu'Abel Chapman a reproduite dans son livre : *Unexplored Spain*, comme preuve concluante de l'existence des dromadaires sauvages dans la Marisma.

Seulement notre victoire ne dura pas longtemps; le dromadaire reprit vite haleine et se mit à chercher à mordre, à ruer, à frapper des pieds de devant; on réussit à enlever le lasso et nous n'eûmes que le temps de courir à nos chevaux et de nous sauver en le laissant maître du terrain.

Nous étions à une soixantaine de kilomètres à l'intérieur de la Marisma; aussi, le soir tombant, après avoir repris nos habits, fusils et couvertures, nous allâmes chercher

asile dans une « choza » voisine, au bord d'un grand lucio, où des bandes de flamants venaient s'abattre pour la nuit.

Cette « choza » était une grande cabane couverte de chaume, occupée par un vieux berger, deux énormes chiens et un cheval.

Cet homme était le gardien d'un troupeau de moutons rassemblés au bord de l'eau. Assis à sa porte, il nous montra, sans dire un mot, l'intérieur de son logis où nous entrâmes tous, hommes et chevaux. Il y avait le long d'une des parois, une sorte de crèche devant laquelle les chevaux furent attachés ; nous étendîmes nos couvertures à terre auprès d'eux, car le lit de camp adossé à l'autre paroi nous parut devoir être occupé déjà par de nombreux habitants invisibles mais gênants, puis le Prince sortit pour admirer le soleil couchant pendant qu'on achetait et tuait un mouton pour le dîner.

Je vis alors le vieux berger s'approcher du duc d'Orléans, retirer son chapeau, et je l'entendis dire dans le meilleur espagnol : « Que Votre Altesse veuille bien m'excuser de ne l'avoir pas mieux reçue tout à l'heure. Il y a trente ans que je n'ai pas quitté cette solitude. Je n'y vois que des gardes-civils, des bergers ou des contrebandiers. Je vous ai pris pour une troupe de ces derniers. »

Cet homme demanda quelques détails sur la guerre de Cuba alors engagée, puis il causa avec Monseigneur pendant que je m'étais retiré à l'écart pour lui laisser plus de liberté. Lui dit-il son nom? je ne l'ai jamais demandé et jamais su. Mais il s'agissait sûrement d'un homme du monde, malgré les peaux de mouton qui le couvraient.

Quel drame avait pu le décider à cet isolement de plus d'un quart de siècle?

Je ne connais qu'un cas de réclusion volontaire encore plus sévère, c'est celui du trappeur russe Starachine qui, au commencement du siècle dernier, passa trente hivers seul sur la rive sud de l'Ice-Fjord, au Spitzberg, et pendant ce long laps de temps ne revint que deux fois à Arkhangel. On a donné son nom au cap devant lequel était sa hutte.

La nuit fut agitée : je crois que les chameaux vinrent boire au lac ; en tout cas des vols de flamants ne cessèrent pas de passer et de repasser au ras du toit en criant, et chaque fois les chevaux s'ébrouaient. L'un d'eux mit ses pieds dans la mangeoire, il fallut le dégager. Ensuite le

Prince me réveilla pour me faire remarquer que mon cheval s'était détaché et que j'étais étendu entre ses pattes.

Nous étions dehors au petit jour. Le berger refusa l'argent que je lui offris. Je vis le Prince lui donner son porte-cigarette, et nous partîmes au petit galop.

Après la mort de Mgr le comte de Paris, pendant les premières années de son mariage, le duc d'Orléans vint en Espagne avec son yacht *Maroussia*, sur lequel il remontait le Guadalquivir, pour se mettre à quai à Séville devant la Torre de l'Oro le plus souvent. Séville n'était pas alors le port actif qu'elle est maintenant.

On mettait en état un vieil house-boat que le marquis de Breteuil avait donné au Prince, qui se nommait l'*Outarde*, et qui était d'ailleurs très confortable, avec trois cabines, un salon, une cuisine ; le tout éclairé par des fenêtres grillées contre les moustiques. Nous partions sur cette maison flottante, remorquée par un petit vapeur, pour descendre le Gualdalquivir, passer devant le Puntal et remonter le brasso de l'Oeste jusqu'en pleine Marisma. Nous vivions et couchions à bord, tandis que les chevaux et les hommes étaient remorqués derrière l'*Outarde* dans une grande barge.

Curieux assemblage que ces « pateros » demi-chasseurs de canards, demi-cultivateurs, peut-être contrebandiers, à coup sûr braconniers, mais les seuls qui connussent la Marisma et le fleuve. Avant de partir dans cette barge, autour d'une marmite de puchero et pendant que l'outre de vin de Manzanilla circulait, je réglais, sous la présidence du duc d'Orléans, les conditions de leur service : pour les hommes, pour les chevaux, pour la nourriture des uns et des autres. Une fois d'accord, tout le monde se serrait la main, et pendant toute la durée de l'expédition, trois à six semaines, jamais ne survenait aucune discussion.

Parfois un des pateros était en difficulté avec la police et n'osait venir à Séville, ni à Coria ; dans ce cas, il se cachait dans quelque touffe de roseaux de la rive et nous le prenions en passant.

Au début, cette assemblée, dont un ou deux membres avaient fait de la prison pour avoir eu le couteau trop leste, dont chaque homme avait son fusil et sa navaja, m'avait inspiré une certaine méfiance. Une séquestration

du Prince, improbable, ne m'avait pas semblé impossible. C'était un temps où le banditisme n'était pas encore complètement éteint en Andalousie. Pernales et El Vivillo tenaient la campagne. Plusieurs personnes avaient dû payer rançon. Monseigneur rit d'abord de ma préoccupation, puis consulta M. Noël, son banquier à Séville, très au courant des mœurs du pays. Après enquête, M. Noël affirma que si lui-même hésiterait peut-être à s'aventurer trop loin en pareille compagnie, il était certain que tous ces hommes aimaient et respectaient le Prince et qu'il ne courait aucun danger. De fait, même les jours où la bota de Vino avait un peu circulé, la tenue des hommes, leur bonne volonté fut toujours parfaite, et je crois que si l'un d'eux avait jamais fait la mauvaise tête, les autres l'auraient immédiatement réduit à l'impuissance.

Le Prince, par sa bonté naturelle, la simplicité de son abord et aussi son adresse exceptionnelle de tireur, avait su se faire aimer et admirer de ces hommes rudes mais francs.

Cependant il restait toujours « le Prince » et n'acceptait pas de familiarité ; ce qui était facile, car le paysan andalou est naturellement courtois et fier et une telle attitude ne le surprend pas. Souvent il demandait aux hommes des efforts pénibles pour arriver à son but, mais il partageait leurs fatigues et leurs dangers. Parfois, en expédition dans la Marisma, nous sommes arrivés seulement à la nuit au lieu de campement. Il était pourtant nécessaire de ramasser du bois mort pour allumer le feu et faire cuire notre repas. Or les vipères sont nombreuses dans le « monte » et les hommes hésitaient à chercher ainsi dans les broussailles à tâtons. Toujours, en pareil cas, j'ai vu le Prince donner l'exemple et se mettre le premier à chercher dans la pénombre.

Une circonstance augmenta encore la confiance des pateros. Le duc d'Orléans chassait souvent les outardes dans les grands enclos de la Isla où se trouvaient les toros bravos de Miura ou de Saltillo. S'il était possible nous restions en dehors ou à portée de la barrière pour tirer, car quelquefois les coups de fusil énervaient les taureaux qui venaient voir la cause du bruit ; mais en marche nous traversions les enclos, les cerrados, sans crainte. Cinquante fois nous l'avions fait en prenant simplement la précaution de ne pas passer trop près des animaux qui paissaient.

Or, un jour, alors que tous deux à cheval, mais avec trois hommes à pied et un cheval chargé de paniers, nous avancions au milieu d'un immense enclos, un taureau de trois à quatre ans apparut, venant de l'autre extrémité de l'enclos obliquement de notre côté.

Les hommes ne s'inquiétèrent pas tout d'abord, mais comme l'animal s'approchait en s'arrêtant de temps en temps pour gratter la terre et mugir, les hommes remarquèrent qu'il était boiteux et commencèrent à se préoccuper, car en pareil cas le taureau, qui en général a été chassé et blessé par ses compagnons, est particulièrement agressif.

Si nous avions été à cheval tous, rien n'eût été plus simple que de s'éloigner par un temps de galop, mais les hommes étaient à pied. J'entendis le Prince demander son Paradox et des cartouches à balle. Il me dit : « Impossible de les quitter. Si cette bête charge, je la tirerai. » Il n'en eut pas le temps. Un petit chien qui nous suivait courut vers le taureau en aboyant, puis revint vers notre groupe la queue entre les jambes. Instantanément le taureau chargea. C'est mon cheval qui se trouva sur son chemin ; d'un coup de corne il fit sauter un de mes larges étriers andalous, et d'un second il fit à mon cheval une profonde blessure à la cuisse. Le cheval partit au galop en ruant de toutes ses forces et le taureau suivit, mais dut recevoir une ruade sur le mufle, car après une poursuite d'une cinquantaine de mètres, il s'arrêta puis continua son chemin par la tangente. Mon cheval perdait beaucoup de sang ; je sautai à terre et tamponnai sa plaie avec mon mouchoir, puis revins vers mes compagnons. Les pateros étaient tous trois couchés à plat ventre dans l'herbe, le muletier et le cheval de bât galopaient dans une direction, le taureau s'éloignait lentement dans l'autre, et le Prince, qui avait mis pied à terre son fusil à la main, attendait de pied ferme un retour offensif qui ne se produisit pas.

Depuis ce jour la confiance des hommes fut complète et le duc d'Orléans eut toujours deux cartouches à balle dans sa poche à portée de la main.

Ce même taureau tua, quelques jours après, un pauvre homme qui passait dans son enclos sur son âne. Il tua le cavalier et la monture. Comme il semblait être définitivement boiteux et ne pouvoir paraître dans une course, il fut

sacrifié. Cico le patero le sut ; il fit dans la nuit une marche considérable pour se procurer les cornes de ce taureau de Saltillo et les remit au Prince, qui me donna celle qui avait frappé mon cheval. Je la garde comme un témoignage de reconnaissance de ces hommes simples, que j'ai gagné bien involontairement, mais qui m'a été au cœur.

C'est pendant une battue d'outarde, dans un de ces enclos de la Isla Menor que je vis le Prince faire un quadruplé dans la même bande, comme je l'ai écrit plus haut.

Habituellement nous logions sur l'*Outarde*, ancrée soit dans le Guadalquivir, soit dans le Brasso, canal de dérivation du cours principal. Chaque matin le Prince partait à cheval et rentrait le soir dîner et coucher à bord.

J'ai gardé un souvenir charmant de ces retours au bateau à travers l'immense plaine, à la nuit tombante. Le chant de milliers de grillons bruissait dans les oreilles et de temps en temps le beuglement aigu d'un taureau déchirait l'air. Assis sur le pont de l'*Outarde*, nous prolongions la veillée sous le ciel étoilé. Le Prince rappelait ses souvenirs de jeunesse, ses souvenirs des Indes, de Ceylan et me tenait sous le charme de ces visions de l'Orient que je ne connaissais pas. En général la nuit était calme, troublée seulement par le passage de grandes barges à voiles latines qui semblaient l'ombre de ces caravelles qui si souvent sont parties de Séville pour porter dans le Nouveau Monde les aventuriers de l'Espagne braves et cruels.

Une nuit pourtant nous eûmes une véritable alerte.

L'*Outarde* était mouillée dans le Brasso, près de la rive, et la barge des hommes une soixantaine de mètres plus bas du côté de la mer, près de l'embouchure du canal dans le fleuve. L'obscurité était complète et nous causions tranquillement, lorsque tout à coup un tapage infernal éclata du côté du Guadalquivir. Des hommes hurlaient, des coups de fusil crépitaient et se rapprochaient de nous en remontant le Brasso. Bientôt nos pateros se mirent de la partie et semblèrent faire feu eux aussi sur un adversaire invisible pour nous. Les lueurs des coups de fusil se répondaient d'une rive à l'autre en même temps que les imprécations dont la langue espagnole est si riche. Quand il se faisait un peu de calme, on entendait le bruit des avirons et de l'eau agitée. Tout cela dans l'obscurité la plus complète.

Le Prince demanda au marinier que nous avions à bord

ce dont il s'agissait, mais il semblait ne rien comprendre à l'événement; le cuisinier à moitié fou de peur parlait d'un débarquement des Américains! C'était pendant la guerre de Cuba.

Monseigneur pensa que probablement une lutte s'était engagée entre un bateau contrebandier sur la rivière et des patrouilles de gardes-civils sur les berges et qu'il était à craindre que nos hommes ne prennent pas parti du bon côté. Il fallait empêcher cela; et le Prince décida immédiatement de prendre le canot amarré à l'arrière de l'*Outarde* et de se laisser dériver sur la barge. Il prit sa carabine à tout événement et j'attirais le canot par sa chaîne pour embarquer lorsque, à deux mètres de l'*Outarde*, un énorme animal parut hors de l'eau, faisant presque chavirer le canot et soufflant comme une machine à vapeur; je me rejetai en arrière pendant que le Prince, épaulant, tirait sur la bête qui replongea en nous éclaboussant.

C'était un de ces cétacés de cinq à six mètres de long que les marins nomment des taupes. Une bande de ces souffleurs était entrée dans le fleuve, puis dans le Brasso qu'elle remontait, déchirant tous les filets; et les pêcheurs, désespérés de voir détruire leur matériel par ces marsouins colossaux, cherchaient à les chasser par leurs cris et les détonations que nous entendions. Les souffleurs vinrent autour de l'*Outarde*, et le Prince fusilla, lui aussi, les malheureuses bêtes affolées quand elles sortaient pour respirer assez près pour être vues dans l'obscurité. En fin de compte, trouvant l'accueil peu cordial et le Brasso trop étroit, les cétacés disparurent.

Parfois Monseigneur poussait ses pointes très loin dans la Marisma, alors nous couchions dehors, et même une année, la dernière où j'ai été à bord de l'*Outarde*, nous fîmes une vraie expédition sous la tente qui dura une quinzaine de jours et nous conduisit au Coto de doña Anna.

De ces expéditions de chasse certaines images me sont restées présentes avec netteté. Le débarquement était quelquefois difficile lorsque la berge à marée basse était formée d'une rampe de boue presque infranchissable. On utilisait alors un petit bachot à fond plat, que les hommes, dans la vase jusqu'au-dessus des genoux, poussaient devant eux.

Quand les chevaux étaient chargés de l'eau, des vivres,

de la cuisine, on se mettait en marche. Le Prince, les premières fois, n'emportait que des couvertures imperméables et nous couchions sur le sol, à la belle étoile ; mais ensuite le campement se compléta et nous eûmes des lits et une tente. Le Prince était, pour la marche et la chasse, d'une résistance à la fatigue extraordinaire et d'une grande imprudence aussi. Le plus souvent, il allait à pied, suivant les chiens et tirant les « gangas », sorte de petite perdrix abondante là-bas comme en Afrique. Je l'ai vu marcher des journées entières sous ce soleil brûlant avec un simple mouchoir de couleur noué autour de la tête et n'en pas paraître incommodé le soir. Commandant une troupe pendant des manœuvres militaires, il eût été infatigable et un admirable exemple d'endurance pour ses hommes.

Il existe dans la Marisma un énorme marais presque entièrement encombré de roseaux, mais dont la profondeur est si grande que, même dans la saison sèche, l'eau monte bien au-dessus des genoux et quelquefois jusqu'aux aisselles. C'est ce que les Andalous nomment Rocina de la Madre.

Ce marais est le refuge de poules d'eau variées, de hérons, de butors qui s'y nourrissent des innombrables salamandres, des grenouilles, des insectes et des sangsues qui y vivent.

Le Prince aimait y chercher des oiseaux rares pour sa collection. Il y passait des heures, écartant patiemment les roseaux, indifférent aux piqûres de moustiques ou des sangsues et heureux lorsqu'il était récompensé par une « gallo azul » ou un héron pourpre.

Il s'intéressait aussi aux serpents et ne les craignait pas. En Afrique, où si souvent autour de notre camp on a tué des puffadders très venimeux, le Prince semblait n'en pas tenir compte ; tandis que j'avoue que je n'ai jamais traversé sans appréhension un fourré de grandes herbes dans l'obscurité.

Autour de la Madre, dans la partie sèche de la Marisma, on trouve de grandes couleuvres de deux mètres de long parfois, qui vont se chauffer au soleil, puis reviennent dans le marais.

Le Prince s'amusait à leur faire donner la chasse par un chien, Palomo, une sorte de métis de caniche qui était pour les tuer d'une adresse extraordinaire. Lorsqu'il avait découvert une touffe de salicorne où une couleuvre était lovée,

il se mettait à tourner autour rapidement en aboyant. Le serpent dressait d'abord la tête prêt à mordre, puis après un moment, étourdi par les aboiements, croyant avoir le temps de gagner l'abri des joncs il s'allongeait. A l'instant Palomo le saisissait par le milieu et lui cassait les reins en secouant furieusement la tête. Jamais, à ma connaissance, Palomo n'a été mordu par sa victime.

Une autre raison, d'un ordre plus élevé, attirait le duc d'Orléans du côté de la Madre. A l'extrémité du marais, sur une éminence qui s'avance comme un cap au milieu des roseaux, se trouve une chapelle dédiée à la Vierge que l'on nomme Notre-Dame de la Rosée, Nuestra señora del Rocio. Mme la comtesse de Paris avait pour cette Vierge une grande dévotion et son fils la partageait. Il aimait venir en pèlerinage prier à cette chapelle, et pendant tous ses voyages, à bord ou sous la tente, il en plaçait l'image, un émail donné par sa mère, auprès de son lit.

Un soir, après avoir chassé toute la journée dans la Madre, le Prince voulut aller coucher dans le hameau du Rocio, composé de quelques maisons bâties autour de la chapelle, sur une place ornée d'admirables oliviers. Cette expérience resta unique.

Il commença par aller prier dans la chapelle, puis se mit en quête d'un gîte.

La maison rurale andalouse se compose d'une grande salle qui sert de cuisine et de salle à manger, sur laquelle ouvrent deux ou trois chambres sans fenêtres où sont les lits. Cette salle est aussi le passage des animaux domestiques : porcs, ânes, chevaux qui la traversent pour aller dans le corral, sorte de cour entourée de cactus ou de murs. Ils sont ainsi à l'abri des voleurs, puisque la seule issue est occupée par le propriétaire et sa famille, ses poules et son chien.

Nous fûmes installés, le Prince et moi, dans une de ces alcôves sur des lits de fortune, et je dormais tant bien que mal, malgré les moustiques, lorsque le duc d'Orléans me réveilla en me disant qu'il avait senti une bête passer sur sa figure et qu'il entendait un bruissement singulier. C'est moi qui avais la bougie ; je l'allumai et nous vîmes les murs de l'alcôve comme zébrés de lignes noires par une quantité invraisemblable de gros cancrelats effrayés par la lumière

et se sauvant vers les crevasses du plafond. L'un d'entre eux était si formidable que le Prince affirma qu'il datait du déluge et était un des deux cancrelats sauvés par Noé dans l'arche. J'ai eu le plaisir d'en rencontrer quelques-uns dans ma vie à bord, mais je le reconnais, jamais de cette taille.

Le Prince, qui ne craignait pas les serpents, ni les sangsues, ni les moustiques, ne put cependant se décider à ce voisinage; les pipes furent allumées et nous passâmes la fin de la nuit couchés sur les bancs de la grande salle.

Le lendemain, après une visite à la chapelle de la Vierge du Rocio, la journée fut encore employée à chasser dans le marais, mais, le soir venu, le Prince ne voulut à aucun prix retourner coucher au village. On s'installa pour la nuit à côté d'un ruisseau, en terrain sec, mais trop près du marécage. C'était le temps où nous couchions autour de notre feu à la belle étoile.

Dans la nuit, soit du fait des moustiques du Rocio où tout le monde est atteint du paludisme, soit pour toute autre cause, j'eus un formidable accès de fièvre et cet accident eut le résultat singulier d'empêcher le vol de nos chevaux.

Le duc d'Orléans, qui était inquiet pour moi et ne dormait pas, était enroulé dans sa couverture près du feu lorsque je le vis se lever brusquement. Comme il tournait le dos à la flamme vacillante, il lui avait semblé voir, dans un reflet, à côté du groupe de nos chevaux entravés, deux hommes courbés vers la terre.

En un instant les pateros furent debout et coururent aux chevaux : en effet, deux d'entre eux étaient déjà détachés et les deux voleurs s'apprêtaient évidemment à les emmener doucement lorsqu'ils furent découverts. Cico crut les entrevoir courant entre les buissons et leur tira un coup d'escopette qui ne semble pas les avoir atteints; Caterre, dont le cheval fut le premier sellé, s'élança dans la nuit à leur poursuite, mais sans les retrouver. Ce fut heureux pour les voleurs, car Caterre était un forestier à demi sauvage, d'une vigueur exceptionnelle, qui n'aurait pas hésité à jouer du couteau ou à tirer.

Les vols de chevaux n'étaient pas rares à cette époque, en général pratiqués par des gitanos qui maquillaient de suite le cheval volé; mais ils risquaient gros jeu en s'atta-

quant à des chevaux de pateros dont les maîtres savaient se faire justice eux-mêmes s'ils trouvaient le coupable.

Ces hommes, sur lesquels le duc d'Orléans avait pris un tel empire, étaient des amis fidèles mais rudes et durs pour eux-mêmes. Ils passaient des journées ne mangeant que du pain et des olives. Ils ne craignaient pas la douleur. J'ai vu Caterre, passant à cheval, saisir un chat qui dormait sur un mur. L'animal lui enfonça ses crocs dans la main; Caterre en riant, étendit le bras, tandis que le chat restait suspendu par les dents : « Il me mord, il me mord ! » disait-il. Puis, d'une secousse violente, il fit lâcher prise au chat qu'il lança à terre, et il se mit à plaisanter en essuyant sa main sanglante sur son pantalon de cuir.

Le plus courtois, le plus calme, le plus tranquille en apparence de ces hommes était Francisco Llanos, de Coria, dit Cico; d'une force peu commune, mais bon comme les hommes vigoureux. Un jour, une loutre blessée mordit au pouce un des pateros sans qu'il fût possible de faire lâcher prise à l'animal furieux. Cico, tranquillement saisit la tête de la loutre entre ses mâchoires et, d'un seul coup de dent, la tua net en lui broyant le crâne. C'est par le même procédé qu'il achevait les lièvres et les perdrix. La sauvagerie primitive reparaissait.

L'accès de fièvre dont j'ai parlé tout à l'heure, quelques frissons qu'eut le Prince lui-même avaient montré les inconvénients de la vie en plein air sans aucun confort, couchant sur la terre sans abri. L'année suivante, le Prince retourna au Coto de doña Anna, mais nous avions des tentes, des lits, de même des moustiquaires, quoique Monseigneur eût d'abord déclaré que c'était du sybaritisme.

Il aimait cette vue grandiose des longues plages où viennent se briser les lames de l'océan, et se plongeait dans la mer avec délices. Il aimait ces Arenas Gordas, énormes dunes de vingt à trente mètres de haut dont les vagues successives envahissent peu à peu les forêts de pins parasols et qui créent une sorte de zone désertique de sable entre le Coto, la Marisma et la mer.

Le garde-chef de cette chasse gardée fit assister le Prince, placé sur une hauteur, à une sorte de revue de ses cerfs et de ses biches. Nous les vîmes défiler à travers des buissons peu élevés qui ne les cachaient pas. Les hardes bondissaient devant nous les unes après les autres. Sauf dans les plaines

de la réserve masaï, en Afrique, je n'ai jamais vu un si grand nombre de têtes de gros gibier réunies.

Les tentes furent dressées sur une surface bien découverte à quelques centaines de mètres de la laguna Santa Olalia, et pendant plusieurs jours nous pûmes jouir du spectacle de la vie des oiseaux sur cette lagune. Le soir des milliers d'aigrettes, de hérons garde-bœufs, de spatules venaient se percher sur les lentisques et les acacias qui formaient un long buisson au bord de l'eau. Bien protégés, ces oiseaux étaient peu farouches, et le Prince put faire des photographies panoramiques si intéressantes qu'elles ont été reproduites par Abel Chapman dans *Unexplored Spain*, pour donner une idée de l'abondance des oiseaux dans cette région.

C'était un spectacle charmant que celui de tous ces oiseaux blancs réunis; le duc d'Orléans s'y intéressa tellement que, sans tirer, puisqu'il n'en avait pas le droit, il resta campé là plusieurs jours pour le simple plaisir de ses yeux.

Il y avait bien d'autres animaux dans ce « coto »; les sangliers y abondaient dans le monte; les oies de la Marisma venaient au petit jour remplir de sable leur gésier sur les Arenas Gordas; les perdrix et les lapins ne se comptaient pas et dans les grands pins nos voisins, un couple d'aigles impériaux avait son nid respecté lui aussi malgré la perte considérable du petit gibier que ces aigles occasionnent.

S'il est vrai que les rapaces se nourrissent surtout de reptiles, comme l'affirme Chapman, bon juge en la matière, ils trouvaient là une nourriture abondante.

J'ai déjà parlé des couleuvres de la Marisma, ici c'étaient les lézards verts d'une grandeur extraordinaire, et les vipères qui abondaient.

Je me souviens que certain jour à midi, par une chaleur étouffante, de chaque côté d'un sentier que nous suivions à cheval, les buissons étaient l'asile de nombreux serpents. A chaque instant on en voyait lovés sur les branches des arbustes, se chauffant au soleil. Ils disparaissaient vers la terre lorsque le Prince, qui était en avant, faisait mine de les toucher de l'étrier.

Un jour même, pendant que nous déjeunions au revers des dunes sur le sable, à l'ombre des pins, Cico tua d'un coup de bâton une grosse vipère sortant d'un trou à vingt

centimètres de la main du Prince qui ne la voyait pas. Elle est maintenant dans l'alcool au musée et certainement grosse comme le poignet d'un petit enfant. Le Prince ne fut aucunement ému de ce voisinage qui aurait pu avoir de sérieuses conséquences. Comme je l'ai déjà dit il n'avait pas l'appréhension des serpents venimeux; il n'en tenait pas compte, de même que dans la foule il négligeait la présence possible d'un assassin.

Si je me suis arrêté longuement sur cette partie de la vie sportive de Mgr le duc d'Orléans, c'est que c'est dans la Marisma que le Prince a recueilli la plus grande partie des oiseaux de passage qui ornent son musée; ensuite c'est, comme il l'a écrit lui-même, parce que c'est dans ces chasses d'Andalousie qu'il apprit à connaître ces oiseaux migrateurs et se décida à aller les étudier dans leur domaine arctique, ce qui fut l'origine de ses expéditions polaires, puis de ses voyages dans l'Afrique Équatoriale. C'est aussi parce que Villamanrique est avec Lisbonne le seul endroit où j'aie vu Mgr le comte de Paris, malgré ses souffrances, passer des jours heureux: à Lisbonne à cause de son bonheur en retrouvant la Reine, l'aînée de ses enfants, avec qui il parlait librement, dont il était fier, dont il sentait la profonde affection; à Villamanrique parce que le soleil, le ciel bleu implacable de ce beau pays le réchauffait, lui rendait des forces et que l'intérêt de ses chasses l'aidait à supporter la marche progressive du mal dont il se savait atteint sans jamais se plaindre, l'aidait à oublier, au milieu de ses enfants et de quelques amis, les lâchetés du ralliement, la défection de partisans qu'on aurait crus plus fermes, et les tristesses de l'exil.

Et puis, c'est parce que ces souvenirs de l'Espagne sont parmi les meilleurs de ma vie. A trente-cinq ans de distance, je n'ai qu'à fermer les yeux pour que les images se présentent en foule devant mon esprit : tantôt la forêt de chênes-lièges, tantôt les horizons immenses de la Marisma, tantôt le fleuve majestueux se dessinent avec un relief saisissant.

Je revois le long salon de Villamanrique le soir, Mgr le comte de Paris écrivant à son bureau à l'une des extrémités de la pièce, Madame, à l'autre, lisant ou donnant ses ordres pour le lendemain. Le bruit des billes de billard poussées avec force par la princesse Hélène qui joue avec son frère arrive de la salle voisine, accompagné des éclats de rire des prin-

cesses Isabelle et Louise pour lesquelles le séjour du duc d'Orléans est une période de joie dans une vie un peu sévère.

Mme la comtesse de Paris avait l'art de rendre tout le monde heureux autour d'elle, tant est grande l'influence d'une âme bonne, généreuse et oublieuse d'elle-même. La Princesse ne vivait que pour Monseigneur et pour ses enfants. Elle ne pensait qu'à soulager, à distraire le comte de Paris malade et ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au plaisir de son fils. Sa pensée bienveillante descendait jusqu'au plus humble des serviteurs qui l'entouraient.

Je crois qu'aucun de ceux qui ont vécu à Villamanrique à cette époque ne peut penser à Madame sans émotion et sans reconnaissance.

Monseigneur et Madame sont morts, voici le duc d'Orléans qui disparaît aussi. La tradition de Mme la comtesse de Paris est continuée à Villamanrique par S. A. R. l'Infante Louise ; mais on me dit que la Marisma que j'ai connue n'existe plus, qu'elle est sillonnée de canaux de drainage et que peu à peu le blé va remplacer l'armajo et la sabina ; que les dunes ont envahi le coto d'Oñana et détruit notre chère laguna Santa Olalia.

Diego, le marinier à tête de pirate, Christobal, Antonio, Caterre, tous ces serviteurs dévoués sont morts ; je n'ai retrouvé à Séville que mon vieux Cico, relique de ce passé. Il m'a dit qu'on chassait l'outarde en aéroplane !

Tout cela n'est donc plus qu'un souvenir ; mais un de ces souvenirs qui aident à passer les mauvais jours, qui réchauffent et rajeunissent le cœur même lorsqu'il a soixante-cinq ans.

Dr Récamier.

Ramond le Pyrénéen

Il y a cent ans, en mai 1827, s'éteignait à Paris un homme de haute valeur, le baron Louis Ramond qui, par sa situation et les vicissitudes de sa carrière, s'était trouvé mêlé aux événements les plus marquants d'une époque riche entre toutes en péripéties dramatiques, la Révolution, l'Empire, la Restauration.

Tour à tour gendarme surnuméraire de la Garde du Roi, législateur, préfet de Napoléon, baron d'Empire, conseiller d'État de Louis XVIII, commandeur de la Légion d'honneur, membre de l'Institut (section de l'Académie des sciences), ce savant, qui obtint de son vivant les éloges de Cuvier et de Lamarck, devait après sa mort recevoir comme écrivain l'hommage magnifique de trois *Causeries du Lundi* de Sainte-Beuve, — ce qui ne l'empêche pas d'être un peu oublié de nos jours.

Sa mémoire est cependant assez fidèlement gardée dans la région des Pyrénées où une société fondée en 1865 par un montagnard qui fut aussi un écrivain de marque, Henry Russell, s'occupe encore sous le vocable de Ramond de publications intéressant les Pyrénées.

Malgré cela il est assez peu lu et combien même, parmi ceux qui ont remarqué son nom dans les tables des ouvrages de Sainte-Beuve, peuvent se flatter d'avoir intégralement parcouru les trois causeries qui lui sont consacrées?

Il est cependant intéressant, à bien des titres. Vénérer en sa personne le père du pyrénéisme et le premier vainqueur du Mont-Perdu, c'est déjà bien, mais il vaut encore la peine d'entrer dans le détail de sa vie aventureuse et mouvementée. Elle touche à tant de choses qu'elle appartient à la grande histoire, et l'on comprend Sainte-Beuve exprimant le regret que Ramond n'eût pas rédigé ses souvenirs. De nos jours, ces regrets se fussent atténués sans doute par la découverte de quelques lettres inédites, dont l'une écrite en février 1827 et adressée au naturaliste Saint-Amans est une sorte d'autobiographie, et surtout par celle des documents du château fort de Lourdes dont certains ont été utilisés déjà, en attendant leur publication, que l'on voudrait espérer prochaine (1).

De tous ces documents, les plus intéressants sont, à coup

(1) Voici l'histoire de ces documents :

La descendance directe de Ramond s'est éteinte tout dernièrement par la mort de son petit-fils, le baron Paul Ramond.

Divers articles de M. Jacques Reboul, publiés en 1912 par le journal *le Temps*, avaient révélé au public l'existence des fameux carnets. Le distingué conservateur du Musée pyrénéen de Lourdes, M. Le Bondidier, résolut dès lors d'en empêcher la perte. Aussi, dès qu'il apprit par les journaux la mort du dernier Ramond, se précipita-t-il à Paris. Il eut la chance d'y être mis immédiatement en rapport avec une femme supérieure qui avait été quelques années auparavant l'exécutrice testamentaire du grand Barbey d'Aurevilly, Mlle Read. Parente elle-même du défunt, au chevet de qui elle avait veillé pendant sa dernière maladie, elle obtint de ses héritiers que l'autorisation fût donnée à M. Le Bondidier de recueillir pour son musée tout ce qui dans la succession intéressait la mémoire du grand aïeul. Grâce à la promptitude de sa décision, les souvenirs les plus précieux furent sauvés de l'éparpillement et les inestimables manuscrits qui constituent aujourd'hui le trésor du musée du château fort de Lourdes échappèrent à une perte certaine.

En attendant le jour où l'on donnera de tous ces inédits une édition critique, je citerai, parmi les plus intéressants, les vingt-deux lettres écrites à son père par Ramond au cours de son voyage en Suisse de 1777, ses agendas annotés de 1781, 1783 et 1784, dans lesquels il a lui-même soigneusement supprimé en les cisaillant certains passages, — ceux, croit-on, auxquels la célèbre affaire du Collier aurait pu donner un intérêt rétrospectif ; deux autres carnets de notes prises dans les Pyrénées, l'un en 1782, l'autre au cours des années 1793 à 1795, illustrés tous deux de dessins de l'auteur ; d'autres dessins d'une habileté et d'une valeur artistique incontestables. Il y a même des plaques de cuivre gravées à l'eau-forte et au burin par Ramond lui-même. Quant aux objets, les plus curieux sont : le moulage mortuaire du visage de Ramond, ses décorations, ses armes, ses épées, ses meubles de bureau, sa bibliothèque (très fournie en beaux ouvrages de sciences) et ses instruments scientifiques, parmi lesquels sa légendaire canne-baromètre a droit à une mention spéciale.

sûr, les lettres de Suisse et les carnets. Ils nous permettent de démêler dans les ouvrages dont ils constituent en quelque sorte le premier jet, la part de l'observé et de l'imaginatif, d'en suivre la composition, bref de juxtaposer par cette comparaison au Ramond de la légende un Ramond vrai qui n'est ni moins grand, ni moins sympathique, encore qu'il soit plus humain.

C'est ce qu'a déjà fait en l'étudiant surtout dans ses rapports avec les Pyrénées un érudit qui est en même temps un bibliophile et un connaisseur, M. Henri Béraldi, dans les cinq volumes (plus spécialement les deux derniers) du *Passé du pyrénéisme* et dans les trois volumes des *Sommets des Pyrénées.*

Nous y puiserons à notre tour.

La jeunesse de Ramond.

Louis-François-Élisabeth Ramond est né à Strasbourg le 4 janvier 1755 d'un père languedocien et d'une mère alsacienne. Bon élève de lettres, ouvert toutefois aux mathématiques, il apprend, outre le français, l'anglais et l'allemand. De 1772 à 1776, il fait son droit et suit quelques cours de médecine, dans cette « célèbre université de Strasbourg, alors constituée sur les larges proportions des universités d'Allemagne, aujourd'hui emmaillotée dans les vieux langes de ce que vous appelez universités en France, » où l'on coudoie, au milieu d'étudiants venus des quatre coins de l'Europe, « les Stolberg, l'original Lenz, l'immortel Gœthe (en 1770-71), beaux génies qui illustrent les lettres allemandes, et que vous ne connaissez guère plus que vous ne connaissez certains drames de votre serviteur, qui ont eu en Allemagne les honneurs de la scène mais dont je n'ai dit mot en France » (1).

En 1777, Ramond s'inscrit comme avocat au Conseil souverain d'Alsace à Colmar et entreprend son premier voyage en Suisse.

Ce premier contact avec la montagne aura sur sa carrière une influence décisive, surtout au point de vue littéraire, car c'est pour avoir voyagé en Suisse qu'il aura l'idée

(1) Lettre à Saint-Amans.

de traduire ses lettres de Coxe, et c'est pour avoir traduit et annoté Coxe qu'il s'orientera vers la littérature scientifique.

Mais n'anticipons pas sur les événements. En 1777, Ramond publie son premier ouvrage : *les Dernières Aventures du jeune d'Olban, fragment des amours alsaciennes.*

En 1778, paraissent ses *Elégies*, un peu surannées à notre goût, mais où Sainte-Beuve découvrait des « notes avant-courrières d'un lointain printemps », et faisant pressentir Lamartine.

En 1780, nouveau drame publié sans nom d'auteur : *la Guerre d'Alsace pendant le grand schisme d'Occident, terminée par la mort du vaillant comte Hugues, surnommé le soldat de Saint Pierre.* Quel titre ! On l'ignora.

Mais dans l'intervalle le jeune Ramond a pris une grave décision : en 1778, il s'est installé à Paris, où l'attendent de grandes satisfactions d'amour-propre. « Les salons de la haute finance me sont ouverts, écrit-il, et je les étudie à ma façon ; bientôt, je m'ouvre l'entrée de ceux de la haute magistrature et les portes de l'hôtel de La Rochefoucauld, sanctuaire alors de la philosophie », où il rencontre plusieurs parlementaires éminents, des littérateurs, des savants peut-être.

En 1781, Ramond arrive tout d'un coup à la célébrité par la publication déjà mentionnée de la traduction de Coxe. Je ne rappellerai que pour mémoire le succès de ce livre, les articles du *Journal de Paris*, du *Mercure de France*, de la *Correspondance* de Grimm, de celle de La Harpe, toutes deux il est vrai d'une diffusion restreinte mais s'adressant à un public de choix, ceux des *Affiches, annonces et avis divers*, du *Journal de littérature, des sciences et arts*, de *l'Année littéraire*, du *Journal encyclopédique*, et surtout les treize colonnes du *Journal des savants*, signées de l'astronome Lalande.

Ramond offre son volume à des amis, à des notabilités, il n'oublie pas le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

Et ceci va décider de sa destinée ; non qu'elle en subisse une *déviation*, selon le mot de Sainte-Beuve, ni même qu'elle en reçoive une orientation nouvelle. Mais Ramond, ami du luxe et de la bonne société, va voir ses goûts largement favorisés par la protection de ce grand seigneur deux fois prince et par sa naissance et par sa dignité ecclésiastique, qui l'attachera à sa fortune pour le conduire plus tard, sans nulle préméditation, aux Pyrénées.

Nous l'y suivrons le moment venu.

C'est une figure originale que celle du prince Louis de Rohan, grand aumônier de France, cardinal, puis évêque de Strasbourg, successeur de son oncle. A l'âge de vingt-six ans, il avait vu s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie française à raison de sa naissance ou de son éminence sans doute, car son bagage littéraire était des plus réduits. Ambassadeur à Vienne en 1771, sa conduite fit un tel scandale que la cour d'Autriche demanda son rappel.

Le cardinal a de nombreuses et princières résidences. A Paris, le palais de Strasbourg, l'hôtel de Soubise, — à Strasbourg, le château, — à Saverne, le palais qu'il vient de faire reconstruire de fond en comble après un incendie.

Ramond sait apprécier comme il convient « le spectacle piquant » et « la magnificence » de « cette cour brillante et animée ». Mais pour vivre dans cette atmosphère élégante, le nom de Ramond tout sec a une résonance un peu roturière. M. le conseiller intime s'appellera donc Ramond de Carbonnières et par abréviation Carbonnières tout court, du nom d'une terre de famille (1).

En même temps, redevenu Ramond pour la circonstance, il était reçu au nombre des douze gendarmes surnuméraires de la Garde du Roi, avec l'autorisation de porter le petit uniforme.

Cette fois, c'est bien la noblesse d'épée. Noblesse éphémère d'ailleurs; la Révolution aidant, le Carbonnières disparaîtra et Ramond devenu célèbre sous son vrai patronyme se gardera bien de reprendre plus tard ce surnom.

L'affaire du collier.

Ici se place un curieux intermède.

Un aventurier sans envergure, charlatan vulgaire, haut

(1) Ce sera l'occasion en 1786 d'une protestation, dans le *Journal de Paris* du 19 janvier, d'un vicomte de Carbonnières, mestre de camp d'infanterie : « Son ouvrage, *les Voyages en Suisse* », dit-il dans une phrase assez mal tournée, « a été trop bien accueilli du public pour cesser de s'appeler Ramond ». A quoi Ramond de Carbonnières, *gendarme du roi*, répondait dans le journal du 22 qu'il n'avait jamais cessé de s'appeler Ramond et que l'adjonction d'un *surnom* étant parfaitement légitime, il ne croyait pas mal faire en en portant un qui depuis trois siècles avait distingué une branche de sa famille.

dignitaire de la franc-maçonnerie de rit égyptien, un certain Joseph Balsamo, popularisé plus tard par un roman d'Alexandre Dumas père, et se disant comte de Cagliostro, vint en 1780 se fixer à Strasbourg.

Le cardinal de Rohan en est tout à fait entiché. Ramond en ressent le contre-coup : « Le cardinal devient son disciple et me constitue son garçon de laboratoire. Pour le compte de mon patron et pour le mien, je le visite successivement dans ses diverses migrations ; je le vois à Strasbourg, à Lyon, à Bâle, à Paris, prends mon rang au nombre de ses amis les plus distingués, deviens dépositaire de toutes ses recettes et témoin de tous ses miracles (1). »

Arrêtons la citation. Elle suffit à rendre invraisemblable la légende accréditée par Cuvier d'un Ramond dupe de Cagliostro ; il avait assez de sens critique pour distinguer un prestidigitateur même habile d'un savant. En réalité Ramond devenu son familier par ordre ne paraît pas l'avoir jamais pris au sérieux.

Et voici que va s'ouvrir l'affaire du Collier dans laquelle Gœthe voyait « la préface de la Révolution française ». Ce fut bien à tort que l'on chercha à y mêler Cagliostro, mais Ramond y joua un rôle qui, pour être épisodique, n'en est pas moins intéressant.

Pour s'en rendre compte il est nécessaire de rappeler d'un mot quelques faits que chacun connaît.

Le cardinal de Rohan, moins « ver de terre » certes que Ruy Blas, était cependant comme lui « amoureux d'une étoile », la Reine. Infatué et naïf comme il n'est pas permis de l'être, il remit une nuit dans les jardins de Versailles un collier de 1 600 000 livres à une fille du Palais-Royal qu'on lui avait fait prendre pour Marie-Antoinette, encouragé à cette action par de prétendues lettres de celle-ci dont il eût pu sans peine démêler la fausseté. Le Roi voulut que l'on portât l'affaire devant le Parlement et les magistrats saisirent avec empressement cette occasion inespérée d'éclabousser à la fois le Trône et les grands féodaux.

Le 15 août 1785 au matin, scandale énorme ! le ministre Breteuil obtient du roi l'ordre d'arrestation du cardinal ; il y est procédé séance tenante dans la galerie des glaces, à Versailles, par un simple lieutenant aux gardes.

(1) Lettre à Saint-Amans, déjà citée.

Avant d'être conduit à la Bastille, le cardinal écrit un mot à la hâte et peut le faire parvenir à son vicaire général l'abbé Georgel, pour lui demander de détruire certaines lettres.

Ami des responsabilités partagées, celui-ci fait immédiatement appeler Ramond et avec son concours procède au tri et à l'incinération de la correspondance. Et Ramond, en 1827, dans sa fameuse lettre à Saint-Amans, se vantera de ce qu'il considère comme une action d'éclat : « C'est moi, écrit-il, qui, deux heures après l'arrestation du cardinal trouvai le moyen de communiquer avec lui en dépit de sa garde, qui me mis en possession de ses papiers, qui en fis le triage et brûlai à la barbe de Breteuil tout ce qui pouvait compliquer la cause au préjudice de l'accusé. »

Au préjudice ! n'eût-ce pas été plutôt au bénéfice? Car les pièces brûlées auraient prouvé à l'évidence la bonne foi du cardinal et l'innocence de la reine, et procès et scandale eussent été évités. Il aurait, il est vrai, encouru vraisemblablement la disgrâce royale, mais ne lui était-elle pas déjà acquise (1) !

Par arrêt du 31 mai 1786 le Parlement de Paris acquittait le cardinal. Le roi, irrité de cette issue et convaincu de la culpabilité de Louis de Rohan, l'exila dans son abbaye de la Chaise-Dieu, d'où il se rendit à Marmoutiers, y passant encore près de dix mois en compagnie du fidèle Carbonnières. Vers la fin du mois de juillet 1787, nous les retrouvons tous deux à Barèges.

C'est là que Ramond va concevoir l'idée d'un livre qui doit décider de sa carrière montagnarde et littéraire : une esquisse de la partie centrale des Pyrénées.

Pour s'y mieux préparer, il rayonne dans toute la région et s'occupe, préludant ainsi sa spécialité future, à des nivellements barométriques, en compagnie de Reboul et de Vidal ; il étudie la géologie du massif de Gavarnie ; il entreprend enfin un voyage de quelques jours, en vue de l'étude systématique de la chaîne de Barèges à Luchon. Les observations dans les Pyrénées sont virtuellement terminées.

(1) Ceux que l'affaire intéresse peuvent se reporter aux travaux de Mes Labori et Henri Robert, de Lenôtre, au remarquable volume de Frantz Funck-Brentano, l'*Affaire du Collier*, et surtout au travail très documenté de M. Henri Béraldi dans les deux volumes du « Passé du pyrénéisme » intitulés : *Ramond de Carbonnières.*

Il ne lui reste plus qu'à les rédiger, ce qui prendra plus d'un an, et à les publier, ce qui sera fait en 1789, sous le privilège de l'Académie des sciences.

La Révolution.

A son retour de Barèges, Ramond se sépare du cardinal de Rohan et se fixe à Paris, chez son père, rue de Clichy. C'est là qu'il élabore ses volumes tout en se lançant dans la politique « avancée » (nuance La Fayette), tandis que la suppression des gendarmes du roi le rend tout à fait à la vie civile en lui faisant perdre le droit à la tenue militaire, seule prérogative de sa charge.

En 1791, Ramond qui vient de publier quelques opuscules vaguement politiques, est élu député à la Législative. Il y siège dans le groupe des cent cinquante constitutionnels et s'y distingue par la fermeté et la modération de ses opinions.

Les Girondins partagent avec la Montagne son animosité souvent agressive. Son libéralisme un peu idéaliste, parfois même un peu naïf, l'amena à des interventions fort honorables en faveur des émigrés d'abord, puis, chose plus méritoire de la part d'un sceptique ou, comme on disait alors, d'un « philosophe », en faveur des prêtres insermentés. Il se montra tour à tour éloquent, courageux et maladroit, et, sous le ministère girondin, écœuré, fatigué, attristé par la mort d'une personne très chère, il quitta Paris vers la fin de juillet 1792 pour revenir à ses Pyrénées.

C'est ici que les carnets de Lourdes donnent des renseignements précieux. Il convient d'ailleurs d'y puiser avec discrétion et de laisser à M. Béraldi, qui a étudié Ramond en liaison avec le pyrénéisme, le juste fruit de ses intéressantes découvertes.

Ramond est arrivé à Barèges le 4 août. Août et septembre se passent pour lui en herborisations et en excursions en compagnie de sa sœur Rosalie.

En même temps on commence à guillotiner et à incarcérer : ce sont les massacres de Paris, de Versailles, d'Orléans ; la prolongation d'un séjour dans les Pyrénées s'impose. Il y continue ses promenades scientifiques et hiverne à Préchac près d'Argelès avec sa sœur. Le 8 mai 1793, tous deux

sont arrêtés au cours d'une herborisation et conduits à Tarbes comme suspects ; relâchés le 18, ils vont le 29 s'installer à Barèges.

Ramond reprend ses courses d'exploration systématique, visite le cirque de Troumouse et rejoignant Gavarnie par le Coumélie y découvre le point de soudure entre le granit et les terrains secondaires.

Le 19 janvier 1794 à 2 heures du matin, il est arrêté à Gavarnie, conduit à Tarbes et incarcéré, tandis que continuent les atrocités de la Terreur.

Survient enfin la nouvelle du 9 Thermidor (27 juillet 1794) et de l'exécution de Robespierre. Ce n'est toutefois que le 24 octobre que Ramond quitta sa prison et le 4 novembre que, tout à fait libre, il put se fixer à Saint-Savin chez sa sœur qui avait pendant sa détention épousé un certain docteur Borgella. Là il connut des jours difficiles jusqu'à ce qu'enfin, en 1796, il fut nommé membre associé de l'Institut, section des sciences sociales, et professeur de zoologie à l'École centrale de Tarbes, au moment de sa création.

Ramond dans la vie publique.

Le 18 Brumaire et le Consulat vont enfin, selon le mot d'Albert Vandal, « sauver la Révolution » en lui donnant l'organisation et l'ordre. A la faveur de la constitution de l'an VIII, Ramond se fait nommer député des Hautes-Pyrénées au Corps législatif dont il devient vice-président.

Le voilà donc six mois à Paris où tout en vaquant à son travail de législateur il fait à l'Institut, en sa qualité de membre associé, quelques lectures très remarquées et très applaudies, et six mois dans les Pyrénées où il continue ses observations. Le 21 janvier 1802, à l'Institut, il est nommé membre titulaire de la classe des sciences, section de minéralogie. Et à la suite d'une conversation avec Laplace, il accepte de faire des expériences de nivellement barométrique pour vérifier l'exactitude des rectifications de coefficient qu'il propose. Ces nivellements le ramèneront aux Pyrénées, au Pic du Midi et finalement au sommet du Mont-Perdu ; succès assez imprévu, car dans ses *Voyages au Mont-Perdu*, il semblait avoir renoncé à tout espoir pour l'avenir.

Aussi son communiqué de victoire est-il plutôt sobre. Il consistera en un récit très nu qui, après lecture à l'Institut, sera publié par voie d'impression officielle dans le *Journal des mines* de thermidor an XI (1).

Voici l'Empire. Ramond l'acclame. Constitutionnel-royaliste en 1792, il a souffert des désordres de la Terreur, mais ne désire pas le retour à l'ancien régime. Comme il n'a jamais été républicain, il est tout à fait rassuré en voyant la Révolution devenir en quelque sorte légitime sous les espèces de l'Empire.

Au surplus, il n'aura pas à se plaindre du nouveau régime. Napoléon, en créant l'ordre de la Légion d'honneur, nomme commandants cent cinquante civils dont vingt législateurs, parmi lesquels Girardin, Ramond et Fontanes.

Du couronnement de l'Empereur, auquel il assiste le 2 décembre 1804, un détail surtout l'a frappé : « L'Empereur mangeait une bille de chocolat, au haut de son trône de quarante pieds, comme moi sur mon humble banquette ; ô humanité des divinités de la terre (2) ! »

Dans le courant de cette même année, il communiquait à l'Institut son *Mémoire sur la végétation des montagnes*, œuvre d'une magnifique tenue littéraire et qui inspira à Cuvier sur Ramond botaniste ce jugement lapidaire : « Plus animé, plus pittoresque encore sur cette matière, il s'élevait souvent à la plus haute éloquence (3). »

En 1805, Ramond se marie avec la veuve du général Chérin, fille de Dacier de l'Institut. Son mandat législatif prend fin en 1806. Il cherche une situation meilleure. Napoléon lui offre la préfecture du Puy-de-Dôme ; et il reçoit en même temps que sa nomination l'ordre de rejoindre son poste à date fixe. Tout délai supplémentaire lui étant refusé : « Je suis préfet par lettre de cachet », dit-il à Louis Bonaparte. « Comme moi, Roi ! » répond celui-ci.

En juillet 1808, Ramond profite d'un congé de quatre mois pour revenir à Barèges. Il y fait six ascensions nouvelles du pic du Midi (ce qui porte leur nombre à trente-

(1) Une réimpression de cet ouvrage a été publiée à Pau il y a quelques années par les soins de M. Dubié, directeur du *Pau Pyrénées*, sous le patronage des sociétés montagnardes béarnaises et du *Bulletin pyrénéen*.

(2) Lettre à Saint-Amans.

(3) Cuvier. Éloge historique de Ramond, lu à l'Académie des sciences le 16 juin 1828.

deux). Il y revient en 1810 toujours avec sa femme, après avoir été créé baron par l'Empereur ; le 28 septembre, il monte pour la trente-cinquième fois au Pic du Midi. Il repart le lendemain pour Clermont. Il ne reverra plus les Pyrénées.

Le 10 mars 1811, lui naît un fils ; la même année il publie en un volume ses quatre *Mémoires sur la formule barométrique.*

En 1812, il perd sa sœur, Mme Borgella. Le dernier lien qui le retenait aux Pyrénées est désormais rompu.

En décembre 1813, il se démet de ses fonctions de préfet. Cette même année, des Cosaques russes interceptent et pillent une malle dirigée sur Paris où se trouvait la plupart de ses manuscrits. Il en avait heureusement oublié un certain nombre à Clermont ; la perte n'en demeure pas moins irréparable pour les autres.

Les événements se précipitent. C'est d'abord la Restauration à laquelle succède le retour de l'île d'Elbe. Des élections ont lieu, Ramond est envoyé par le département du Puy-de-Dôme à la nouvelle Chambre. Il a soixante ans.

Voici les Bourbons revenus et le député Ramond, après dissolution de l'Assemblée, nommé maître des requêtes au Conseil d'État (août 1815), puis, en 1818, conseiller, atteignant ainsi le point culminant de sa carrière administrative ; en 1822, enfin, il est admis à l'honoriat. Volontaire ou forcée, c'est la retraite en attendant la mort.

Dans les dernières années de sa vie, il souffre d'un ulcère à l'estomac, ce qui ne l'empêche pas d'écrire encore sur le ton enjoué, comme le montre cette remarquable et spirituelle lettre à Saint-Amans, du 19 février 1827, si souvent citée au cours de cette étude.

Ramond et la science.

Je voudrais dire un mot maintenant de son œuvre scientifique, ou plutôt de la part qu'il consacra dans sa carrière aux diverses branches des sciences. C'est indispensable si l'on veut avoir de lui un portrait complet, et aussi parce que les plus belles pages de son œuvre littéraire se trouvent au milieu d'observations savantes qu'elles accompagnent et habillent d'une façon parfois tellement attrayante que les profanes eux-mêmes en oublient l'aridité du sujet.

Ayant vécu dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, Ramond possède une culture littéraire remarquable, la lecture des encyclopédistes tout en le portant vers un scepticisme religieux, vaguement déiste, l'a en même temps familiarisé avec les sciences naturelles, la botanique surtout. Dès son voyage de 1777 en Suisse, il compose avec passion un herbier qui devient célèbre. S'il n'a publié que deux ouvrages ou plutôt deux opuscules botaniques, *le Mémoire sur la végétation des montagnes* (1804) et l'*Etat de la végétation au Pic du Midi* (1826), tous ses ouvrages contiennent des pages entières sur les plantes, et il en parle avec amour et avec éloquence (n'oublions pas le jugement de Cuvier).

Voici un morceau très caractéristique dans cet ordre d'idées. Il se trouve dans les *Voyages au Mont-Perdu* et fait suite à une page sur la vallée d'Estaubé citée dans les articles de Sainte-Beuve :

La végétation s'avance avec sécurité jusqu'au pied des escarpements. Çà et là quelques vieux blocs dont la végétation s'est aussi emparée. Une petite rivière, qui plus bas deviendra torrent, circule paisiblement sur un lit de roche où le gazon dessine ses rivages. Là le sorbier des oiseaux ombrage le sceau de Salomon, rare dans nos montagnes, mais qui acquiert ici des dimensions peu ordinaires à son espèce. Sur tous les ressauts des montagnes latérales, on voit le pin rouge qui y défie la cognée. Tous les blocs sont ornés des panaches flottants de la superbe saxifrage à longues feuilles, dont La Peyrouse a donné une belle figure à la suite de sa première *Décade*. Dans les terrains meubles, c'est tantôt la carline des Pyrénées, tantôt ce beau panicaut décrit par Gouan sous le nom *d'Eryngium Bourgati*, et qui passe quelquefois ici de l'améthyste au cramoisi. Sur les gazons, ce sont les deux carlines sessiles distinguées par Allionl et Villars et dont la seconde, décrite dans la Flore de Piémont sous le nom de carline à feuilles d'acanthe, se fait constamment remarquer par la couleur dorée de sa couronne calicinale.

Rien de brillant, rien de somptueux comme un gazon que chamarrent l'or et l'argent de ces deux carlines. Mais ce que ne peuvent faire concevoir ni les énumérations botaniques ni les descriptions, c'est la nuance du tapis qu'enrichit cette superbe broderie. Si l'on appelle vertes les prairies de la plaine, comment qualifier ces pelouses, près de qui la verdure même des vallées inférieures a je ne sais quoi de cru et de faux? C'est le teint d'une vierge du Guide, comparé

au coloris des maîtresses de Rubens ; il faut une autre langue pour le désigner, une autre palette pour le peindre.

Je ne crois pas qu'il existe dans notre littérature scientifique une page plus brillante, plus poétique, plus enlevée.

Pour en revenir à la science pure, Ramond fut arrêté par la publication de la flore des Pyrénées du Toulousain La Peyrouse dans la préparation d'un ouvrage analogue. La botanique ne lui en aura pas moins servi d'introduction à l'étude des autres sciences naturelles.

Elle le conduira à la géologie et cela lui suggérera des théories aujourd'hui abandonnées mais qui n'en ont pas moins singulièrement contribué à l'avancement de la science. D'autre part, les nécessités de son professorat de Tarbes, tout en le poussant vers la zoologie, l'obligeront à s'orienter vers l'étude plus approfondie du massif calcaire. Alors seulement ses travaux scientifiques commenceront à faire autorité.

Vers 1800, la passion du baromètre s'empare de lui. Il découvre des éléments nouveaux d'observation, une méthode nouvelle de calcul et d'accord avec son futur collègue de l'Institut, Lalande, fait admettre un relèvement du coefficient employé par ses prédécesseurs. Tout dernièrement encore M. Joseph Vallot employait dans ses fameuses observations au sommet du mont Blanc, la constante de Ramond. Ses mémoires barométriques sont en outre remarquables par la précision de l'observation et la clarté élégante du style.

Quoi qu'il en soit, la botanique fut la science préférée de Ramond, mais passe à l'arrière-plan dans ses écrits. Et cependant il a découvert dans les Pyrénées bien des plantes nouvelles ; aucune ne portera son nom. En revanche, les botanistes donnèrent en souvenir de lui le nom de *Ramondia* à une plante connue avant lui et des plus gracieuses avec sa rosette étalée de feuilles luisantes, avec ses grandes fleurs violettes parfois très larges, plante rare dont il existe seulement deux variétés : l'une, la *pyrenaïca*, cantonnée dans le massif calcaire des Pyrénées ; l'autre, dans les Carpathes. Ni les Alpes, ni l'Apennin, ni les montagnes de l'Asie ou du nouveau monde ne connaissent cette fleur symbolique, ignorée des foules comme son parrain, mais admirée comme lui de l'élite pour sa distinction et son charme.

Ramond écrivain.

En 1829, un écrivain romantique plus célèbre par ses amitiés que par son œuvre, Charles Nodier, publiant une réimpression du *Jeune d'Olban*, s'offrait cet « amusement » de présenter au public l'œuvre « d'un écrivain hasardeux et inexpérimenté » — « dénué de nombre et d'harmonie ».

... Jugement sommaire et sévère, si l'on voulait surtout le généraliser en l'étendant à l'œuvre de Ramond tout entière, mais qui a l'excuse d'être appliqué à un seul ouvrage, — ouvrage de jeunesse.

Le sentimentalisme du *Jeune d'Olban* est aujourd'hui bien suranné ; imité de Werther, l'amour passionné, principal élément du romantisme, et le pistolet du suicide y jouent un rôle de premier plan.

Dorat qui l'avait publié dans le *Journal des Dames* le présentait à son public comme une « singulière brochure... qui, malgré la confusion des idées, l'oubli de tous les principes et de toutes les règles du théâtre », lui paraissait mériter l'attention.

Sainte-Beuve, lui-même, indulgent cependant à Ramond en général, après avoir reproduit un passage d'un projet de préface où Ramond formulait, à l'encontre de la règle classique des trois unités, les mêmes critiques que formulera plus tard Hugo dans la préface de *Cromwell*, Sainte-Beuve avoue que « l'intérêt dans le *Jeune d'Olban* ne répond pas à la théorie ». Il y a pourtant dans ce drame des détails assez curieux : on y rencontre quelques pièces de vers qui seront publiées de nouveau l'année suivante dans ce recueil des *Élégies*, où Sainte-Beuve découvrait des « thèmes qui annoncent Lamartine et préludent aux beaux vers des *Méditations* ». Opinion qui d'ailleurs a chiffonné Faguet : « Tout le monde annonce Lamartine », écrit-il ; « Parny, La Harpe pour ne citer que les plus connus ; et qu'importe l'identité des thèmes. Les thèmes, tout le monde les trouve, la version de Lamartine était intéressante à connaître, » et il cite... pour en arriver à cette conclusion, qu' « il n'y a rien à dire des *Élégies*, si ce n'est qu'elles sont insignifiantes ». Jugement un peu brutal peut-être, mais dont au fond Sainte-Beuve ne se fût vraisemblablement pas offusqué outre mesure ; ne ter-

minait-il point, en effet, sa critique par cet aveu : « Il manquait à cette muse novice et trop contrainte la première condition d'une poésie faite pour charmer, la grâce de ces heureux mortels qui sont nés avec un talisman dans leur berceau et avec la flûte d'ivoire sur les lèvres. Ramond devait être avant tout un prosateur. »

Évidemment pour écrire les vers de Lamartine il fallait le souffle, l'inspiration, le génie ; pour écrire ceux de Ramond il suffisait d'être un bon humaniste. Mais pour les concevoir dès avant en 1778, il fallait avoir déserté les sources traditionnelles de l'inspiration classique, avoir renoncé en particulier à Horace ou Théocrite et avoir cherché ses inspirations dans les littératures étrangères du Nord, d'où le romantisme allait sortir.

A ce titre-là, on peut dire avec M. Jacques Reboul que Ramond est un *précurseur* du romantisme, quoique le mot soit peut-être un peu gros.

Si les élégies de Ramond sont fort loin des contes de Dorat ou de Parny, des Géorgiques de l'abbé Delille, œuvres contemporaines, elles ne constituent pas cependant une innovation absolue ; déjà la voie des inspirations étrangères est ouverte, car déjà Ducis a imité, en les démarquant il est vrai, l'*Hamlet* et le *Roméo* de Shakespeare, déjà Letourneur a traduit en français, outre Shakespeare, l'*Ossian* de Macpherson ; le pessimisme de Gœthe a ouvert la voie à celui de Chateaubriand et René va suivre tout naturellement Werther.

L'éducation de Ramond le prédestinait à subir particulièrement les influences étrangères ; élève de l'Université presque franco-allemande de Strasbourg, parlant l'anglais et l'allemand, intimement lié avec le poète Lenz (son compagnon de voyage en 1777), il devait plus que tout autre s'imprégner de la sentimentalité germanique qui ruisselle dans ses drames et ses élégies. Aussi sa *Guerre d'Alsace* présente-t-elle de nombreuses ressemblances avec le *Wallenstein* de Schiller qu'elle précéda de vingt ans. Sans entrer dans le détail de ce livre, notons sa truculence et son mouvement, accompagnés d'une emphase et d'une éloquence soutenues qui le rendent aujourd'hui presque illisible. Mais n'est-ce pas le sort du théâtre romantique tout entier? Quoi de plus pauvre et de plus creux que *Ruy Blas* ou qu'*Hernani* par exemple ! Bien joués, on les applaudit de confiance ;

des acteurs, même assez bons, pour peu qu'ils manquent de souffle, y font rire ; et *la Guerre d'Alsace* n'est pas *Hernani*, non plus que le *Jeune d'Olban*, *Werther*.

Ce que je viens de dire de la personnalité de Ramond n'est pas pour choquer ceux qui le jugent sur sa deuxième manière. Jusqu'à 1781, Ramond a fait systématiquement de la littérature ; maintenant qu'il a quelque chose à dire, l'écrivain va se révéler.

A peine a-t-il fait paraître sa traduction des lettres de Coxe, que, présenté à Buffon, celui-ci l'accueille par ces simples mots : « Monsieur, vous écrivez comme Rousseau. » — « Et en effet, ajoute Sainte-Beuve, qui rapporte l'anecdote, les parties du premier voyage de Ramond rappellent notablement les formes et le ton du maître. »

Buffon lui-même aura son influence sur Ramond ; Faguet en est frappé ; Béraldi en fait la remarque à propos du deuxième volume des lettres de Coxe et spécialement de la théorie sur les glaciers. Ce second volume eut d'ailleurs bien moins de succès que le premier. Le doit-il, comme semble l'affirmer Béraldi, à ces influences buffoniennes (1)?

De ces lettres de Coxe où se mêlent si curieusement les observations personnelles du traducteur (jamais le proverbe italien *traduttore traditore* n'aura été plus justifié), nous nous bornerons à dire que Chateaubriand fit grand cas, et deux notes du *Génie du Christianisme* citent chacune un passage assez long des notes personnelles dont Ramond a entremêlé ses traductions (2).

Mais les chefs-d'œuvre incontestables et incontestés de Ramond sont ses *Observations aux Pyrénées* et ses *Voyages au Mont-Perdu*. Laissons de côté tout ce qui est d'ordre scientifique, et tenons-nous-en au descriptif et à l'élégiaque, car le Ramond de 1778 n'est pas mort et nous le verrons revivre souvent.

Dans les *Observations* il est même idyllique.

S'entretient-il avec un berger? Celui-ci est une manière de philosophe qui, parlant de ses bêtes,

m'avoue franchement, dit Ramond, que *sauf la lumière du christianisme*, il trouvait entre leur condition et la nôtre fort peu de différence.

(1) H. Béraldi, *le Sommet des Pyrénées. Les Cent un pics*, p. LI.
(2) Notes 45 et 57.

Les contrebandiers comme les assassins trouvent grâce devant lui :

Les lois naturelles existent encore pour celui qui a secoué le joug des lois civiles... L'assassin m'a conduit dans les détours des monts limitrophes de l'Italie ; et le contrebandier des Pyrénées m'a accueilli dans ses routes secrètes.

Idyllique aussi le couplet final de l'ouvrage :

La République des Gaules va renaître à l'abri d'une autorité douce et consentie... que la plus brillante des nations, devenue la plus sage et la plus heureuse, soit l'amour et l'admiration de la terre après en avoir été l'envie !

Il y a, de Ramond, une page qu'on a citée souvent, sans la bien comprendre. Michelet, historien romantique et d'esprit plus imaginatif que critique, n'en a pas saisi les allusions cachées. Une seule ligne sur « d'irréparables pertes pleurées au sein de la nature » lui fait croire que Ramond pleure au souvenir des grands cataclysmes. Pour nous, grâce aux carnets de Lourdes, grâce aux travaux de Béraldi, nous avons la clé de l'énigme. Une date nous y aide, — le 13 août 1787, — un souvenir nous fixe. Écoutons Béraldi :

Dans cette promenade à Gavarnie, Ramond n'est pas seul. Mme R... est avec lui. Tous deux sont ivres de grand air, de soleil et de réverbération de neige... Alors, à la veille d'une séparation (temporaire), c'est une indicible griserie. Le dernier baiser (le dernier aux Pyrénées). Moment inoubliable !

Et maintenant voici cette page :

Ici j'éprouvois une chaleur douce et calme. Les foins nouvellement fauchés exhaloient leur odeur champêtre, les plantes répandoient ce parfum que les rayons du soleil avoient développé, et que sa présence ne dissipoit plus. Les tilleuls, tout en fleurs, embaumoient l'atmosphère... La nuit tomboit, et les étoiles perçoient successivement, et par ordre de grandeur, le ciel obscurci. Je quittai le torrent et le fracas de ses flots, pour aller respirer encore l'air de la vallée, et son parfum délicieux. Je remontois lentement le chemin que j'avois descendu, et je cherchois à me rendre compte de la part que mon âme avoit dans la sensation douce et voluptueuse que j'éprouvois. Il y a je ne sais quoi dans les parfums, qui réveille puis-

samment le souvenir du passé. Rien ne rappelle à ce point des lieux chéris, des situations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur, qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme les jouissances de plusieurs printemps. Je ne sais de quels instans plus doux de ma vie le tilleul en fleur fut témoin, mais je sentois vivement qu'il ébranloit des fibres depuis longtemps tranquilles, qu'il excitoit d'un profond sommeil des réminiscences liées à de beaux jours ; je trouvois, entre mon cœur et ma pensée, un voile qu'il m'auroit été doux, peut-être..., triste, peut-être..., de soulever ; je me plaisois dans cette rêverie vague et voisine de la tristesse, qu'excitent les images du passé ; j'étendois sur la nature l'illusion qu'elle avoit fait naître, en lui alliant, par un mouvement involontaire, les tems et les faits dont elle suscitoit la mémoire, je cessois d'être isolé dans ces sauvages lieux ; une secrette et indéfinissable intelligence s'établissoit entre eux et moi ; et seul, sur les bonds du torrent de Gedro, seul, mais sous ce ciel qui voit s'écrouler tous les âges, et qui enserre tous les climats, je me livrois avec attendrissement à cette sécurité si douce, à ce profond sentiment de co-existence qu'inspirent les champs de la patrie...

Comme Faguet a raison ! Le Ramond que nous révèlent ces pages n'est plus l'auteur des drames échevelés, le précurseur exalté du romantisme :

Ramond cesse d'être allemand, shakespearien, lenzien, et devient tout simplement quelqu'un qui a lu Buffon et Jean-Jacques Rousseau, et qui aime à se promener dans les montagnes, et qui a un très beau style. Rien de plus, rien de moins. C'est une effroyable déchéance ou c'est un progrès considérable, selon les tempéraments des personnes, mais comme fait, c'est cela.

Il suffit d'avoir lu *les Lundis* pour se souvenir à tout jamais de l'admirable page sur Gavarnie qui se trouve au début des *Observations*.

Dans les *Voyages au Mont-Perdu*, les descriptions abondent encore. Le style en devient plus serré, la facture plus classique, au dire tout au moins de Sainte-Beuve.

Ici, plus que jamais, il faudrait transcrire des pages entières. Rappelons tout au moins cette immortelle évocation du Mont-Perdu qui devrait chanter dans toutes les mémoires.

Il existe des pages moins connues et aussi belles, celle-ci, par exemple, qui pourrait bien avoir inspiré à Here-

dia le célèbre coucher de soleil des *Conquérants de l'or* (écrit d'ailleurs, m'affirme-t-on, au retour de Gavarnie) :

> Lorsque nous arrivâmes au haut du passage, l'obscurité gagnait déjà les profondeurs. Nous nous assîmes sur les retranchements qui le ferment, pour contempler les vallées d'où la nuit s'élevait lentement vers nous, tandis que les sommets étaient encore rougis par les derniers rayons du soleil... Partout le crépuscule a quelque chose de touchant et de grave ; dans les hautes montagnes il a quelque chose de solennel. Au soir d'une journée pénible, il était doux de voir la nature rentrer dans l'ombre qui nous invitait au repos, et d'en jouir un moment sur les restes de ces structures guerrières que la paix livre à la destruction.

Voici qui rappelle Chateaubriand et qui annonce déjà Russell !

En somme Ramond peut compter à son actif littéraire deux livres qui sont tous deux de très grands livres : les *Observations* et les *Voyages*. On s'étonne que leur auteur soit moins connu que Bernardin de Saint-Pierre à qui il est, à mon humble avis, nettement supérieur. Mais qui aurait lu les *Etudes de la nature* si *Paul et Virginie* n'en avait fait partie? Ici encore le côté sentimental a été le principal facteur ou tout au moins le véhicule du succès.

Donc, de nos jours, Ramond est méconnu, ce n'est pas douteux ; il est ignoré de beaucoup, d'autres lui ont été un peu systématiquement sévères. Je ne crois pas qu'il faille classer Faguet parmi ces derniers. Son article de 1911 est un peu une boutade et la contre-partie de l'éloge par trop dithyrambique de Reboul.

Prenons toutefois son jugement tel qu'il est. Il rend justice au mérite littéraire. Mais, ajoute-t-il (en pensant certainement à Reboul), « ce n'était pas un grand homme ».

Peut-être, mais que nous importe?

Il suffit à sa gloire d'avoir été un grand écrivain.

ANTOINE RIQUOIR.

Le Napus

Un fléau de l'an 2227 (1)

Avant de se séparer, le congrès décida d'entendre une seconde communication, fort importante, du délégué japonais, et la lecture d'une note du polyplaste 14.026, concernant les chutes de mémoire dans la période de menace dite de « prénapus ».

Kasavigata reparut donc, tenant à la main un objet bizarre, une sorte de semelle tripartite, qui répandait un épouvantable fumet. L'assistance se boucha le nez, avec les doigts, ou un mouchoir, et quelquefois à deux mains, l'une pinçant les narines et l'autre la cloison au-dessus de celles-ci. Les oreilles, demeurées libres, entendirent ceci que la « semelle » était le reste d'un napusifié chinois. Car, contrairement à ce qui se passait sur le reste du globe, le napus laissait, en Chine, ce résidu fort malodorant. Kasavigata ajouta que l'on discutait dans tout l'Empire du Milieu, de plus en plus fermé à l'Occident, pour savoir si ce résidu était ou non contagieux. Il l'était certainement à Formose, dépeuplée en deux semaines, et devenue un désert, « semé de savates semblables à celle-ci. »

L'orateur indiqua, d'un geste, qu'il était prêt à faire circuler la « savate » dans l'assistance, comme avait circulé l'éléphant rapetissé. Mais personne ne prit le redoutable objet, tant à cause de son fumet, portant au désespoir et à la honte par l'intensité de la putréfaction, qu'à raison de la terreur de la contagion. On remarqua la répulsion et le retrait d'Ailette, de Sidoine, d'Eustache et de tous les voisins

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er octobre 1927.

du Japonais, devenu hilare à l'aspect de cette frousse occidentale.

— Chez nous — dit-il — la mort ne compte pas et, somme toute. le napus est moins cruel qu'un harakiri.

— Ni harakiri, ni napus, telle est ma devise, murmura gentiment Henriette Tastepain. Comme j'étais de son avis !

La déveine voulut qu'au moment même où Kasavigata brandissait la puante dépouille, un second cas d'aphanasie se produisît, cette fois dans les fauteuils académiques, laissant celui-là vide en un clin d'œil. Il s'agissait d'un membre de l'Académie française du nom de Baptiste, très âgé, qui avait écrit naguère une plaquette sur les transformations historiques des locaux de l'Institut. La perte était minime en soi, mais elle ravivait l'épouvante ; et celle-ci fut à son comble quand Kasavigata posa malicieusement le reliquat chinois sur le marbre de la tribune, à quelques centimètres d'Ailette. Le maître eut un mouvement de recul qui provoqua l'hilarité muette du Japonais.

— Emportez cette horreur !... dit Eustache à un huissier.

— Maître, j'ai une femme et des enfants, je n'ose pas !

Eustache se tourna vers un autre huissier, qui répondit impoliment : « Pourquoi ne l'emportez-vous pas vous-même? » C'était grossier, mais logique.

Ce fut le tour de Polyplaste 14.026, mon ami, de prendre la parole sur le prénapus. Mais cet érudit, qu'on aurait cru plus brave, était livide et paraissait peu décidé à braver la « savate » de ce qui, naguère, avait été un homme et un Chinois. Je le vois encore au pied de la tribune, déclarant comiquement à son voisin que « la question n'était pas au point ». La situation devenait gênante. Sidoine eut une inspiration : « Les négres et l'interprète sont-ils déjà partis? » demanda-t-il à haute voix. Il lui fut répondu que non, qu'ils jouaient aux cartes dans le sous-sol, leur dirigeable étant garé jusqu'au lendemain pour une réparation urgente.

— Faites-m'en venir un !

Trois minutes plus tard apparaissait un gris-noir de haute taille, parcouru de bandes pâles et vertes, qui indiquaient le passage du « napus » sans trépas, réservé par la Providence à ces veinards. Il comprenait assez bien le français.

— Emporte ça !... ordonna Sidoine.

— Ça pas sentir bon. Ça caca.

— C'est précisément pour cela que je te prie de l'emporter, et vite.

— Mais où le mettir, quand y a emporté?

— Dans le dirigeable et, une fois sur la mer, tu me comprends, au-dessus de la mer, tu la jetteras aux poissons.

Le nègre haussa ses larges épaules, en signe de doute quant à

l'utilité de cette mission, prit la semelle de mort et la fourra tranquillement dans son pagne, où elle avait l'air d'une de ces godilles dépassantes qu'emploient quelquefois les canotiers. L'assistance regardait avec émerveillement cette grande poupée sombre et vert céladon emportant la redoutable petite poupée jaune. Ses collègues entouraient Sidoine, enchanté de la solution élégante. On ne sut jamais le contenu de la communication Polyplaste 14.026.

Les deux dernières journées du congrès furent mornes, consacrées à la période dite de « prénapus », dont personne ne sait absolument rien. Le public, fatigué des harangues, se faisait rare, et les voisins immédiats du feu Baptiste, terrorisés, n'assistaient plus aux séances. Historiens, critiques et philosophes sont d'accord sur ce point que, dans l'ordre de la servilité et de la lâcheté, les membres des cinq Académies de chez nous, Académie française en tête, viennent immédiatement après les conseillers à la Cour de cassation, lesquels pratiquent cyniquement le *ruere ad servitutem* de Tacite. La chose se conçoit, si l'on considère que ces « honneurs » sont généralement la récompense d'un nombre incalculable d'acceptations, d'abandons, d'aplatissements devant les pouvoirs publics, et de vilenies, petites et grandes.

Cependant, à peine le vote de la proposition Sidoine, concernant la suppression de toutes les installations électriques, magnétiques et télé-ondiques avait-il été connu de l'étranger, que l'ambassadeur allemand à Paris, M. von Tschuppe und Werdenschaft, avait été chargé par le gouvernement de Berlin de faire des remontrances à ce sujet et toutes réserves que de droit. Là-dessus avait éclaté la nouvelle de la mort sans restes de Murmethier, considéré comme le premier savant d'outre-Rhin et gallophobe irréductible. On prétendait qu'il conservait chez lui, empaillés, quatre cadavres de soldats français des deux dernières guerres franco-allemandes, suivies chacune, comme chacun sait, d'une tentative de rapprochement franco-allemand. Le bruit courut, soufflé par on ne sait quelle opinion boche, que cet insupportable personnage avait été assassiné subrepticement, entre deux tambours de porte, en châtiment de l'opposition qu'il avait faite à Sidoine. Cette rumeur allait prendre de la consistance, en raison du trépas avec restes du père Lepoil, attribué à son effroi devant le meurtre du savant allemand.

En ma qualité de polyplaste, de chef de laboratoire à l'Institut Aristote et surtout de témoin du premier napus, je fus convoqué au ministère des Affaires étrangères, dans le cabinet de M. de La Renaudière, pour participer à cette entrevue historique. M. de La Renaudière passe à bon droit pour un des meilleurs serviteurs de la monarchie.

C'est un homme droit, parfaitement loyal, renseigné sur tout et sur tous, et aussi ferme que ses prédécesseurs des périodes démocratiques étaient mous, ignares et comme défibrés. Il n'a rien d'un salonnard, ni d'un libéral. Il voit et juge les choses comme elles sont et les hommes comme ils se présentent. Il connaît les Allemands et leur esprit séculaire de chicane. Physiquement, c'est un Talleyrand aux narines moins ouvertes et flairantes, et dont la distance entre le nez et la lèvre est moins haute, un Talleyrand qui n'a pas le respect de la Révolution, ni le goût de trahir la confiance de son souverain.

Von Tschuppe und Werdenschaft est grand, bien proportionné, infiniment souple et menteur. C'est un artiste du type poméranien et rural, auquel on promet là-bas la carrière d'un baron de Stein ou d'un Bismarck. Dès son entrée dans le cabinet du quai d'Orsay, je jugeai, à son air concentré, que la circonstance était grave. La perspective de la guerre m'aurait plutôt souri deux mois auparavant, avant que je fusse amoureux d'Henriette. Ainsi le voulait notre métissage, que l'on croyait tourné vers la paix, attaché à l'olivier et à la colombe. Mais, à cette heure, cette perspective me navrait.

— Monsieur le ministre — commença von Tschuppe, avec cet accent européen, métissé d'anglais et d'allemand, rauque et chantant, qui est fréquent dans la Carrière — j'ai le grand regret de venir ici d'ordre du président du Conseil de S. M. l'Empereur, M. von Haym. Veuillez donc considérer en moi non l'ami ni le voisin, mais le chargé d'affaires.

— Asseyez-vous, mon cher monsieur, répondit le ministre sur un ton cordial, mais officiel, et prenez une cigarette. Je vous présente M. le polyplaste 17.177, particulièrement versé dans la question du « napus », membre de la fondation Aristote, et qui était présent au congrès, le jour de la disparition de l'illustre professeur Murmelthier.

Je m'inclinai. Von Tschuppe salua militairement, car il a un haut grade dans l'armée allemande. J'ajoutai que le témoin du fait, Mouillemouillard, présent au moment de « l'accident », était mon garçon de laboratoire et un Lyonnais parfaitement véridique.

— Sans doute, fit l'ambassadeur. Cependant il y a deux regrettables coïncidences : la première est que Murmelthier ait disparu aussitôt après sa véhémente sortie contre M. Sidoine. La seconde est que l'académicien Lepoil ait succombé à la suite de la scène de la porte, *id est* du tambour de la porte. C'est précisément sur ces deux points que je suis chargé d'attirer votre attention. On dit à Berlin, où l'émotion est considérable, que le napus a bon dos.

La Renaudière, toujours souriant, jouait avec son coupe-papier. Sa sérénité était parfaite ; cependant un petit muscle de son menton

glabre avait un tressaillement fibrillaire. Il fit remarquer que la discussion au sujet de la proposition Sidoine n'avait pas dépassé les limites de la bienséance, ni même celles de la courtoisie réciproque, et que la supposition du meurtre d'un congressiste éminent, en la circonstance, était totalement invraisemblable.

— Le vrai peut quelquefois... riposta le Boche non sans finesse.

Je proposai l'audition de Mouillemouillard, qui fut acceptée. Le ministre téléphona à « Aristote » et donna l'ordre de nous l'envoyer immédiatement. En l'attendant on parla de l'obligation antiélectrique que l'ambassadeur jugeait totalement impraticable, en ce qui concernait l'empire allemand. « Toute notre industrie repose sur notre fondation de trois siècles et demi de « l'Allgemeine Elektricitäts-Gesellschaft ». Autant vaudrait nous demander de nous priver d'oxygène. Sans électricité, pas d'industrie. Sans industrie, pas de banques. Sans banque, pas de finance. Nous ne sommes pas un pays agricole, nous, mon cher ministre. »

La vérité était que le gouvernement boche ne voulait pas renoncer aux inventions diaboliques dans l'ordre électro-magnétique qu'il tenait en réserve pour la prochaine conflagration. La Renaudière s'en doutait un peu, mais il n'était ni de la conjoncture, ni de sa fonction, de mettre ce point délicat en lumière. Il développa ce thème de bon sens que l'exception allemande jetait bas toute la combinaison salvatrice de Sidoine, étant donné que la puissante organisation électrique allemande suffisait, à elle seule, à propager la mort sans restes dans le monde entier. Mais von Tschuppe n'en voulait pas démordre. Un de ses arguments n'était pas très mauvais :

— Qui vous dit (il prononçait Gui fu ti), monsieur le ministre, que la thèse de maître Sidoine est la bonne. M. Eustache ne professe-t-il pas une opinion entièrement opposée? Il attribue le fléau au cinébusch, comment dites-vous, au cinébiblat?...

— Plus simplement au cinébouquin.

— Soit, au cinépouquin. Pourquoi ne serait-ce pas lui qui aurait raison, et, en ce cas, la civilisation abandonnerait son beau fleuron électro-magnéto-ondique pour rien !

— La théorie du professeur Eustache est unanimement repoussée.

— Mais il y a aussi celle du professeur Ailette, reposant sur le déséquilibre de la cellule et du cyton. Demain surgira peut-être une autre explication, encore plus satisfaisante. Nous ne comprenons pas cette hâte à détruire ce qui est la prospérité des États du vingt-troisième siècle, au nom de ce qui n'est encore qu'une conjecture et qui apparaîtra demain comme une lubie (il prononçait « lupie »).

J'appuyais de mon mieux, sans trop insister, la thèse officielle du

ministre. Mais l'œil subtil de von Tschuppe indiquait assez qu'il me considérait comme « sidoiniste par ordre » et qu'il n'attachait qu'une importance très relative à mes propos. La querelle cherchée au sujet du trépas de Murmelthier était là pour masquer la volonté bien arrêtée de ne pas céder quant à la question électrique. De son côté, La Renaudière semblait, lui aussi, fort résolu.

Mouillemouillard tardant à arriver, la causerie obliqua sur Morrow et l'attitude expectante de l'Angleterre : « C'est la nation indécise par excellence, soupira von Tschuppe, comme si cette constatation lui faisait du chagrin. Il est vrai qu'ils opèrent sur un immense empire, et qu'une volonté ferme met du temps à se constituer entre Montréal, Bombay, Alexandrie et Londres. Bien habile celui qui pourrait déterminer dans quel sens penchera la balance britannique. Un seul point est sûr : en trois cents ans, *ils* ont détruit quatre fois notre flotte de guerre et annihilé nos sous-marins. Ce serait sans doute encore la même chose, cette fois-ci, au cas où nous n'arriverions pas à nous entendre. Mais il faut espérer que nous nous entendrons.

J'étais en train de songer qu'on n'en prenait guère le chemin, quand l'huissier introduisit Mouillemouillard. Mon garçon de laboratoire s'était fait beau et ressemblait de plus en plus au Guignol de son pays, à l'impayable Chignol. Von Tschuppe et La Renaudière le considéraient avec bienveillance ; lui ne paraissait pas intimidé.

— Donc, mosier Mouillardemule, commença le Boche, en estropiant le nom, vous assistiez à la disparition soudaine du professeur Murmelthier, en compagnie de M. l'académicien Lepoil. Voulez-vous avoir l'obligeance de nous dire exactement comment les choses se sont passées.

A ce moment, la sonnerie du téléphone retentit. La Renaudière prit l'appareil, écouta la communication et eut un « ah ! mon Dieu » désolé. On venait de lui annoncer la napusification de son propre frère, ambassadeur de France à Pékin. Le cas était curieux, car le drogman qui téléphonait annonçait qu'il y avait un reste, une « semelle », et demandait s'il devait l'adresser à Paris.

— Mes condoléances, mon cher ami, fit von Tschuppe en se levant et en esquissant à nouveau le salut militaire. Ce fléau est vraiment horrible !

Je me disais que, tout en le trouvant tel, ce fléau, il ne songeait, lui, von Tartuffe, qu'à le multiplier par la guerre. Mais, surmontant son émotion et son deuil, La Renaudière avait repris une mine impassible et se tournait vers Mouillemouillard, comme pour l'engager à commencer son récit. Je tremblais que celui-ci ne fût confus, car l'Alle-

mand avait tiré un carnet de notes et arboré un visage quelque peu sévère. Tel un magistrat sur le siège.

— Vous churez de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

— Je le jure !

Mouillemouillard demeuré debout, en face de nous trois assis, expliqua congrûment ce qui s'était passé : « M. Murmelthier était déjà quasiment engagé dans le tambour de la seconde porte, quand cela fit *psoc* ou *psac*, comme si qu'on tapait quelque chose de mou avec quelque chose de dur. Ah ! vous savez, moi, ça m'a fait quelque chose quand j'ai entendu ça, parce que je sais ce que ça signifie. Et tout de suite, crac, plus de Murmelthier ! Même que je me suis dit : le v'là napus. C'est malheureux tout de même de voir ça !

— Il y avait quelqu'un auprès de vous, à ce moment-là, monsieur Mouillardemule?

— Oui, il y avait un académicien habillé de vert, avec une petite épée et que j'ai su qu'il était M. Lepoil. Ah ! c'était quelque chose ! Ah ! qu'il dit...

— Murmelthier? Mais s'il avait disparu...

— Non, M. Lepoil. Ah ! qu'il dit comme ça, c'est affreux. Ou, c'est atroce. Enfin quelque chose qui lui tournaboulait le ciboulot, sauf respect. Et même qu'il est mort un mois plus tard. Mais vous savez, avec son reste, sa dépouille, son cadavre quoi, tandis que ce pauvre M. Murmelthier, ç'a été comme Mme Grégeois, M. Baptiste et tant d'autres. On n'en a retrouvé rien de rien.

— Voyons, mon cher monsieur Mouillardemule — insista le Boche — vous êtes absolument sûr que les choses se sont passées comme vous venez de le raconter? Il paraît que vous aviez été beaucoup moins affirmatif au début et que vous aviez parlé d'une altercation entre MM. Murmelthier et Lepoil.

— Attendez donc un peu (fit Mouillemouillard en se tapant le front), oui, c'est exact, ils se sont heurtés et, passez-moi le mot, engueulés. Faut vous avouer que j'étais un peu saoul, rapport à six bouteilles de Beaujolais qu'on m'avait envoyées de Lyon et que je ne me rendais pas bien compte de la chose, du machin, bref,... j'étais vert.

— Ah, ah, vous étiez un peu saoul?

Von Tschuppe se tourna vers La Renaudière, qui faisait la grimace, et vers mon sacré Mouillemouillard ; il venait de détruire tout l'effet de son témoignage ! Quelle confiance accorder à un ivrogne ! Quant à cette querelle entre Murmelthier et Lepoil — homme pacifique entre tous — j'en entendais parler pour la premiere fois. Mouillemouillard ne m'en avait jamais soufflé mot.

— Je vous sais cré de votre franchise, monsieur Mouillardemule. Avez-vous remarqué que M. Lepoil ait frappé, à un moment quelconque, M. Murmelthier.

— Ça, vous savez, c'est dans le brouillard ; cependant il lui aurait fichu un pochon que je n'en serais pas autrement étonné. Ah ! c'était une chose !

— ...Un coup de poing, combien de temps avant la napusification?

— Tout de suite avant. Le *psoc*, ou *psac*, est venu aussitôt après.

Je regardai La Renaudière, lequel ne bronchait pas. Du train dont ça allait, Mouillemouillard, d'esprit assez faible et qui subissait le vouloir bien trempé de von Tschuppe, allait avouer que Lepoil avait assassiné et fait disparaître Murmelthier. Sur le visage rogue de l'Allemand, on lisait ces deux mots, chargés de poudre : « indemnité, réparation. »

— N'est-il pas admissible, continua l'ambassadeur, qu'un choc violent, tel que celui-là, ait déterminé le napus?

Je répondis qu'à ma connaissance : 1° il n'était nul besoin de choc ni de traumatisme pour provoquer l'aphanasie ; 2° de très nombreux chocs et traumatismes n'avaient jamais été suivis d'aphanasie, depuis l'apparition du napus.

— Monsieur Mouillardemoule, reprit l'Allemand en qui le Boche revenait à grande vitesse, voulez-vous rédiger par écrit ce que vous venez de m'exposer?

On apporta un encrier et du papier, et mon garçon de laboratoire, devenu arbitre des destinées de l'Europe, écrivit un récit en baragouin de Chignol, mais duquel il ressortait clairement que Lepoil avait cherché violemment querelle à Murmelthier, au sujet de l'antiélectrification et l'avait battu. Or Lepoil était une sorte de personnage officiel. L'affaire se compliquait :

— Fus pouvez vous retirer, monsieur Mouillardemoule. De la part de mon souverain, je vous remercie.

Je m'apprêtais à en faire autant. Mais von Tschuppe, d'un geste, me retint : « Ce que j'ai à dire doit au contraire être entendu de vous, monsieur Polyplaste. » Puis, s'adressant à La Renaudière : « Monsieur le ministre, au nom de l'empereur, et ce brave homme une fois entendu selon la forme habituelle, j'ai l'honneur de vous demander, pour le trépas de M. Murmelthier, insulté et frappé par l'académicien et ancien sous-secrétaire d'État Lepoil, à l'occasion d'une cérémonie officielle, une indemnité de cinq millions de francs-or et des excuses protocolaires. Un délai de cent heures est accordé, faute de quoi j'aurai l'honneur de vous présenter mes lettres de rappel. »

Là-dessus le soudard gentillhomme rangea soigneusement dans

sa poche le récit ahurissant de Mouillemouillard, se leva d'un seul mouvement ainsi qu'une grande poupée de bois, fit le salut militaire, serra la main de La Renaudière, la mienne et sortit.

— Eh bien, voilà, dit La Renaudière avec calme. Ceci prouve que leurs diableries électriques sont au point et qu'ils cherchent un *casus belli.* Cruelle alternative : ou nous laisserons le napus continuer ses ravages et anéantir sans restes la population terrestre d'Occident et avec restes la population chinoise, ou l'Allemagne nous fera la guerre pour conserver sa position électrique et ondique. Qui donc prétendait que la Science était la messagère de paix parmi les hommes?

J'étais abruti par la scène diplomatique à laquelle je venais d'assister : « Pensez-vous — me dit le ministre — que Mouillemouillard ait reçu la forte somme pour se dédire ainsi de son premier récit et représenter Murmelthier ainsi que la victime de Lepoil? » Je répondis que non, que Mouillemouillard avait été manifestement suggestionné par l'ambassadeur. Je n'avais pas tort, car, une heure plus tard, le tenant dans mon cabinet, entre quatre-z-yeux, j'obtenais de lui un récit exactement contraire à celui qu'il avait rédigé devant von Tschuppe et duquel il ressortait que jamais il n'y avait eu la moindre dispute, ni le moindre heurt entre Murmelthier et Lepoil.

CHAPITRE IV

Un délai de cent heures.

D'ordre de M. de la Renaudière, je mis aussitôt Sidoine au courant de l'ultimatum déposé par von Tschuppe. Sidoine est le type même du savant du vingt-troisième siècle et, bien que non polyplaste, il est animé des sentiments durs qui étaient les miens avant la promenade au bois de Meudon. En outre, ce qu'il croit être la vérité scientifique prend, à ses yeux, valeur de dogme. Il se ferait tuer et il mettrait le feu à la planète plutôt que de renier un de ces « principes », dont la durée moyenne est de trente à quarante ans. Car si les carpes vivent cinq cents ans et les éléphants et les aigles de cent à cent cinquante ans en moyenne, la meilleure et la plus séduisante des théories médicales et biologiques atteint rarement un demi-siècle d'existence. Au premier mot ce colosse brun et barbu s'écria : « La cause en est belle! C'est celle de l'humanité. Les pires ennemis de l'humanité, on le voit aujourd'hui, ce sont l'électricité, le magnétisme et les ondes. Dans ces machines infernales, et dont on s'est passé heureusement pendant tant de siècles, gît le diable de la théo-

logie. Si la guerre doit sortir de notre refus, jamais guerre plus sainte, ni plus juste n'aura été acceptée pour le salut du genre humain.

Mais Ailette et Eustache, prévenus également, en leur qualité de membres du grand conseil scientifique, ne furent naturellement pas de cet avis : « Sidoine — dirent-ils en substance — a enlevé, par surprise, un vote terriblement dangereux, un vote dont on entrevoit maintenant les conséquences diplomatiques et militaires, mais dont les conséquences économiques et financières ne seront pas moins désastreuses ; car c'est l'industrie tout entière qui est en jeu. L'électricité, au temps où nous sommes, c'est le fondement même de l'industrie. Y renoncer, c'est renoncer à tout progrès industriel, à tout perfectionnement. Le retour à la vapeur c'est le retour à la barbarie, c'est l'abandon de la vitesse, c'est l'écroulement de la civilisation. D'ailleurs la cause véritable du napus n'est pas là. Elle est, soit dans l'altération cellulaire de *cyton*, soit dans l'usure par les images. » Ainsi se trouvait jetée en pâture aux passions des foules et des groupes une question de médecine pure mais qui, il est vrai, désorbitait toutes nos connaissances sur la prétendue indestructibilité de la matière.

En cas de guerre, les polyplastes, dont je suis, peuvent choisir entre le laboratoire à l'arrière, où l'on expérimente les procédés de destruction les plus modernes, les perfectionnements homicides, et le laboratoire à l'avant où l'on étudie les nouveaux pansements et les appareils de prothèse du dernier modèle. Au sujet de ceux-ci, qui relèvent tous de l'électricité, un amendement à la loi Sidoine était à prévoir. Car il ne saurait être évidemment question de revenir aux jambes de bois, pilons, bras mécaniques, nez postiches et autres barbaries, qui étaient, il y a deux cents ans, le lot des malheureux estropiés, blessés et mutilés de la série de guerres franco-allemandes, germano-anglaises, germano-italiennes, etc., qui désolent périodiquement l'univers. Mais Sidoine avait-il réfléchi à ceci que les mécanismes électriques et ondiques nécessités par la prothèse actuelle présument des installations géantes, susceptibles elles-mêmes, selon lui, de provoquer et entretenir la mort sans restes? Qui supprime les secondes supprime du même coup les premiers.

Un coup de téléphone du ministre des Affaires étrangères chargea Sidoine de convoquer à « Aristote » les principaux directeurs de journaux d'information scientifique et politique, afin de les mettre en présence de la redoutable éventualité et de leur demander d'aiguiller l'opinion. Là encore je fus admis à la réunion de ces importants personnages, en ma qualité de premier observateur du « napus » et de « compétence » spéciale. C'est ainsi que je fis la connaissance des poten-

tats de l'imprimé, moins flambards évidemment qu'au siècle de la démocratie et de prétendues lumières, mais demeurés arrogants et chicaniers, sous des dehors obséquieux. Il y avait là Noirpelat, qui a trusté les quotidiens du Nord et de la région parisienne ; Javejus, qui a groupé l'Ouest et le Centre ; Tiqueton, qui concentre la presse de l'Est ; Barouille, qui commande celle du Midi. Le premier a une physionomie hirsute de sanglier, prononce les *s* et les *c* comme des *x* et regarde, en parlant, ses chaussures de daim à boutons. Le second est petit et mince, comme désossé, avec un visage jaune de chafouin. Le troisième possède un nez de toucan, planté au milieu d'une face timide, entre des yeux qui clignotent. Barouille est le plus sympathique, sous une pluie de cheveux gris-blonds, avec un facies à l'emporte-pièce et comme taillé dans un bois spongieux.

Ce quatuor, en apprenant l'ultimatum de l'ambassadeur allemand, n'en revenait pas. Noirpelat, qui paraissait le plus retors, fut d'avis de commencer par gagner du temps et de demander, à cet effet, une prorogation du délai de cent heures : « X'est bien peu — disait-il — xent heures pour régler xa. Il y faudrait au moins xept jours, une xemaine. »

Sidoine lui fit observer poliment qu'on risquait, avec une telle demande, un refus qui gâterait tout. Javejus proposa cette demande d'arbitrage qui est la ressource de tous les froussards. A l'entendre, l'Angleterre était toute désignée. Mais Barouille objecta que l'hésitation préalable, quant à la loi Sidoine, de Morrow et du gouvernement britannique laissait prévoir, de ce côté-là, un lâchage en règle. Quant à Tiqueton, incapable d'émettre un avis et, à plus forte raison, de le motiver, il se contentait de donner à son nez étonnant des inclinations différentes, en articulant un son nasillard. Passant ses journées en automobile et ses nuits dans des bars et des maisons de jeux, il mourait de peur à la pensée du napus, de la guerre, de la mort, avec ou sans restes, et de n'importe quelle responsabilité. Il n'y avait pas de situation plus comique que celle de ce pauvre garçon, placé par la destinée à la direction et administration d'un organe tirant chaque jour à quelque trois millions de numéros. Les gens de la police lui disaient : « Si vous ne nous passez pas dix billets de mille, nous vous ferons fourrer en prison. » Les anarchistes lui disaient : « Si vous ne nous passez pas dix billets de mille, nous ferons sauter votre boîte. » Les gens de justice lui disaient : « Si vous ne remettez pas dix mille francs sur notre bureau, nous rendrons jugement contre vous. » Les morticoles lui disaient : « Si vous ne nous remettez pas dix mille francs, nous vous laisserons crever dans vos draps. » Le syndicat des maîtres chanteurs ne lui

garantissait la paix civile que contre un versement hebdomadaire de dix mille francs à la caisse des maîtres chanteurs dans le besoin. Les commerçants ne lui livraient pas à moins de dix mille francs ce que les autres achetaient pour cent francs. Ainsi était taxé Tiqueton le riche, au milieu d'une vie tout en décor et d'un buisson d'épines dorées.

Aucun de ces importants directeurs ne mettait jamais les pieds à son journal : Noirpelat de peur d'une demande ou d'une question de son rédacteur en chef, — à laquelle il n'eût pu répondre —. Javejus, de peur d'une gifle de visiteur. Il en avait, paraît-il, reçu mille en dix ans. Tiqueton, de la peur d'un tapage de dix autres mille francs. Barouille, parce que la presse ne l'intéressait pas et qu'il s'occupait d'art dentaire, pour passer le temps de la vie. Il aimait à aurifier les molaires de ses amis, de ses domestiques, de son concierge et il faisait collection de chicots. La connaissance que Sidoine avait de ces particularités lui permit de gagner à sa cause ses puissants interlocuteurs. Il prit Noirpelat par la vanité, Javejus par la crainte, Tiqueton par la timidité et Barouille par la flatterie. Il fut convenu que la menace allemande serait portée, dès le lendemain, à la connaissance du public français, mais sur un ton courtois, et que ce ton serait maintenu jusqu'à ce qu'il fût absolument certain que la guerre ne pouvait être évitée. Il fut entendu aussi que la presse, dans son ensemble, insisterait à nouveau sur le vote unanime du congrès — moins l'Allemagne et l'Angleterre — quant au projet de loi Sidoine, ce qui indiquait assez le prix attaché audit projet par les représentants qualifiés de toutes les nations de l'univers. En s'opposant à une mesure énergique, seule capable de combattre le fléau, l'Allemagne, une fois de plus, se dressait en ennemie du genre humain.

Avant la séparation du conciliabule, les quatre directeurs me demandèrent de rédiger une note commune, d'allure objective et exclusivement scientifique, exposant les faits et les faits seuls. Ce que je fis séance tenante. Voici cette note :

Les récentes séances du Congrès des Académies et Instituts réunis, consacrées au « napus », ont abouti à un projet de loi internationale, rédigé par le professeur Sidoine et voté par toutes les nations, moins deux. Encore une de ces nations, l'Angleterre, a-t-elle simplement ajourné son adhésion et sa signature, pour des motifs de haute convenance vis-à-vis des Dominions. La loi Sidoine, considérant toutes les installations électriques, magnétiques et ondiques comme la principale, sinon l'unique cause du terrible fléau, en décrète la suppression immédiate. Le règlement pratique adjoint à cette loi, qui devient ainsi la charte de l'univers civilisé, sera promulgué d'ici cent heures, sous les

auspices de l'Institut Aristote, où se trouve, bien entendu, toujours en vente, la bouillie antinapusique du professeur Ailette.

Le « d'ici cent heures » convenu avec le ministre La Renaudière, était une bonne réponse indirecte à l'outrecuidance allemande.

Cependant les banquiers et financiers sans banque — encore plus redoutables — des deux mondes, qui avaient de l'argent dans les installations ondiques et autres, s'étaient immédiatement rangés à la thèse allemande de von Tschuppe et leurs ordres, dans les trusts de presse, qu'ils contrôlaient plus ou moins, contrecarraient ceux du gouvernement. Pris entre les nécessités de Bourse, liées elles-mêmes aux nécessités de l'achat d'immenses quantités de papier, et la crainte de désobéir à La Renaudière, Noirpelat, Javejus, Tiqueton et Barouille prirent le parti d'insérer, pêle-mêle sur le même plan, les communiqués des uns et des autres. La colonne deux démentait la colonne trois, contredite elle-même par la colonne quatre. Favorisée par l'invraisemblable rapidité des moyens de communication, que la loi Sidoine prétendait prohiber, une pluie de fausses nouvelles commença de tomber, détrempant la réalité et la transformant en une boue de bobards gluante. C'est dans ces circonstances que se reconnaît et se salue le bienfait de l'institution monarchique, seule capable de contre-balancer, par un axe fixe et une action continue, les zigzags des passions populaires et des intérêts bruts. La démocratie américaine, cependant avertie par sa lutte d'il y a un siècle avec le Japon, mais nullement guérie de ses erreurs, édicta, à tour de bras, et dans l'espace de cent heures, plus de règlements qu'il n'eût été possible d'en appliquer en dix ans. Car c'est l'habitude, aux États-Unis, de remplacer les lois par des édits, et les codes par des sortes de codex, remplis de prescriptions tracassières. Il faut reconnaître toutefois que la crainte du « napus » avait été, pour le gouvernement de Washington, le commencement de la sagesse, et qu'il se déclarait prêt à rompre les contrats de toutes les sociétés électro-ondiques, cela du jour au lendemain, comme, trois cents ans auparavant, il avait interdit toutes les boissons fermentées, y compris le vin. Les Anglo-Saxons aiment les tours de force, moraux et autres, dans quelque sens qu'ils se présentent. Un individu qui boit sept litres de vin dans sa journée — ce qui est le cas, en pays vigneron de pas mal de nos compatriotes — les épate autant qu'un individu qui ne boit pas une goutte de vin ni d'eau-de-vie depuis sa naissance jusqu'à l'âge de cent ans.

Les financiers sans banque, dont l'institution ne remonte pas à plus d'un siècle, sont des hommes spécialisés dans la question de change, de transfert, de stabilisation et de revalorisation monétaires,

qui relèvent les pays en déconfiture, les établissements croulants et les fortunes privées à la dérive, par quelques conseils décisifs. Ce sont en somme les médecins de l'or, jouissant, comme honoraires, d'une attribution de 30 pour 100 sur les capitaux engagés. Délivrés de tous les tracas que nécessitent les opérations multiples, et quelquefois aventureuses, des grands établissements de crédit, ils ont la tête libre pour leurs calculs, leurs méthodes ingénieuses, et des risques tels que, pareils aux courants de trente mille volts, ils traversent l'organisme sans l'atteindre. On cite, il y a trois siècles, un sucrier peu philosophe, qui se suicida pour une perte de quelques millions, à la suite d'un achat imprudent de betteraves. Avant d'avaler son cyanure, il dégusta une daube de bœuf, dont il raffolait et qui représentait évidemment, pour lui, ce qu'il y avait de meilleur dans l'existence. Mais qui donc se suiciderait pour une faillite de cinq milliards, entraînant le tarissement des puits de pétrole d'un hémisphère?

Un des arguments développés par les antisidoniens d'Amérique, de nom germanique pour la plupart, était qu'il faudrait renoncer à la mort par électrocution, à laquelle le peuple américain est très attaché. Chaque peuple a son genre de supplice et l'estime supérieur à celui du voisin. Nous trouvons à la guillotine, cependant dégoûtante et barbare, le charme que l'Espagnol trouve au garrot, l'Anglais à la pendaison, le Yankee à la chaise électrique. La vérité est que le napus, qui est idéalement propre et prompt, est une forme de mort très supérieure à ces procédés ridicules ; malheureusement il est inapprivoisable et il échappe à l'habileté du bourreau.

On ne peut pas dire que la nouvelle d'une rupture imminente des relations entre la France et l'Allemagne, sur la question de l'aphanasie, produisit chez nous une énorme impression. D'abord, la sensibilité et sentimentalité générales, qui sont les sources de l'appréhension, venaient d'être fort émoussées par l'épidémie napusienne. Ensuite, la cadence des guerres franco-allemandes, à raison de deux par siècle en moyenne, avait banalisé ce fléau, qui est celui que les humains maudissent le plus en paroles et qu'en fait ils acceptent volontiers. Enfin l'entraînement scientifique, auquel on doit l'institution si curieuse des polyplastes, aboutit à une sorte de fatalité : « C'est ainsi parce que c'est ainsi. » Au dix-neuvième siècle, un petit lieutenant de Brienne, Napoléon Bonaparte, qui avait une mèche plate en travers du front, souleva l'enthousiasme général en déclarant la guerre à l'univers, et fascina les Français en les faisant massacrer, pendant quinze ans, sans aucune espèce de motif valable. Il venait après un autre hérédo à tête de chat, du nom de Robespierre, qui avait fait trancher les têtes par milliers, afin d'instaurer le règne de

la fraternité. Ces exemples montrent que les hécatombes sont admises aisément par les nations, quand celui qui les ordonne a en lui une certaine dose de sympathie et d'entraînement, comparable à la chance au jeu ou à la pêche à la ligne. A la fondation Aristote, nous avions dans nos laboratoires quelques Allemands venus pour s'initier à nos méthodes, cependant que nous étions censés nous initier aux leurs. La vérité est que nous gardions chacun les nôtres, ces choses-là sont intransmissibles. En apprenant les événements, ces Allemands dirent : « Ah ! zut, alors, il va falloir reprendre le train ! » Aucune autre réflexion. Personnellement, je n'étais pas fâché de leur départ.

Les employés du ministère des Affaires étrangères à Paris assurent qu'au cours de ces cent heures, douze mille cinq cents communications, ondiques et autres, furent échangées entre les divers peuples de la planète, constituant un livre jaune de vingt tonnes, où toutes les questions, soulevées par le napus et la loi Sidoine, étaient traitées à la fois. L'Empire Britannique venait en tête, avec 3 131 communications, tenant à une incertitude qui dura jusqu'à la dernière minute. C'est un prodige que ce grand peuple ait pris, au cours de son histoire, des déterminations énergiques, étant donné le plaisir qu'il a à ne pas se hâter et à lentiponer, comme on dit. Nous venions ensuite, avec 2 586, sur le même pied que les États-Unis (2 507) et que l'Allemagne (2 610). L'Italie n'en avait que 1 040. Le plus petit chiffre était celui de l'Espagne avec 17 communications seulement. Ce pays, bien que frappé par le napus dans des proportions relativement imposantes, semble s'être retiré de la vie européenne, soit qu'il ait réussi à rentrer en lui-même à la façon d'un escargot, soit qu'il ait délégué son énergie historique à ses descendants de l'Amérique du Sud. Son exemple prouve qu'il ne suffit pas, pour une grande et belle race, aussi originale que la race au langage doré de sainte Thérèse, des Cervantes, des de Rojas, des Calderon, des Balniès et des Santiago Rusiñol, de produire des mystiques, des écrivains et des peintres. Il lui faut aussi produire des chefs militaires, à l'abri desquels prospèrent les arts, les sciences et les mœurs. Si tout conquérant est un fléau, il n'est pas de plus grand bienfait qu'un sage et puissant don militaire associé à celui de l'homme de l'État. Cela, vers 1924, était arrivé à l'Espagne, avec un certain général Primo de Rivera.

Aux environs de la soixantième heure, il y eut un moment l'espoir que l'on finirait par s'entendre. Cet espoir tenait à l'erreur de transcription d'une dépêche allemande au gouvernement anglais, où il était dit qu'aucune concession de fond n'était possible et où l'on

avait cru qu'il était dit exactement le contraire. Pendant une demi-heure, et jusqu'à ce que la mistoufle eût été constatée officiellement, on crut que les Boches mettraient les pouces. La Renaudière et le roi passèrent les cent heures sans prendre aucun repos, cependant qu'on leur apportait, dans des corbeilles, les télégrammes par paquets. A la fondation, nous avions organisé un roulement qui nous permettait, à toute heure de jour et de nuit, de communiquer avec les Affaires étrangères. Le plus impassible de tous était Sidoine, en dépit des menaces de mort que lui adressaient, de tous les points du globe, les pacifistes. Chose remarquable, pendant ce délai de cent heures, on ne signala qu'une trentaine de cas de napus à Paris et soixante-quatorze en province, alors que la proportion était montée auparavant à cent cinquante pour les vingt-quatre heures. Fallait-il en conclure que certains états moraux, ou intellectuels, étaient défavorables à l'aphanasie?

On a remarqué que les moines, qui extériorisent constamment la préoccupation de la mort, au milieu de privations extrêmes et souvent de mortifications, vivent vieux. On a remarqué aussi que le napus les frappe beaucoup moins cruellement que les autres catégories sociales, bien que certains d'entre eux aillent jusqu'à l'implorer comme une grâce céleste. Il paraît, d'après les recherches effectives, que la disparition d'un inventeur, avant qu'il ait réalisé son invention majeure, est chose rare, surtout si celle-ci a trait à quelque avantage ou bienfait important pour l'humanité. Même en ce qui concerne la littérature, le chef-d'œuvre interrompu par la mort est rare.

Vers la soixante-dixième heure, et sans que l'on pût deviner pourquoi, cette conviction passa dans le public que la nouvelle guerre, dite du « napus », ne pourrait avoir lieu, en raison de son atrocité probable. Les gens s'abordaient en s'écriant : « Je vous jure que c'est impossible ! Comment voulez-vous que les Allemands s'exposent, ou que nous nous exposions, à voir crouler sous les bombardements, perpendiculaires ou paraboliques, des cités comme Paris, Berlin, Lyon, Munich, Marseille, Dresde, etc... ! » Ceux qui parlaient ainsi étaient souvent les mêmes qui, quelques heures auparavant, déclaraient la guerre inévitable. En vain nous autres polyplastes, plus complexes en raison de nos sangs mêlés, objections-nous qu'à aucune époque l'atrocité n'avait agi comme frein de la guerre. Toutes les têtes faibles et un certain nombre de têtes fortes, mais butées, reprenaient, après nos arguments, le refrain humanitaire. Or, l'intensité de la tuerie n'est pas toujours proportionnelle à la perfection, ou à l'horreur des moyens de tuer. Lesdits moyens, étant raffinés, exigent des connais-

sances étendues et des conditions spéciales. Les premières sont sujettes à défaillances. Les secondes ne se réalisent pas toujours. Ceci explique que, dans un carnage d'aspect scientifique, il y ait toujours plus de combattants épargnés qu'on ne le croit. Les combats qu'on prétend le plus meurtriers de tous, et même avant ceux de l'antiquité, seraient, au dire des explorateurs, ceux des gorilles armés de bâtons de bois de fer.

Au cap de la quatre-vingtième heure parut, dans la presse du monde entier, une pétition signée de plusieurs milliers d'intellectuels, protestant contre la possibilité d'une guerre déchaînée pour un motif scientifique, et pour la question du napus. Sous prétexte de conjurer une certaine forme de mort, on allait couvrir de cadavres les champs européens et autres. Les auteurs de cette pétition avaient l'air de croire que l'absurdité à jamais arrête les foules sur la pente d'une sottise, ou d'un crime en commun. Il est avéré, bien au contraire, que l'absurde exerce une attraction sur les rassemblements humains, comme l'abîme en exerce une sur les individus. Quel est l'alpiniste résolu qui n'a pas dû lutter, au tournant d'un sentier à pic, contre l'aimantation vertigineuse, l'appel du gouffre. Ce sentiment, tout physique, se retrouve dans le domaine moral. Il n'est rien de plus fragile que le bon sens, en présence des réactions brutales de l'instinct. Eu égard à l'entraînement et à l'appétit de l'insanité, l'être humain ne dispose que de peu de freins, et fragiles.

Plus le temps avançait, dilaté et étendu par l'appréhension à la façon d'un ruban de caoutchouc, plus le public s'habituait à l'idée d'une nouvelle conflagration et la considérait, à mesure, comme une fatalité inéluctable, ainsi qu'il arrivait pour le napus. L'homme, par certains côtés, est une machine à accepter les calamités. Il commence par regimber pour la forme, à la façon des enfants. Peu à peu ses cris s'assourdissent, ses mouvements de révolte s'espacent et diminuent d'amplitude. En face des tempêtes qui l'assaillent pendant son bref séjour ici-bas, il a toujours un peu l'air d'un noyé.

Entre la quatre-vingt-dixième et la quatre-vingt-quinzième heure se produisit un phénomène que l'on avait déjà remarqué, mais fort atténué, lors des alertes de guerre précédentes : une multitude d'inventeurs de procédés techniques, homicides ou antihomicides, battaient les portes du ministère et celles de la fondation Aristote. La plupart de ces trucs calés reposaient précisément sur des procédés électro-ondiques, interdits par la loi Sidoine. D'autres se fondaient sur l'emploi d'une force nouvelle, tirée de la pesanteur, ou du soleil, ou de la gravitation de Jupiter, force indéniable et d'ailleurs industriellement employée, mais d'un maniement difficile, au milieu du

tumulte des combats. L'emploi des « taupes », ou poseurs d'explosifs souterrains, largement perfectionnés, paraissait devoir jouer un rôle important dans les sièges. Les appareils producteurs de bruits intolérables et brisants, capables de causer la mort à une distance de cent kilomètres, étaient aussi très recommandés. On les expérimentait, avec l'instrument de mesure approprié, sur des dimensions et modèles minuscules, mais où l'intensité du son était déjà douloureuse au possible. Les rats, les cobayes, les jeunes chiens, les chats n'y résistaient pas et se renversaient, agonisants, les quatre fers en l'air, dès que la mécanique, stridente et vrombissante, était mise en jeu. Par une exception cocasse, les serpents ne semblèrent nullement incommodés. Ce sont des animaux à part, ayant entre eux des moyens de communication originaux, possédant une science que nous n'avons pas. On les prétend sujets de longue date au napus — un siècle environ avant nous — mais c'est une opinion qui n'a jamais pu, jusqu'à présent, être vérifiée.

Or, sur mille inventeurs environ de la quatre-vingt-dixième heure, sept cent cinquante, chiffre considérable, devaient être napusifiés dans les trois mois suivants, de sorte que nous nous demandâmes, Henriette, 14.026 et moi, si la fertilité imaginative n'était pas un signe prémonitoire de l'aphanasie. Ai-je dit que, dans le même temps, une vingtaine de cas de folie cyclique, et réputés incurables, avaient guéri soudainement, sans que d'ailleurs la mort sans restes semble avoir sévi sur les aliénés plus que sur les non aliénés.

Chose remarquable, cette guérison des troubles mentaux graves, évidemment liée au mal mystérieux, et qui constitue son envers bienfaisant, s'opère de la façon suivante : un retour non à la raison, mais à l'enfantillage et au balbutiement de la troisième année, aux zigzags et tremblotements de la pensée débutante et aussi aux entêtements irréductibles et aux impulsions des tout jeunes êtres. Puis, par étapes de dix jours en moyenne, réfection de l'esprit, calquée sur la période qui va de la troisième à la douzième année. L'amour du jeu sportif et une certaine frivolité persistent jusqu'au retour complet à la normale et même après. C'est un recommencement de l'existence, après destruction sournoise et rythmique du personnage frappé de folie.

A partir de la quatre-vingt-quinzième heure, tombant à six heures du soir, et alors que, sur toute l'étendue du territoire, on procédait déjà à la mobilisation générale, des rassemblements commencèrent à se former sur les places et dans les carrefours, comme à l'approche d'un événement tragique. Des signes lumineux, projetés dans le ciel, annonçaient, de minute en minute, l'échec des moyens de conciliation, l'échec de l'intervention chinoise, sur laquelle on avait compté un

moment, l'échec de la proposition conciliatrice de l'Australie, fondée sur la possibilité d'un amendement à la loi Sidoine ; puis, successivement, la mobilisation allemande, autrichienne, la mobilisation russe, la mobilisation italienne, la mobilisation belge, la mobilisation serbe, la mobilisation polonaise, la mobilisation roumaine, les mobilisations bulgare, suédoise, hollandaise. L'Angleterre manquait toujours à l'appel, mais la *home fleet*, que commande l'amiral Turnship, du conseil supérieur de l'amirauté, avait cependant regagné ses bases et vérifiait ses hypermagnétos. Au temps du charbon, on aurait dit qu'elle faisait son plein. Stade étrange de l'humanité que celui du pain noir, où des hommes vivant sous terre, comme des animaux fouilleurs, tapaient la veine en cadence et faisaient choir, parmi des cassures brillantes ou pulvérulentes, le sombre produit de la terre avare.

Quelle serait la tactique allemande du début? Les armées de Frédéric-Guillaume XIII envahiraient-elles la Belgique, ou la Suisse, comme dans les anciennes guerres franco-allemandes ; ou procéderaient-elles à des bombardements aériens de Bruxelles, d'Anvers, de Paris, de Londres, de Milan et de Rome, comme dans les plus récentes ; ou à des épanchements de gaz transportés par des vents artificiels comme dans celle du début du vingt-deuxième siècle, ou à des foudroiements électriques? Avaient-*ils* imaginé un procédé nouveau de débordement irrésistible de fleuves et rivières et de tremblements de terre artificiels, comme on le racontait? Lâcheraient-ils, dans la direction des pays neutres, des centaines de bêtes fauves et de serpents préalablement enragés? Telles étaient les questions que se posaient les badauds. Car il est à remarquer qu'en matière de guerre étrangère, comme en matière de guerre civile, les bobards de la dernière en date deviennent, avec quelques variantes, les réalités de la suivante. Dans ce domaine il n'y a jamais d'amélioration, et tout va toujours en empirant. A ces prévisions macabres, nous répondions, quand on nous interrogeait, que, de notre côté, nous n'avions pas perdu notre temps en matière de défense nationale et que nous avions à notre disposition des moyens d'anéantissement de l'ennemi, entièrement inédits, tirés de l'observation attentive de la mort sans restes.

La vérité est que notre perplexité était grande. Fallait-il maintenir la loi Sidoine, tout récemment votée, au risque de laisser à l'ennemi le privilège terrible de l'archimédisme électro-ondique? Fallait-il renoncer à cette loi, au moment de l'ouverture des hostilités, alors que son maintien était justement le prétexte invoqué par les Boches pour l'entrée en guerre? Sans doute Sidoine, dont la

force de persuasion est immense, affirmait-il que la multiplication du napus dans l'armée allemande compenserait rapidement notre manque à gagner, du fait de la loi antiondique. Mais un redoutable point d'interrogation se dressait : Et si cette multiplication n'avait pas lieu? Et si le professeur Sidoine s'était trompé? S'il est vrai qu'au moment du péril rien n'est plus grave que l'alternative, avec ses troublantes supputations, celle-ci, on doit l'avouer, était de taille !

A l'instant où s'achevait la quatre-vingt-dix-septième heure, Mouillemouillard me passa la carte d'un physicien, chimiste et ingénieur allemand fort connu, répondant au nom de Kaninchen, et qui était, pour l'an 2227, ce qu'Édison était il y a trois siècles : un père trouve-toujours. Je me vis en présence d'un petit monsieur à lunettes, pareil à un gnome des contes du Rhin, qui commença par me demander si personne ne pouvait nous écouter. Sur ma réponse rassurante, il me déclara ceci que j'entends encore, d'une voix chantante et bien timbrée, rappelant plus celle d'un Hongrois que celle d'un Boche : « J'ai découvert, mein lieber Herr, non seulement le « secret du napus, mais encore le moyen de le prévenir et un sys- « tème de protection admirable, qui consiste à avoir toujours sur soi « le petit tupe que voici. Je suis humanitaire et pacifiste, mein « Herr. C'est à la suite de ma découverte, officiellement et secrète- « ment expérimentée, que le gouvernement allemand a résolu de « vous embarquer, et, avec vous, l'Europe et l'Amérique, une fois « de plus, dans une générale destruction en commun. L'affaire « Murmelthier n'est qu'une vaste plague et vous pensez bien, étant « indelligent, que, chez nous, personne n'y croit. Alors, pour que la « destruction ne soit pas unilatérale, du moins quant au napus — « il y a bien assez d'autres genres de mort — je désire que vous, « Français, profitiez aussi de ma découverte. A chaque race il faut « un dosage particulier de la substance, dont la formule, avec ses « variations ethniques, demeure mon arcane et ma propriété. Ce « tupe ne vaut que pour le sang français. Il n'immunise que le sang « français. Je vous préviens qu'il serait inutile de le communiquer « à un Anglais, ou à un Italien, ou à un Belge. Il ne le garantirait en « aucune façon. Chaque tupe est dosé pour la préservation de dix « mille hommes. »

La physionomie de Kaninchen était trop connue pour que je pusse douter une minute de l'identité de mon interlocuteur. Je me préparais à me confondre en remerciements quand le bruit fatal de crépitement retentit, et le philanthrope boche et inventeur d'une protection irrésistible contre le napus disparut, comme tant d'autres, d'ici-bas. Son seul reste était le petit tube illusoire, qui demeurait

là, à portée de ma main crispée par la contraction du rire. Car je riais de tout mon cœur, et pour une demi-douzaine de motifs rentrés les uns dans les autres, ainsi qu'il nous arrive à nous poplyplastes. Je riais de la crise de gallophilie du Boche, résultant sans doute, dans son esprit, de cette identité des contradictoires qui est un des piliers de l'insanité et de la métaphysique allemandes, l'une portant l'autre. Je riais de sa confiance naïve dans l'efficacité de la substance du petit « tupe ». Je riais de la prévision des rires à l' « Aristote », quand je conterais cette aventure. Je riais de l'incrédulité qu'elle rencontrerait chez les admirateurs malgré tout des Allemands, car la germanomanie est une maladie, d'une autre forme que le napus, mais une maladie. Je ne riais pas du nouveau grief qu'allait constituer la disparition sans restes de Kaninchen, si jamais on apprenait qu'elle s'était produite chez moi, dans mon laboratoire, à la quatre-vingt-dix-septième heure de l'ultimatum.

Que faire? Fallait-il recommander le silence à cet imbécile de Mouillemouillard, le lui imposer par une suggestion plus forte que celle éventuelle du juge d'instruction, ou du Boche qui l'interrogerait au sujet de la disparition de Kaninchen? Fallait-il me taire, attendre, et, comme on dit, laisser uriner le mérinos? Fallait-il consulter Sidoine, ou Ailette, ou Eustache, ou ma chère Henriette, ou 14.026? Je déteste la perplexité, qui n'est pas conforme à mon tempérament et qui me procure une transe physique. Je considérais, sur le coin de ma table, le petit tube mystérieux que m'avait laissé Kaninchen, en s'évanouissant dans l'éther, en se dématérialisant. Ce flacon était plein d'un liquide rose et fermé par un bouchon à l'émeri coloré en jaune.

Mouillemouillard entra sans frapper. Il était livide, terrassé par la pensée de la nouvelle guerre et pareil à une cire blanche qui fondrait devant un brasier. L'interrogatoire de von Tschuppe avait laissé en lui un prodigieux respect, une sorte de vénération pour les Boches. Il me demanda avec des yeux dilatés : « Qu'est devenu M. Kaninchen? » Je lui répondis en riant, comme jadis la petite fille : « Kaninchen a pati... N'a pus ! »

— Oh! mon Dieu, s'écria le frère de Chignol, qu'est-ce qui va nous arriver? Et que va dire M. Tschuppe!

A ce moment il avisa le tube laissé par Kaninchen, et, avec la curiosité d'un garçon de laboratoire, avant que j'aie pu l'en empêcher, le déboucha. Cette fois ce fut un bruit de sifflement, accompagné d'une évaporation subite d'une partie du liquidre rosâtre, qui emporta mon fidèle Mouillemouillard au pays sans rivages de Rattrape-moi-si-tu-peux. J'en eus froid dans les os des jambes. Aucun

doute : Kaninchen avait découvert le moyen de provoquer artificiellement le napus et il était venu, en ambassadeur d'aphanasie, pour débarrasser l'Allemagne des maîtres redoutés de la fondation Aristote, au moment de l'entrée en guerre. Mais la Providence avait voulu que son produit ou le « napus » spontané, le « napus » classique l'emportât lui-même, avant l'accomplissement de son criminel dessein. A quelque chose malheur est bon : l'éparpillement du brave Mouillemouillard dissipait le risque d'une indiscrétion.

Je savourais cette constatation égoïste, quand ma délicieuse Henriette entra, aussi calme que si le fléau d'une guerre inexplicable n'était pas suspendu à une ficelle de trois heures au-dessus de nous.

— Je cherche, dit-elle, Mouillemouillard.

— Tu ne le trouveras pas. Il vient d'être napusifié.

— Ah ! le pauvre garçon ! Tiens, qu'est-ce que ce petit tube ouvert?

— N'y touche pas !

Je lui racontai les deux drames auxquels je venais d'assister. Elle me confia, à son tour, que ces histoires ne l'intimidaient guère, car elle était sur la piste d'un cinquième centre magnétique de la cellule, celui-là, sans doute, qui assure l'équilibre dynamique des tissus. Ma préoccupation était autre. Je me demandais comment me débarrasser du cadeau homicide de Kaninchen, sans courir le risque d'aphanasie. Une idée me vint. Dans le laboratoire voisin de 14.025 se trouvait un chien de bonne composition, rafistolé avec des ficelles, qui servait, depuis six mois, à des expériences de vivisection. J'allai le chercher, le ramenai par sa laisse, lui désignai le tube fatal : « Cherche, apporte ! » Il me lança un regard triste, un regard de reproche presque humain et, docilement, s'approcha de l'objet. A peine l'avait-il flairé, qu'il disparut dans un sifflement plus prolongé que pour Kaninchen.

— Diantre ! fit Henriette, voilà qui est concluant ! Il ne faut plus s'approcher de ce petit produit de la malice boche. Mais une question très grave se pose, mon petit Poly 17.177.

— Laquelle?

— Kaninchen avait-il déjà livré son secret au grand état-major allemand? Dans ce cas, le napus provoqué va devenir l'arme la plus terrible de la nouvelle guerre. Ne faut-il pas aviser au moins Sidoine et La Renaudière?

Je n'étais pas de cet avis. Il y avait de grandes chances pour que Kaninchen, professionnellement très discret, eût gardé sa surprise pour lui seul. Je me contenterais de fermer à clé la porte de mon laboratoire et de l'abandonner, sous un prétexte quelconque, jusqu'à la fin des hostilités.

— Mais qui te dit que ce qui reste dans le tube, de produit mystérieux, ne traversera pas les portes, comme une onde « oméga » par exemple et n'ira pas napusifier tous les professeurs et polyplastes de la fondation Aristote?

La crainte était justifiée. La substance rose devait être terriblement active, puisqu'elle aphanasiait le chien, jusqu'alors indemne. Je résolus de m'ouvrir à Sidoine de cette étrange succession de complications. Il s'entretenait mystérieusement avec un officier d'état-major, auquel il remettait des fiches couvertes de chiffres et de schémas. Quand l'audience fut terminée, je lui fis mon récit en quelques mots. La décision fut vite prise : « Aucun doute, c'est d'une agression contre la fondation qu'il s'agit. De tous les Boches masqués de science, il n'en était pas de plus redoutable que Kaninchen, et son aphanasie est un bienfait. Nous allons déménager, d'ici quatre heures, nos laboratoires et nos archives — sous prétexte qu'on n'est pas en sûreté quant aux bombardements — et nous retirer dans le sous-terre 7, où de vastes locaux, bien outillés pour les recherches, sont aménagés depuis dix-huit mois. »

Ainsi fut fait. La fondation Aristote, abandonnée, devint bientôt, pour le voisinage, un centre d'aphanasie intensive, sans que personne ait jamais su, en dehors de Sidoine, d'Henriette et de moi, la raison de ce renforcement épidémique. A l'heure où j'écris, toutefois, la virulence du tube de Kaninchen semble avoir presque complètement disparu.

A partir de la quatre-vingt-dix-neuvième heure, la population parisienne, comprenant qu'aucune conciliation entre des points de vue si opposés n'était possible, attendit, avec une curiosité mêlée de crainte, la première diablerie boche. L'état-major de l'aviation avait disposé autour des grandes villes, notamment de Marseille, de Lyon et de Paris, les émetteurs d'ondes de défense, en dépit de la loi Sidoine ; et le bruit de celles-ci, pareil à des millions d'essaims d'abeilles, créait déjà une atmosphère d'alarme. Nous sûmes immédiatement qu'il en était de même en Allemagne, où Berlin, Dresde, Munich étaient protégés par d'autres ondes, aussi efficaces, d'un type à peine différent. Ceci fit que les deux nations antagonistes évitèrent de mettre en branle l'une contre l'autre leurs avions de bombardement. Par contre Londres ayant continué à demeurer dans l'expectative, en raison de ce manque de décision qui tient sans doute à la pratique illimitée du sport, la *Luft Hansa* du vingt-troisième siècle envoya, sur la capitale du Royaume-Uni, un millier d'avions qui démolirent, avant toute déclaration de guerre, le quartier entier de White Chapel, alors que c'étaient Piccadilly et Saint-

James qui étaient visés. Ce sans-gêne parut peu tolérable au gouvernement libéral anglais, qui avait pris la suite du cabinet conservateur ; l'amiral Turnship, en représailles, envoya sur Berlin une centaine d'hydravions, lesquels, par hasard, se trouvaient prêts, et creusèrent, dans le parc de Potsdam, des trous de cent mètres de diamètre et de cinquante mètres de profondeur.

Telles commencèrent les hostilités, d'une manière toute différente qu'on ne l'avait imaginé. Car il n'y a pas d'exemple qu'une conflagration quelconque, et notamment une conflagration européo-allemande, débuta de la façon que les états-majors ont conjecturée. Quand on attend une guerre de cordons, c'est une guerre de mouvements qui éclate, et inversement. Quand on suppose que les tanks, les avions, les contre-avions, les gaz empoisonnés joueront un rôle prépondérant, c'est le contraire qui arrive. Nous rions encore quand nous nous rappelons l'erreur de nos pères s'arrosant, de Français à Allemands, avec des cultures microbiennes considérées comme causes des épidémies — conformément à la légende pastorienne — et qui produisaient tout juste l'effet de pipis de chat. Mais on mit du temps à s'en apercevoir, si forte est la dogmatisation d'une hypothèse scientifique, si durable est sa ténacité. Ensuite on parla de la désorganisation méthodique du *cyton*, lequel, n'existant pas, ne risquait pas d'être désorganisé. Mais comment énumérer tous ces mirages par lesquels les humains, dits civilisés, s'imaginent tantôt se guérir et se préserver, tantôt s'opposer et s'entre-massacrer !

Quand, à la centième heure, on vit qu'aucun traquenard, qu'aucun raz de marée artificiel, qu'aucun orage ni tremblement de terre chimico-électrique, qu'aucun rayon fulgurant n'était encore accouru d'Allemagne vers la Belgique, ni vers la France, ce fut une angoisse atroce pour tous les Français comme pour tous les Belges. Chacun enviait le sort des Anglais qui, eux au moins, savaient à quoi s'en tenir et, sans l'avoir voulu, se trouvaient entrer les premiers dans le bal.

Henriette, Sidoine et moi, détenteurs du secret de Kaninchen, commencions à nous rassurer, en nous disant que ce secret n'avait pas encore été communiqué par le savant au haut commandement boche et que le tube maléficieux était un exemplaire unique. Néanmoins Sidoine était affligé de voir sa loi méconnue et l'électro-magnétisme employé, comme naguère, avec les ondes, à la propagation des nouvelles et à l'extermination du genre humain.

Avant de nous enfermer, pour un temps indéterminé, dans le sous-terre 7 et d'y organiser cet archimédisme intensif qui décide de la victoire dans les guerres modernes, nous voulûmes, Henriette et moi,

nous rendre compte des ravages causés par le napus. C'est au seul Père-Lachaise, dans les nouvelles constructions édifiées à cet effet, que se trouvent les plaques réglementaires numérotées mentionnant, avec les noms et prénoms des aphanasiés, l'endroit et la date de leurs disparitions. Service anthropométrique d'un genre nouveau, témoignant de l'intensité du fléau le plus singulier et le plus inexplicable de tous les temps. Le mal en était, pour Paris, à sa onzième mille cinq cent quatre-vingt-quatorzième victime au nom prédestiné, Mme Meureblanc, disparue la veille, au coin de la rue Saint-Lazare et de la place de Rome, presque en face des locaux de *l'Action française*. Les courbes du mal, sans cesse croissantes depuis le début, indiquaient un fléchissement marqué dans les heures précédant la mobilisation. Maintenant nous étions en pleine recrudescence ascensionnelle. Le vieux gardien, s'approchant de nous, l'air navré, nous le fit remarquer avec un soupir : « Voilà, nous pensons, messieurs dames, que tout arrive à la fois : la guerre et *ça*. Qu'est-ce que nous allons devenir? »

Ce que nous allions devenir ; mais, mon Dieu, ce que sont devenus tous les humains, depuis la profondeur incommensurable des temps ; ce que nous indiquaient les tombes ordinaires, traditionnelles, fraîches et recouvertes d'un marbre neuf ou presque neuf, ou enfoncées dans le sol et à demi disparues, avec leurs grilles disloquées, ou complétement recouvertes de lianes errantes, d'orties, de cuscutes, et pareilles à des images de l'oubli. Jamais encore la brièveté de la vie, de ses tracassements, de ses deuils, de ses joies, de ses amours, de ses mélancolies, de ses rêves, ne nous était apparue en un tel relief, dans une telle morsure de l'eau-forte automnale. Jamais non plus cette symbiose du végétal et de l'humain, devenue un des grands chapitres des connaissances humaines, après des siècles et des siècles de ténèbres, ne s'était offerte à nous avec une semblable netteté, et tous ses horizons. Comment l'avait-on si longtemps ignorée, ou oubliée, en dépit des dryades et des légendes méditerranéennes, ou celtiques, qui montrent des âmes captées par la végétation, prisonnières au creux des saules, des chênes, des oliviers ! Innombrables étaient les sépultures de pierre dure, rongées par le vent, la pluie, l'effritement incessant, qu'avait fait éclater la croissance vigoureuse d'une graine, aux dépens d'un ou de plusieurs cadavres, l'élan d'un acacia, d'un orme, d'un frêne, d'un chêne, ou d'un tilleul, et qui semblaient avoir passé à l'arbre la substance, le reliquat d'une dépouille, de plusieurs dépouilles humaines disparues. Ici, implanté sur un squelette invisible, mais deviné, c'était le bois et le liber d'un seul jet, traduisant, par son impétuosité végétale, ou transmuant,

ce que l'être parlant n'avait peut-être su donner, ni produire, et montant vers le ciel avec une fière sécurité. Plus loin la réponse du ciel apparaissait déjà, avec un foudroiement doublant celui d'une apoplexie, ou d'une congestion pulmonaire, ou d'une embolie à vingt-deux ans, à trente ans, à cinquante, à soixante : le feu des nuées, après celui du sang. Là, sous nos regards ébahis, trois troncs, verts à la souche, plus haut d'un noir rouillé, montaient parallèlement, puis selon une sorte de spirale, à la façon de corps épris qui cherchent, sans la trouver, une étreinte parfaite. On comprenait qu'à l'origine il y avait là trois cadavres de diverses époques, peut-être du père, de la mère, de l'enfant, désormais végétalisés, unis dans cette autre forme de l'être et de la famille comme ils l'avaient été dans la précédente. De quel cœur nous leur souhaitions bon voyage, pour cette nouvelle durée d'un ou de deux siècles, à moins que le caprice d'un émondeur, d'un bûcheron, du fluide céleste ne la tranchât. Que, chez tous ces symbiotisés, la sève partît du trou de la veine porte éclatée, ou de la carotide rompue, ou même du cœur sclérosé et brisé, et remontât de là jusqu'aux branches, par les sinuosités des racines, puis la verticalité du tronc, ou des troncs, voilà ce qui semblait évident. Que cette sève continuât le sang ou la lymphe, voilà qui n'était pas douteux. Que le feuillage ne fût lui-même qu'une reprise, fortement accrue et multipliée, par la nouvelle fonction respiratoire de la frondaison pulmonaire, rien de plus probable.

On pouvait même se demander, en partant de ces constatations immédiates, si de véritables forêts n'étaient pas sorties des immenses rangées de sépulcres, ou de champs de bataille d'autrefois, si là où abonde le végétal, l'humus n'a pas été fertilisé par le cadavre, avant de jaillir en arborescence. Du moins cette vue ne nous apparaissait-elle pas si absurde, à ma chère petite Henriette et à moi, émus par la pensée de ces métamorphosés muets au milieu desquels nous marchions. Le ciel, frais et doré, n'avait rien de dramatique. Avant de servir au carnage, avant la porte de fer et d'acier, la science, que nous aimions, nous ouvrait ici sa porte d'argent aux horizons clairs, et qui donne sur la poésie des logiciens.

Sans doute l'imminence des hostilités inexpiables qui allaient surgir, jointe à la menace constante et nouvelle du napus, exaltait-elle nos imaginations, en même temps que notre faculté raisonnante. Quel laboratoire, si pourvu qu'on l'imagine en appareils de toutes sortes, vaudrait ce vaste et calme cimetière, où le biologiste, l'anatomiste, l'historien, l'archéologue, le philosophe, le botaniste, l'entomologiste peuvent, avec un peu d'attention, et quelque libération de préjugés courants, remonter aux échanges, discrets ou secrets, de

la vie ! La chaîne est là, sous nos yeux, avec ses maillons à peine séparés ; et il nous est loisible de la reconstituer, au moins pour une partie importante de son parcours, celle qui va de la décomposition au renouveau. Mais, s'il est vrai que l'homme seul a une âme, que seule la théologie catholique a bien dégagée, et d'une maîtrise qui défie les siècles, qu'est-ce que cet esprit, distinct de l'âme et distinct aussi de la matière, qui associe, par des communications invisibles et étroites, l'animal, l'homme et le végétal? En vain reconstituons-nous, dans nos cornues autrement habiles et sagaces que celles d'il y a deux et trois siècles, les corps qui se retrouvent dans les organismes vivants. Ces synthèses et synthèses de synthèses, si poussées qu'on les suppose et groupées dans des théories si séduisantes qu'elles donnent l'illusion de la vérité, ne sont qu'une caricature de l'animation de leurs molécules par la vie. Jamais on n'est plus loin — dans nos beaux métiers de recherche — de la solution du problème vital que lorsqu'on s'en croit le plus près. Il y a là une puissance mystérieuse, plus subtile encore que le napus, qui fait disparaître et s'évanouir le mirage à peine entrevu.

Jusqu'à l'aphanasie, la mort apparaissait comme la dissociation matérielle et le retour à la refonte de substances groupées, fondues, hiérarchisées en organes. Avec l'aphanasie est intervenue la notion inédite du passage brusque des composantes au néant, sans intermédiaire. Ce sera là, avec le recul, l'origine d'un nouveau système métaphysique, intermédiaire entre le miracle et le fait courant, qui ne se distingue lui-même du miracle que par l'habitude qu'en ont nos yeux et notre esprit. Car quel est donc le fait d'importance qui, dans son origine et ses profondeurs insondables, ne serait pas miraculeux? L'histoire, cependant si logique, n'est qu'un tissu d'échappatoires miraculeuses au fatal et à l'attendu.

Devisant ainsi, nous nous engagions, Henriette et moi, dans une partie élevée du cimetière, aussi riche en broussailles, arbustes et arbres touffus qu'un écart de la forêt de Fontainebleau. Nous suivions un chemin à flanc de coteau, bordé de pierres fendues et de guingois, de marbres effondrés et lézardés, de grillages rongés par la rouille, d'où s'élançaient de nouveaux frênes, de nouveaux chênes, de nouveaux ormes. L'amer défilé des spectres nocturnes, qui hantent la nécropole parisienne, était devenue forêt de Birnam. Que de vieux parents étaient là, comme dans la légende de la mort bretonne, convertis en réceptacles à oiseaux jaseurs, railleurs et frivoles, tout de même reliés à ce grand et noble mystère de transsubstantiation, et s'en rendant compte, et le célébrant par leurs chants. Tous disent et prétendent que le rossignol et le merle chantent l'amour et impro-

visent en son honneur ces orchestrations symphoniques dont Henriette et moi demeurons pantelants. Mais ils ne chantent certainement pas que l'amour. D'autre façon que nous, selon un mode de connaissance qui nous échappe, ils se rendent compte aussi de la végétalisation des restes disjoints de l'humanité morte, en un mot de la symbiose ; ils s'en avertissent et préviennent entre eux ; ils voudraient, étant très sociables, et pas mal propagandistes, nous en informer. Qu'il y ait, dans l'oiseau, un apostolat naturiste de transformations perpétuelles de ces poches d'eau, de feu et de moisissures que sont les vivants, qui donc en douterait s'il a écouté siffleurs et trilleurs se répondant, d'une branche à l'autre, par la vibration et la stridulation symphonique d'une gouttelette d'eau dans leurs chers petits gosiers !

Par un autre côté, le cimetière, sous la forme civique et innombrable qui est celle du Père-Lachaise, est tel qu'une projection de la mémoire. Il en reproduit les défaillances brusques, les effondrements, les absences, et aussi les déguisements et métamorphoses. Nous autres de la fondation Aristote, et surtout polyplastes, chez qui l'invention et la découverte sont quotidiennes, sentons avec une vivacité particulière les affinités de celles-ci et de la mémoire. Que de fois, cherchant un lien de cause à effet sous les lianes et fougères de l'intuition, comme d'autres cherchent un mot ou une date, ne voyons-nous pas ce lien nous fuir et disparaître avec une sorte de malice psychique. Mais essayez donc de déchiffrer, malgré la mousse incrustée et la morsure du temps, le nom et la date sur cette dalle. L'usure est de même nature quant au passé, que celui-ci soit d'une racine verbale ou d'un mort. Les dictionnaires sont des cimetières, où peu d'inscriptions sont demeurées lisibles et même discernables. Quelqu'un, ici et là, efface les signes, et les signes de signes, ne laissant subsister que les jeux brefs de l'ombre et de la lumière sur les tombeaux ou le régime mnémonique.

A un moment donné, le froid nous prit, ma belle amie si délicate et moi, d'une trame plus grossière. Le froid de la saison, de l'heure, de tous ces morts, de la circonstance belliqueuse qui annonçait, une fois de plus, de tels dépeuplements. Le froid des espaces infinis de l'ignorance autour du pauvre petit feu de nos suppositions hasardeuses. La mort sans restes nous aurait surpris, à ce moment-là, que nous l'aurions acceptée au nom de la symbiose, au nom des oiseaux et du cimetière, et aussi au nom de cette Providence, à laquelle il faut bien revenir quand on a fait, même et surtout polyplastiquement, le tour de tout.

Car, après ce que je viens d'exposer, le fait que Notre-Seigneur

Jésus-Christ, seule explication possible de l'univers, est mort sur le bois de la croix, dite « arbre particulier », ce fait prend une signification précise. Parmi ces abîmes de lumière qui circonviennent le mystère de la Passion et celui, connexe, de l'Incarnation, il brille d'une certitude plus aveuglante. Nous y réfléchissions, l'un et l'autre, en descendant les pentes sinueuses, vers la ville menacée.

CHAPITRE V

Le sous-terre 7.

« Dans une installation improvisée par une ou plusieurs femmes de tête, les choses trouvent leur place et tout marche à peu près. Dans une installation préparée par des hommes, rien ne marche et les choses les plus importantes ont été omises. » Cet axiome, proféré par Henriette Tastepain, plus jolie et subtile que jamais, se trouva bientôt vérifié. Le sous-terre 7 avait été aménagé par des personnalités compétentes et techniques. On avait consulté les polyplastes. On avait consulté les grands chefs, Ailette, Sidoine, Eustache, feu Mme Grégeois. On m'avait consulté. Des espions nous avaient livré les plans d'une termitière analogue à la nôtre, imaginée à Berlin par Kaninchen. L'éclairage, le chauffage électrique, les laboratoires à l'abri des secousses, la ventilation suroxygénée, les plaques indicatrices et biographiques en cas de napus, les bibliothèques cinétiques, les fichiers, la crémation magnétique des morts avec restes, tout avait été prévu. Mais, chose incroyable, on avait oublié les approvisionnements, comme si des savants devaient s'alimenter de subtances protéiques, chimiques, anatomiques ou se dévorer entre eux. Ce fut Henriette qui découvrit cette énorme omission : « Et les réfectoires?... » demanda-t-elle naïvement. L'architecte polyplaste n° 15.714 faillit tomber à la renverse. Dans une ville assiégée, il ne saurait être question d'autre chose que de conserves. On en commanda illico dix mille boîtes au sous-terre n° 18, qui était celui des épiciers, et tout un laboratoire fut désaffecté en salle à manger, capable de contenir le personnel actuel de la fondation Aristote, soit quatre-vingt-deux personnes.

Chacun de nous, en se casant de son mieux, plaignait Sidoine, cause indirecte de la guerre et qui allait vivre au milieu d'une débauche sans nom de ces appareils, selon lui causes efficientes du napus, et qu'il avait prétendu supprimer. Nous calculâmes que notre sous-terre allait être parcouru par deux cent soixante-trois

ondes et rayons de force et de qualités différentes, à des vitesses et sous des inclinaisons extrêmes, prétendues inoffensives. Mais là, précisément, selon Sidoine, était l'erreur. Je dois dire que l'auteur de la loi inappliquée était beaucoup moins instable et absolu qu'à l'ordinaire, soit que l'importance mondiale acquise par lui avec sa sacrée loi eût apaisé son immense orgueil, soit qu'il eût peur de ses responsabilités et qu'il désirât nous amadouer. Il y a comme cela des savants qui semblent avoir été prédestinés à la multiplication de fléaux. Voici quelque quatre siècles que l'illustre Berthelot découvrit, ou retrouva, la fabrication et l'usage des explosifs, portés, depuis lors, par les Boches à un degré de puissance et de perfectionnement formidable. Voici deux siècles que le physicien Mab — comme la reine du même nom — posa les principes de l'invisibilité à volonté, dans un ouvrage heureusement détruit, en même temps que ses notes manuscrites, par la révolution antiscientifique de 2114. Tout ce que nous savons aujourd'hui, c'est que Mab, étudiant le principe de l'hyperlumière de cent millions de volts découvrit que le point maxima de ladite était tangent à celui de l'invisibilité. Une telle trouvaille, si elle fût entrée dans l'ordre des réalisations pratiques, eût rendu la planète inhabitable, par la facilité accordée aux voleurs aux criminels, aux incendiaires, profanateurs et mabouls de toute catégorie, de réaliser impunément leurs méfaits. Bien que préférant n'avoir pas vécu du temps de la barbare révolution de 2114, je me félicite qu'elle ait anéanti les travaux de Mab, lequel, comme Kaninchen, et fort heureusement, n'avait confié ses secrets de fabrication, ni même ses calculs à personne. Il est regrettable que les émeutiers, tous ouvriers ou petits patrons spécialisés, n'aient pas aboli, du même coup, la science des explosifs. Celle-ci était malheureusement trop répandue et il eût fallu exterminer trop de gens en trop peu de temps.

Dans les soixante-douze heures qui suivirent notre déménagement, il n'était question que des auspices bizarres sous lesquels les hostilités s'engageaient. Les excellents Germains, comme disaient nos pacifistes huit jours auparavant, paraissaient s'attacher uniquement au bombardement méthodique des Iles Britanniques — Irlande comprise — et des colonies anglaises, en particulier de l'Inde et de l'Égypte. Telle était la volonté de l'empereur, réviviscence héréditaire de l'étonnant Guillaume II, qui jadis se laissa imposer, par son entourage de financiers et d'industriels, la guerre absurde de 1914-1918, mais pas plus absurde que la guerre antisidonienne de 2227. Ces princes, en proie à la moisissure de macaque révélée par le grand Tissot du vingtième siècle et que l'on appelait, il y a bien longtemps,

tréponème ou spirochète pâle (du temps de la croyance aux microbes), ces princes prussiens naissent tous avec une manie guerrière qui dépasse de beaucoup celle des polyplastes. Le malheur est que toute l'Allemagne est construite sur un modèle analogue et que l'on n'en voit pas la fin ; car, après la Prusse, ce sera la Bavière, puis la Saxe, — sous un autre prétexte, bien entendu, — puis la ville de Hambourg, etc., qui chercheront querelle à l'Europe. Donc les Boches momentanément épargnaient la France, la Belgique, l'Italie et la Roumanie — on se demandait dans quelle perfide intention — et arrosaient d'explosifs les plus beaux fleurons de la couronne anglaise. Ceux-ci, après avoir cru, traditionnellement et historiquement, aux bonnes intentions des *Ya*, s'étaient mis à riposter de forte manière. On estimait généralement que, quinze mois plus tard, l'aviation de bombardement anglaise rejoindrait, si elle ne la dépassait, l'aviation de bombardement allemande. En attendant, les Indiens, Égyptiens et Canadiens étaient copieusement arrosés à raison de deux bombes en vingt-quatre heures, par kilomètre carré. Les journaux de Noirpelat, Javejus, Tiqueton et Barouille, assuraient « qu'il en était résulté un grand mécontentement parmi la population ». Les mêmes prétendaient que, si le grand état-major boche ne nous attaquait pas, cela tenait à la peur atroce qu'ils avaient des inventions nouvelles de la fondation Aristote. Nous riions entre nous de cette confiance.

Restait l'Amérique. Nous nous demandions ce qu'elle fricotait quand les ondes nous transmirent, en langage chiffré, la nouvelle ahurissante que voici : « Les nouvelles de Wall Stret semblent indi-
« quer que les États-Unis sont résolus à se cantonner, quoi que
« fassent les Allemands, dans une forme d'hostilité uniquement
« bello-financière. Les spécialistes sans banque sont à l'œuvre et
« ont déjà mis en mauvais point, en quelques heures, la fameuse
« *Allgemeine Elektricitäts-Gesellschaft*, centre de résistance des Teu-
« tons (les Américains disent « les Teutons », on n'a jamais su pour-
« quoi) à la loi Sidoïne. Quatre mille maisons industrielles et com-
« merciales allemandes seraient déjà en état de faillite, ainsi que leurs
« succursales en Russie et en Chine. » Cette affirmation était exagérée, ainsi que nous l'apprîmes par la suite. Terre de colonisation germano-russe depuis plus de douze générations, la Chine n'était pas près de se laisser faire par les financiers sans banque des États-Unis ; car ses spécialistes valent, et au delà, ceux des Yankees. Depuis que le Chinois, polyplaste ou non, s'est mis à la banque, avec une assiduité traditionnelle et millénaire, il épate, par ses combinaisons mentales, les professionnels les plus calés du monde entier.

Alors que ces derniers ne vont, comme on dit aux échecs, que jusqu'à la quatrième intention, le Chinois va, sans effort apparent, jusqu'à la douzième : « Il fait ceci ; je fais cela. Il riposte ainsi, moi comme cela. S'il prend cette direction, je prendrai celle-là. S'il fuit par ici, je fuirai par là. S'il me poursuit par ici, je le poursuivrai par là... » et ainsi de suite pour douze alternatives hypothétiquement résolues. C'est ce qui explique que les marchands d'excréments chinois se soient tous faits marchands de papier-monnaie.

Ces renseignements nous furent confirmés par deux savants chinois, accourus à Paris en avion, dès la première nouvelle des hostilités, et dont l'un s'appelle Tchi-fao — en coréen *Racine de la Sagesse, exemplaire étendu jusqu'à la quatorzième génération* — et l'autre Thou Sing Pe — en vieux mandchou, *Étonnement de la jeune fille devant le cadavre de son père assassiné au soleil levant.* Ces deux jaunes, comme frottés à la cholestérine, semblaient très curieux du sous-terre 17, forme de refuge chez eux, nous assurèrent-ils, dès le onzième siècle, à l'occasion de grandes guerres issues d'une nouvelle façon d'accommoder le riz à la pourriture de sauterelle. Nous leur demandâmes où en était chez eux le napus, dont on leur présenta l'idéogramme. Après s'être confondus en politesses raffinées, dont l'étalage dura pendant une vingtaine de minutes (ils se déclarèrent justement frappés par le fléau et prêts à toutes sorte de repentirs vagues), ils expliquèrent, en souriant, que leur forme de napus, avec « petit reste puant de semelle », n'avait pas bougé. Le peuple, à l'exclusion des mandarins, s'était habitué au mal de telle sorte qu'il s'imaginait que la « semelle » avait augmenté du double, sans néanmoins devenir proportionnelle à la taille du napusifié, et que la fœteur avait diminué. Il n'en était rien. En suite de quoi, *Racine de la Sagesse exemplaire* et *Étonnement de la jeune fille* visitèrent nos installations souterraines — jusqu'à trois cents mètres de profondeur, s'il vous plaît — avec toutes sortes de marques d'émerveillement. Ce ne fut que postérieurement que nous apprîmes qu'onze cents ans auparavant ils avaient usé de presque toutes ces méthodes de défense contre le jet de pierres éclatantes et fracassantes, d'une force de projection incalculable, imaginées par des savants-poètes du haut Annam, et répandues de là dans tout le Céleste Empire. La fabrication de ces pierres, trop dangereuses à manier, était tombée en désuétude, à la suite de différents édits du Dragon. Avec elles avaient disparu les refuges-laboratoires souterrains.

Assez indifférents à la guerre et au napus, nos hôtes chinois paraissaient avides de renseignements sur la protection par la crasse —

système Pafanier — aussi considérée chez eux que le furent chez nous, il n'y a pas si longtemps, les désinfectants. Comme ils conservent des œufs de cent ans, ils conservent de la crasse de cent cinquante ou deux cents ans, raclée sur la peau des ancêtres, et mise dans des pots de porcelaine blanche de la fameuse famille de Laomang. Ils promirent de nous en envoyer. Je leur racontai l'aventure de Kaninchen et de son petit tube. Ils en furent enchantés, connaissant fort bien le savant allemand, qui avait fait un séjour à Canton pour y étudier, en vue de la guerre, certains champignons vénéneux-épidémiques qui ne poussent que là. Chez eux, nous confièrent-ils, quiconque s'attelle, d'une façon quelconque, à l'extermination de son prochain, doit être voué à la « mort par la méditation de tous ». C'est-à-dire que, deux minutes par jour, chacun demande au Dragon sa suppression. Toute une récente école de philosophes chinois attribuait le napus avec petit reste à une sorte de désorbitation de ces vœux en commun.

Plusieurs de nos polyplastes, ayant du sang chinois dans les veines — et c'est mon cas — s'étaient attachés à ces visiteurs, au point que leur départ nous causa un réel chagrin. Mais ils étaient chargés par leur gouvernement de suivre les hostilités et les mouvements des esprits à travers les capitales de l'univers. Ils voulurent bien nous assurer que leurs cœurs « avec ses dépendances et ses milliers de veines rouges », selon la formule consacrée, demeureraient au sous-terre n° 7. Tchi fao me remit un fétiche qui assure, à celui qui le porte, l'indifférence précieuse de son prochain. Car, selon la doctrine chinoise, le malheur vient de ce que nous sommes tantôt aimés, tantôt détestés des gens de notre génération. L'homme heureux, c'est celui dont personne ne s'entretient, ni ne s'occupe, et qui est complètement indifférent jusqu'à sa femme, à ses enfants et à ses parents : « il roule alors comme une belle perle sur la pente satinée d'un écrin. »

Le lendemain du départ de ces charmeurs jaunes, la rumeur se répandit qu'un roulement sourd, accompagné de grincements, s'entendait de plusieurs centaines de lieues, dans la direction de la frontière est. S'agissait-il d'un stratagème allemand? Munis de l'oreille électrique, qui permet de qualifier un bruit ou un son à la distance de quatre cent quarante kilomètres, nous nous étendîmes sur le sol de nos laboratoires, épiant jusqu'à ce que le classificateur eût éliminé toutes communications auditives adventives ou accessoires. En effet, le frémissement des insectes fouisseurs peut donner lieu à de nombreuses erreurs. En vain Sidoine, cramponné à sa marotte, nous avait-il dissuadés d'approcher de nos tempes cet appareil, qu'il jugeait

maléficieux et napusigène entre tous. L'événement parut lui donner raison. L'aphanasie de notre ami 14.026 fut le premier cas de napus souterrain, dans l'abri 7. C'était une grande perte. Sans posséder les facultés inventives d'un Sidoine ou d'un Kaninchen, 14.026 était une nomenclature vivante, une bibliographie montée sur pattes, un faiseur de fiches incomparable, et tel que nous ne retrouverions jamais le pareil. Notre regret fut atténué par la constatation des commodités dues, sur terre, à l'absence de restes. Quelques prières, une petite plaque commémorative qui serait transportée au Père-Lachaise à la première occasion, et ce fut tout.

Eustache, poursuivant lui aussi sa damnée marotte, avait exigé le transfert, dans une vaste salle du 7, de quelque deux cents cinébouquins, qu'il avait l'intention d'expérimenter sur les Allemands prisonniers, au point de vue de l'étiologie du napus. Toute la question était de savoir si, dans une pareille forme de guerre, on ferait jamais des prisonniers, et même si les Allemands ne se contenteraient pas d'arroser d'explosifs l'Empire britannique. Ils avaient déjà détruit un tiers de Londres, la moitié d'Alexandrie, le quart de Bombay, la forteresse de Gibraltar et le canal de Suez. Les journaux allemands, que nous communiquaient les ondes, ne faisaient aucune mention de ces événements et ne contenaient plus, depuis la mobilisation, aucune allusion aux choses de la guerre. C'était l'ordre du souverain et le meilleur moyen, en effet, d'éviter toute indiscrétion. Les troupes franco-belges et franco-italiennes, de leur côté, ne s'étaient pas encore portées en avant et attendaient les événements, ce qui avait motivé une demande d'interpellation à la Chambre des communes. Mais le député qui déposait cette demande ayant été frappé d'aphanasie, avant d'avoir pu développer son thème, la superstition empêcha que l'interpellation fût reprise par aucun collègue.

Après les jaunes, le noir, c'est dans l'ordre. Les appareils enregistreurs signalèrent qu'un immense dirigeable, monté par deux personnes seulement, avait quitté les bords du Tanganyka, avec un sauf-conduit international, et prenait la direction de Paris. Peu après débarquait chez nous un savant nègre, entièrement blanchi par le napus et non plus seulement rayé de bandes vert-céladon, qui répondait au nom harmonieux de Gamba-Toto. Sa figure lippue et blême portait les marques de deux craintes superposées : l'une, récente, qu'il avait éprouvée, en découvrant, de là-haut, un Paris désert et comme abandonné ; le Paris de l'attente de guerre, dont la vie s'était réfugiée dans les sous-terre. L'autre, plus ancienne et concentrée, tirant sur des muscles moins connus du visage, et qui s'expliquait de la façon que voici : la maléficieuse « semelle » chinoise, emportée

par la première équipe, quelque temps auparavant, avait fait des siennes en Afrique centrale et corsé, dans des proportions inquiétantes, les symptômes de l'aphanasie particulière à la race de Cham, principalement la décoloration du tégument. Ayant entendu parler de la bouillie d'Ailette, Gamba-Toto, qui était un singulier mélange de science réelle et de fétichisme, venait nous en demander dix mille pots, au prix fort, dont il voulait remplir son dirigeable.

Cette demande tombait bien ; en effet nos fonds étaient bas, la bouillie d'Ailette était une vaste blague commerciale, qui n'avait jamais préservé personne du grand mal, et, une fois la première vogue passée, il nous en restait pour compte un stock plutôt difficile à écouler. Gamba-Toto nous paya en barres d'or — chose merveilleuse ! — cette mixture presque aussi nauséabonde que la « savate » chinoise. Il paya également en or le camion chargé du transport. Il remit cent barres d'or de cent kilos chacune, à la fondation, de la part de l'Académie des Sciences de l'Albert-Nyanza, rivale de celle de Tanganyka. Avec cela ses yeux brillaient de reconnaissance et il jurait que deux siècles entiers n'épuiseraient pas la gratitude de ses concitoyens. Nous n'aurions jamais imaginé une pareille poire. Un banquet lui fut offert, ainsi qu'à son mécanicien et pilote Toto-Gamba (le nom du serviteur se forme en retournant celui du patron), dans notre grande salle à manger souterraine. Le menu, uniquement composé de conserves, américaines il est vrai, régala nos deux hôtes décolorés au point qu'on resta à table trois heures, devant des plats qui se ressemblaient tous, pour l'aspect et le goût : le homard rappelait le bœuf, qui ne différait guère du jambon, lequel pouvait être confondu avec le poulet. Par contre, le vin était de bonne qualité, étant de Beaujolais, et j'ajouterai, de Morgon, fourni, depuis plus de dix ans par mon pauvre défunt Mouillemouillard, propriétaire viticole en cette heureuse région. En ayant absorbé plus de cinq bouteilles, Gamba-Toto roula sous la table à l'instant des toasts. Ce fut Toto-Gamba qui les écouta gravement, sans y comprendre d'ailleurs un seul mot, et nous répondit, d'une langue pâteuse : « *Sera meva lepto takani, sera kani, lepto meva...* » Nous n'avons jamais eu, et pour cause, la traduction de ce rébus polysyllabique. Henriette prétendait que le sens devait être inconvenant, car elle s'était sentie devenir rouge. Mais cela pouvait tenir à la digestion.

En cette occasion, je me rendis compte des ravages de l'envie dans un organisme voué à la science. Sidoine et Eustache, qui n'avaient aucune bouillie à vendre, jetaient sur Ailette, assis entre deux barres d'or, des regards de haine. Gamba-Toto, non encore ivre, ne s'était pas plus occupé d'eux que des garçons de laboratoire et,

quand il eut repris ses sens, il n'avait d'yeux que pour Ailette et les dames de la fondation. Il alla jusqu'à proposer d'acheter Henriette au poids de l'or et de l'emmener à son bord comme esclave ; car ces grands civilisés africains ont rétabli l'esclavage au détriment des blancs. C'est ce qui rend pour eux si redoutable l'aggravation décolorante du napus. Ils perdent, avec leur cirage épidermique, leurs droits civiques et leur autorité conjugale, ainsi que la considération de leur entourage. Plusieurs généraux des lacs africains ont été rétrogradés à la suite de cet accident, plusieurs amiraux dégommés, plusieurs académiciens dépouillés de leurs palmes.

Puisque je note ici les événements de cette période historique, je dois signaler une autre conséquence inattendue du napus, du même ordre sans doute que la gigantification des champignons et que le rapetissement des éléphants. Les Australiens nous signalèrent que les marsupiaux et autres biplacentenaires de cette originale partie du monde, comparable à une excroissance de la planète, étaient devenus monoplacentaires. Cette façon de rentrer dans l'ordre naturel de la gestation avait, on l'avouera, quelque chose de troublant. La force biologique cachée, que nous appelions napus, n'était-elle pas composée de deux ou de plusieurs forces divergentes, agissant différemment ici et là?

Brusquement le silence des journaux allemands, en ce qui concernait la guerre, cessa, mais sur un seul point. Toutes les feuilles de l'empire insérèrent le même jour, à la même place et comme au pas de parade, la nouvelle que voici :

« Tout patriote allemand sachant à peu près à quoi s'en tenir, et « le département de la Guerre ayant intérêt à ménager à nos ennemis « de réelles surprises, nous n'avons pas insisté, jusqu'à présent, dans « nos colonnes, sur l'état d'hostilité générale sorti de la prétention « française à faire adopter la loi Sidoine — injuste, absurde, rétro- « grade — par la Société des Nations. Toutefois, il nous faut faire une « exemption en ce qui concerne l'état de lutte monétaire, ou de bello- « finance, avec les États-Unis d'Amérique. Nous venons de déclen- « cher, à notre profit et avec plein succès, une véritable offensive « markienne » sur le marché de l'orgueilleuse nation du dollar. Il « s'agit du fameux papier-monnaie d'Analgésie, imaginé par le « regretté professeur Murmelthier quelque temps avant son assas- « sinat par l'académicien français Lepoil, au congrès parisien du « napus. Ces billets, faits d'un papier antidouloureux et euphorique — « bien que ne créant pas l'habitude — dosé de cent à mille heures « et ayant ainsi une valeur correspondante, suppriment, en fait, « par simple application à la peau, toute souffrance morale et phy-

« sique pendant la durée inscrite sur chacun d'eux. Les deux pre-
« mières émissions ont eu à New-York, comme à Amsterdam et à
« Berlin, un prodigieux succès, et ils font prime sur le marché de
« Wall Street, dépréciant le dollar de 70 pour 100 à la cote du jour.
« Une fois de plus, la science allemande a vaincu la coalition barbare.
« Cette immense victoire va certainement démoraliser toutes les
« nations qui s'appuyaient au dollar américain et les amener à
« d'utiles réflexions. »

Nous crûmes tout d'abord à une galéjade, à une de ces vastes mystifications comme en lance volontiers la race des *Ya*. Mais, nous étant mis en rapport ondique immédiat avec la succursale de la fondation Aristote à Boston, nous reçûmes confirmation de la nouvelle. Les Boches avaient réussi ce coup pharamineux de faire reposer l'axe monétaire sur la cessation de toute douleur, au lieu de le faire reposer sur la capacité d'échange et d'achat. La douleur ayant été récemment multipliée, sur le plan de l'appréhension, comme sur celui du deuil inattendu, par l'épidémie du napus, la circulation des analgos — ainsi se nommaient les nouveaux billets — était en quelque sorte indéfinie et défiait l'inflation. Évidemment, de même que la monnaie d'or est fondée sur sa rareté, de même l'analgo était fondé sur le secret de la préparation antidouloureuse ; mais Murmelthier, avant de disparaître, avait su brouiller l'analyse suivant un cryptochimisme insoluble. Ce savant d'un type spécial a imaginé et appliqué tous les *cryptons* actuellement en usage, qui permettent de conserver à tel pays tel brevet, sans qu'aucune indiscrétion soit possible. La fabrication des substances, ou des appareils cachés, s'opère en rassemblant des pièces ou des corps séparés par des milliers de lieues et qui ne sont eux-mêmes désignés que par des combinaisons de chiffres et de calculs compliqués. Pour être docteur en *crypton*, il faut être polyplaste de prédominance allemande et avoir fait un stage de deux ans dans une école d'arcanes, où aucun élève ne connaît rien de ses camarades, ni de ses maîtres, lesquels changent incessamment, sans que soit modifié un iota du programme des cours.

Il n'y avait donc aucune chance que sortît jamais des cryptons allemands la composition de l'analgo, de même qu'il n'y avait aucune chance que fût jamais divulguée la composition du tube de Kaninchen. Mais alors que Kaninchen avait emporté son secret dans l'air où il s'était éparpillé sans restes, Murmelthier avait légué à un seul la pâte du billet antidollar. Une véritable révolution financière s'annonçait.

C'est une chose curieuse que les innombrables et prompts moyens de communication modernes réalisés entre les peuples n'aient nulle-

ment abouti à les fusionner et, tout au contraire, aient accentué leurs divergences. En une minute, de notre sous-terre, nous communiquions avec New-York, nous voyions notre interlocuteur, nous percevions les bruits de la rue, nous entendions les cris des vendeurs de journaux. Cependant il nous était impossible de nous rendre compte de l'effet de surprise provoqué par le lancement de l'analgo et l'effondrement du dollar devant ce jeune rival d'un type inédit. Voici, à peu près, une conversation avec un polyplaste de notre filiale là-bas :

— Eh bien, on ne peut pas analyser la pâte?

— Non, on ne le peut pas. C'est une « Murmelthier ». Ce nom dit tout.

— De quelle couleur?

— Blanc tirant légèrement sur le bleu, mais sur un bleu à reflets rouges.

— Quel réactif révélerait?

— Aucun.

— Vous en êtes sûr?

— Certain, comme de votre voix. La panique est ici sur le marché. Le dollar ne vaut plus qu'un mark.

— Et par rapport au franc?

— Le franc n'est même plus coté. L'analgo fait prime partout et les meilleurs patriotes d'ici le déclarent admirable et d'une efficience immédiate. Personne n'a plus mal nulle part, ni aucun chagrin, ni aucune appréhension, à partir de l'instant où il est appliqué.

— Envoyez-nous un spécimen.

Celui-ci nous parvint deux heures après, par transport d'onde. C'était un billet de cent analgos que nous expérimentâmes aussitôt sur Eustache, lequel souffrait d'une migraine intense, accompagnée, comme j'ai dit, d'une crise d'invidia suraiguë. Mais, avant de commencer l'expérience, et nous méfiant des « combines » boches, toujours à double détente, nous avions glissé, dans la poche droite du veston d'Eustache, une pastille d'antipithiatique. Ce remède contre la puissance de persuasion (1), découverte autrefois par le célèbre Babinsky, frère du maître gastronome de même nom, décèle immédiatement, dans un procédé nouveau ou une découverte nouvelle, la part de bluff et de suggestion. La migraine d'Eustache persista et, pendant tout le temps que dura l'application de l'analgo, il ne cessa de débiner Ailette et de se moquer de sa bouillie, incapable même de recolorer un nègre napusifié.

Or nous avions, au sous-te rre,un véritable patriote américain, du

(1) Du grec *peïtheïn*, qui signifie persuader.

nom de Sterlett, qui ne pouvait sentir les Allemands depuis que l'un de ceux-ci l'avait embarqué dans une mauvaise affaire de produits chimiques et ruiné à plat. Ce garçon, très sportif comme la plupart de ses compatriotes, saisit immédiatement l'importance de l'épreuve faite sur Eustache et résolut de prévenir ses compatriotes et de sauver ainsi le dollar. Car il importait que la révélation de la supercherie par persuasion vînt d'Amérique même et non de France, les fils de l'oncle Sam étant fort chatouilleux en ce qui concerne le sentiment national. J'allai trouver, au milieu de ses graves préoccupations, le ministre de l'Aviation et, après l'avoir mis brièvement au courant, je lui demandai, pour Sterlett, un avion d'onde, ultra-rapide, qui me fut accordé aussitôt. Sterlett s'embarqua plein d'espoir, convaincu qu'il allait détromper ses concitoyens et sauver la monnaie de son pays.

C'est toujours l'inattendu qui arrive. Quatre jours plus tard, Sterlett revenait déconfit. Le don de persuasion de Murmelthier avait continué à agir, par l'analgo, de telle façon que le président des États-Unis et les ministres les plus importants avaient envoyé coucher l'empêcheur d'être ruiné en rond, que leur déléguait « l'Aristote » de Paris. Ce n'avait été qu'un cri au conseil de la Maison Blanche : « Que nous veut encore cet imbécile ! » La nation la plus délibérée du vingt-troisième siècle, mais non certes la plus réfléchie, préférait l'illusion analgésique avec la banqueroute à la désillusion et à la douleur sans la banqueroute. Pendant ce temps, à Berlin, et dans les centres universitaires de l'empire, les étudiants célébraient avec dérision les funérailles du dollar. Sur la place Guillaume XIII avait été édifiée, par le syndicat des pharmaciens, une statue géante de Murmelthier, en papier journal comprimé et marmorisé, avec l'inscription kolossale : « A notre maître Murmelthier, traîtreusement assassiné par l'académicien français Lepoil. » Les sommes énormes raflées sur le marché universel par le coup de l'analgo furent consacrées à des préparations militaires dont le crypton gardait jalousement le secret jusqu'au jour où hélas...

Les habitants de Paris et en général des grandes villes françaises, qui n'avaient pas trouvé place dans les sous-terre, s'étaient égaillés à travers les campagnes, mieux à l'abri des bombardements, et de préférence dans les forêts. Une importante partie de la population revenait ainsi à l'état sauvage et nomade, vivant de racines et abandonnant toute autre occupation que la chasse, la pêche ou le tissage des vêtements. Les fugitifs s'étaient agglomérés par groupes professionnels et catégories sociales voisines ; c'était merveille qu'au milieu d'une telle panique et confusion il y eût encore des classes, des pré-

séances, des maîtres, des serviteurs, des prétentieux, ou snobs, des vantards et des primaires se cuidant penseurs et philosophes. On signalait de telles cités volantes en Artois, dans les bois du centre de la Bretagne, de la Franche-Comté, des Cévennes, du Forez, des bords de la Loire et de la Garonne, dans les solitudes des Alpes et des Pyrénées. Ces scènes cinématiques et remarquablement photogéniques, prises par des tourneurs adroits, figurent aujourd'hui dans un si grand nombre de cinébiblats que les éditeurs en refusent l'impression avec ces mots : « Ah, je vous en prie, assez de scènes d'appréhension de guerre ! »

Le napus continuant ses ravages, les phobiques du bombardement, égaillés parmi les campagnes françaises, imaginèrent des cérémonies, d'abord différentes selon les régions, peu à peu codifiées et unifiées, destinées à commémorer l'aphanasie. L'élément religieux y intervenait, comme dans le « bout de l'an » traditionnel ; mais un rappel biographique de la carrière et des vertus du disparu remplaçait le sermon habituel. On remarqua que le besoin de discourir sur toutes choses, et notamment sur la mort, si répandu chez nos compatriotes, n'avait été ni atténué, ni amoindri par le napus, ni par les préliminaires, cependant angoissants, de la nouvelle guerre européenne. C'était à qui prononcerait ce qu'on appela le *laudatus*, ou le *laudata*, selon le sexe de la personne anéantie. Il en résulta une certaine vanité — où allait-elle se nicher ! — dans les familles les plus éprouvées par le mal, et l'on remarqua chez elles une tendance à se constituer en aristocraties.

La déclaration de guerre, même sans hostilités apparentes, la guerre invisible, pour parler comme un ministre, avait développé, chez tous les savants, pourvus de correspondance de grades militaires, le sentiment de la hiérarchie. C'est ainsi que Sidoine se déclarait le supérieur d'Eustache, parce qu'il avait un fil d'or de plus que lui, et prétendait lui interdire de développer sa thèse favorite du cinébouquin, cause du napus. Bien entendu, Eustache regimbait, et il en résultait des conflits comiques, à la suite desquels Sidoine infligeait à son rival cinq jours d'arrêt, le maximum prévu par le code de guerre de la fondation. La punition était toute platonique, notre souterrain séjour dépassant en rigueur tous les « arrêts » du régiment. Ailette, pourvu d'un double galon d'argent entre-croisé — distinction très rare, — à la suite de la fameuse bouillie, avait droit au salut complet, tombé en désuétude depuis cent vingt ans et qui consiste à faire le tour du supérieur, en portant la main à la tempe droite, au milieu du front, puis à la tempe gauche. Il se mit à exiger ce salut de chaque polyplaste rencontré dans les couloirs de la fondation. Sommé d'exé-

cuter cette pantomime fatigante, le polyplaste la complétait d'un pied de nez en règle, qu'Ailette faisait semblant de ne pas voir.

Ainsi se développait la rancune, puis la haine, qui n'est, comme l'amour, que la conjonction d'une foule de petites impressions, commandées par un choc initial. Si ce choc est voluptueux, ce sera l'amour. S'il est douloureux ce sera la haine, et tout ce qui suivra viendra s'inscrire sous l'une ou l'autre colonne, ou rubrique. Jamais une personne que vous détestez ne fera, à votre avis, quelque chose de bien. Jamais celle que vous aimez n'aura, à vos yeux, tort en quoi que ce soit. La remarque en est banale, mais gagne en saveur et en accent au sein de la captivité. Il n'était plus un petit geste, ou mouvement de physionomie d'Henriette, qui ne me remplît de délices moroses. Il n'était pas de mauvais sentiments que ne m'inspirât le souvenir de l'infortunée Grégeois. Chaque jour s'aggravait ma rancune contre cet abruti de Mouillemouillard et sa déclaration mensongère à von Tschuppe au sujet de la mort de Murmelthier. Enfin l'odeur infecte de la « savate » napusienne chinoise s'était incrustée dans mes narines au point de m'incommoder pendant mon sommeil.

Le rôle protecteur attribué à la crasse, vis-à-vis du napus, avait fait supprimer les bains, autrefois imposés par mesure d'hygiène, même aux populations paysannes. D'où l'institution des « remplaçantes » qui, dans maints villages de chez nous, prenaient, contre rétribution, le bain obligatoire d'un voisin, ou d'une voisine, et fraudaient ainsi les inspecteurs. Il est d'ailleurs à remarquer que la législation balnéaire avait accentué, dans des proportions très inquiétantes, la baisse de la natalité, alors que la prohibition des bains renversa heureusement les chiffres. Une observation analogue au dire de Sterlett, avait été faite en Amérique, où les prohibitions changent radicalement de sens tous les trente-cinq ans. La période de l'encrassement obligatoire est toujours beaucoup plus prolifique que celle de la balnéation obligatoire. Il en est de même de la période où l'on doit boire du vin et de l'eau-de-vie, par rapport à celle où cela est interdit. En Amérique, où il est défendu, sous peine d'une forte amende, d'uriner plus de deux fois pas jour — édit du président Oldmanner, de l'an 2007, — les inflammations de la vessie et des uretères sont plus fréquentes et douloureuses qu'en Australie, où le président Smith ordonne d'uriner au moins quatre fois dans les vingt-quatre heures.

Quant à la prétendue concentration de la pensée par la captivité et l'encellulement (notre sous-terre est un réseau de cellules) non volontaire, c'est une bonne plaisanterie. La pensée est ennemie de la cage. Elle ne peut prendre son essor, en hauteur ou en pro-

fondeur, en développement ou en involution, en ligne droite ou en zigzags, que si elle correspond à un corps libre, et que rien ne contraint dans son expansion, ni dans ses démarches. Sur le plan de l'organisme, la pensée est la prolongation du mouvement, lui-même issu de cet acte mental ultra-rapide, de ce réflexe imaginatif que l'on appelle la volonté. Il y a là encore circulation, comme dans tout ce qui concerne l'homme, inscrit ici-bas, lui aussi, comme un astre de chair et d'âme, sous le signe de la gravitation.

Vous objecterez le cas des moines, garants de la civilisation d'Occident, maintenue par eux et leurs méditations pendant les siècles de ténèbres. Mais ici le cas est différent. La claustration monacale volontaire est destinée à concentrer, avec l'image de la crucifixion, celle du sacrifice accompli par le Sauveur du monde. Rien de tel dans la claustration scientifique par le laboratoire, où l'on remédie mal à l'indigence du méditat par la cuisine de l'expérience.

Pour la seconde fois, un bruit sourd et profond frappa nos oreilles exercées au silence, comme l'œil est exercé aux ténèbres. Il semblait venir des entrailles du sol. Cependant aucune oscillation ne se remarquait au sismographe, et nous ne recevions d'aucune des parties du monde que contrôlaient nos appareils téléondiques aucune nouvelle, ni aucun avertissement d'un cataclysme quelconque. On nous a appris, au cours de nos études, à nous méfier du mirage en commun, phénomènes grossiers mais fréquents, et des conclusions hasardeuses qu'on en peut tirer. Ce même jour, nous parvint une note du cabinet du ministre des Impressions publiques, nous mettant en garde contre l'esprit d'attente, ou catastrophique, qui accompagne et suit, à notre époque, la mobilisation générale. Il nous était recommandé, comme au reste de la population, de nous distraire et de chasser les préoccupations par les moyens en notre pouvoir, et notamment en ne demeurant pas strictement enfermés. C'était sage. Le fait est que beaucoup de gens, ignorants ou demi-ignorants, ou savants, avaient eu recours aux narcotiques colloïdaux, qui endorment pour trois ou six mois, et demeuraient ainsi dans la torpeur insensible de la marmotte, décourageant leur entourage et se soustrayant à leur devoir civique, qui est de subir les bombardements sans se plaindre. Suivait une liste des promenades officielles permises, dans un rayon de cinquante kilomètres de chaque habitation, ou sous-terre. Par exception, les fondations et académies avaient droit à un car.

Les savants sont les plus dociles des hommes. Il nous arrive de mettre le feu à l'univers par nos inventions ou la déformation qu'en fait la malignité humaine; mais il ne nous arrive pas de regimber devant une décision administrative, même si nous l'estimons ineffi-

cace, absurde ou dangereuse. La fondation Aristote résolut de donner le bon exemple et d'aller se balader en corps dans la direction de Corbeil. Pourquoi Corbeil? Parce que les habitants de cette jolie petite localité, sise sur les bords de la Seine, avaient élevé une statue à Ailette leur concitoyen, et à sa censée découverte de la bouillie antinapusienne. Laissant deux gardiens à la fondation — ce qui suffisait amplement, vu la multitude des appareils d'autoprotection et de surveillance — nous montâmes dans trois cars électriques, contenant trente personnes chacun, avec soixante boîtes de conserves et un fort paquet de tablettes de vin artificiel dites d'excursion. Seul Sterlett s'était encombré d'une bouteille de vin naturel de Bourgogne, actuellement imposé aux Américains au sortir d'une période de prohibition.

Depuis les hécatombes de l'an 2110 où, pendant la période des vacances, cent mille Français et Françaises, écraseurs et écrasés, avaient péri par excès de vitesse automobile — c'était le temps du deux cent cinquante à l'heure — il était interdit au commun des mortels de dépasser la vitesse moyenne de trente kilomètres, ce qui permettait d'admirer le paysage, et aussi de s'embrasser, chose impossible, sans rupture de maxillaires, avec l'ancien système. La présence d'une moyenne de dix polyplastes (destinés primitivement à sauvegarder la paix) par cent personnes élargissait la licence jusqu'à la vitesse de quarante kilomètres. Cette restriction contrastait avec l'immense amplitude des vitesses aériennes, ondiques, marines et subterrestres — dans les autofouilleurs et les autoforeurs — que Sidoine accusait d'être responsables du napus. Ainsi partîmes-nous d'un train « peinard ». Placé entre ma belle amie et un polyplaste indifférent, je me serrai contre elle et déplaçai ainsi le polyplaste, que j'ai su depuis s'appeler 4.030 et être mâtiné de Persan, d'Arabe, d'Autrichien et de Parisien. C'est l'individu le plus sauvagement belliqueux que j'aie connu. Il ne cessait d'appeler l'heure où l'on pourrait réduire en pâtée une armée ennemie, en appuyant sur un petit bouton. Il semblait avoir concentré en lui les sauvageries féroces des trois premiers sangs qui le composaient, avec un accent traînant et débonnaire qui tenait à son quart d'origine pantruchienne.

Les « promenades légales » que nous croisions, sous un ciel bas et automnal, composées de gens de tous âges et de tous les niveaux sociaux, donnaient l'impression de l'anxiété. Afin de complaire au préfet de police qui avait arboré, pour rassurer le public, un uniforme étincelant de pompier, les pauvres déambulants affichaient un petit sourire de commandement bien triste.

— Eh bien, monsieur le préfet, criai-je, en profitant d'un arrêt, quand rendrez-vous visite au sous-terre?

Pour toute réponse, il montra le ciel, où apparaissait une lueur verte circulaire, rappelant celle des nègres décolorés.

Il y a deux cents ans la région qui commence à Maisons-Alfort et se continue par Villeneuve-Saint-Georges, Draveil et Champrosay était lotie, c'est-à-dire hérissée de petites maisons disposées en damier, construites sur les grandes et belles demeures des âges antérieurs et sur les parcs attenants. C'était le morcellement général, conséquence de la vieille loi sur l'héritage et le partage forcé et du code napoléonien. Napoléon, militaire de génie, à la façon d'un Alexandre ou d'un César, mais imbu d'idées démocratiques et donc révolutionnaires, a aujourd'hui la réputation méritée d'un législateur imbécile et dangereux. La sagesse monarchique a, de nouveau, passé par là, et il n'est aucun Français qui ne songe avec épouvante à ce qu'eût donné, en République, c'est-à-dire en pagaille chronique, la guerre du napus. Avec la monarchie restaurée, cessa le morcellement indéfini de la propriété, conséquence du partage forcé et des mauvaises finances, et revint l'ère des domaines avec dépendances, qui fait vivre beaucoup de gens, et sous la forme familiale la plus utile à la nation. Le tissu de la terre n'était plus en loques, en parcelles de parcelles. Il reconstituait une vêture. Le retour au domaine marqua le renouveau d'une architecture plus commode qu'originale, inspirée du dix-huitième siècle, mais suffisante, elle aussi, pour réveiller des peintres de la pierre, qui ne fussent pas uniquement des paysagistes ou des portraitistes. Ainsi toutes choses se tiennent, et l'amélioration d'un petit texte de loi peut relever de beaux bâtiments, empêcher des convulsions sociales, et provoquer des talents de toute sorte.

Nous jouions, Henriette et moi, au jeu innocent qui consiste à choisir sa propriété pour le jour de la retraite. En effet, peu à peu l'amour réciproque et la perspective du mariage et des enfants à élever avaient diminué, dans nos cœurs, l'ardeur scientifique trop forte, et qui finirait par dessécher. Dans ma composante héréditaire dominait un personnage sensible, dont l'annonce m'aurait fait rire, de notre rire ironique et distinctif de polyplaste, si l'on m'en avait parlé auparavant. Cette lente métamorphose, dont nous nous entretenions à nos heures de loisir, prouvait que toute combinaison extrinsèque, en vue d'orienter l'être infiniment malléable que nous sommes, vers telle ou telle spécialisation, physique ou morale, est une chimère.

Sidoine, qui était dans notre car, fit arrêter la caravane. Le pays de Draveil, où nous nous trouvions, était autrefois encombré d'usines de produits chimiques et autres, qui avaient révolutionna-

risé une population antérieurement paisible, et redevenue paisible après la disparition de ces maisons de haine. Ce retour à la normale n'était pas seulement une conséquence de la royauté. Il était dû aussi à la révolution antiscientifique de 2114, dont Sidoine, savant lui-même, déplorait les excès, mais dont il reconnaissait, sur certains points, le bien-fondé. N'était-il pas l'auteur de la loi antiélectrique et antiondique, qui venait de dresser l'Allemagne contre nous?

— Je suis convaincu, disait-il, que les cycles industriels, avec leur cortège de maux sociaux, reviennent périodiquement sur la terre, dans des régions différentes, où ils apportent, avec des améliorations de vie matérielle indiscutables, la ruine, la révolution et la guerre. C'est aussi cette conviction qui a déchaîné chez nos grands-pères, il y a cent treize ans, cette poussée de colère dévastatrice où ont failli sombrer la plupart des grandes entreprises de pétrole, de caoutchouc, de papier, de ciment et autres.

Mais nous n'étions guère disposés à écouter des considérations de cet ordre. Nous observions la lueur verte de l'horizon, dont la forme circulaire était celle d'un anneau, plus foncé au centre. Les uns penchaient pour une aurore boréale, les autres pour une invention maléficieuse des Allemands.

— Il est tout de même extraordinaire qu'*ils* ne nous aient pas donné signe de mort, depuis la déclaration de guerre, surtout depuis la chute du dollar et la mise en circulation de l'analgo.

Cette observation d'un polyplaste résumait l'opinion générale. Sidoine estimait que les Prussiens, demeurés les conducteurs et champions de la nation germanique, expérimentaient un état intermédiaire entre la guerre et la paix, une sorte de vigilance armée, permettant de courtes razzias, pareilles à des incursions de corsaires.

Devisant ainsi, on arriva au village de Champrosay, où de beaux jardins descendent en pente douce vers la Seine. Là séjourna, au dix-neuvième siècle, le peintre Eugène Delacroix, dont l'œuvre entière a disparu, à l'exception d'un seul tableau, représentant un vieux paysan, celui qui lui avait loué sa maison, où il avait fait construire un atelier. Plus tard Alphonse Daudet, le romancier aujourd'hui le plus lu après une éclipse d'un siècle, habita, à Champrosay, trois demeures différentes et dont il ne reste plus aucun vestige. Il y écrivit, dit-on, le scénario de *l'Arlésienne.* Le fermier général Polydore a restauré ce bourg si aimable, rapproché la route des bords de la Seine, replanté une allée de peupliers qui avait le mérite de scinder les orages fréquents, et mis sa marque jusque sur les belles fontaines calquées sur celles de Juvisy, demeurées intactes après quatre siècles.

Comme nous entrions dans les bois de Sénart, reformés par édit

royal pour remédier aux inondations de Paris, que le déboisement rendait périodiques, nous fûmes surpris du nombre des nomades réfugiés là. C'étaient, pour la plupart, des Parisiens et des gens de la banlieue immédiate, qui fuyaient les bombardements aériens et s'épouvantaient de ne pas les voir venir. Quelques-uns reconnurent des membres de l' « Aristote » et s'approchèrent de nous, leurs médecins, en qui ils avaient la plus touchante confiance.

L'un d'eux, M. Saint-Fernand, propriétaire d'une belle fortune et d'une écurie de courses, était habillé d'une robe de chambre à ramages qui, sous les arbres, le rendait pareil à un gros perroquet. Type achevé du salonnard, du cancanier et du fainéant, froussard par-dessus le marché, incapable de faire cuire un œuf et de mettre un rognon à la broche, il vivait là, en campement, avec sa femme, « j'ordonne » redoutable, sa belle-mère, représentant sa femme au carré, trois jeunes enfants et un domestique d'une quarantaine d'années qui tenait la hutte et préparait les repas.

— Maître, dit Saint-Fernand, s'adressant à Sidoine, il m'arrive une mésaventure assez fâcheuse. J'ai pris du dollar et le dollar fiche le camp devant ce satané analgo. Que me conseillez-vous?

— Je vous conseille, répliqua le savant, de garder votre dollar, qui remontera, car le billet antidouleur allemand est un bluff. Nous en avons la preuve à la fondation. Nous avons fait une expérience concluante à ce sujet.

— Ah, ah, fit Mme Saint-Fernand, alléchée par ce pronostic. Imaginez-vous, cher docteur, que j'ai une dizaine d'actions de l' « Aristote », qui faisaient partie de ma dot. Me conseillez-vous de les vendre?

— Gardez-vous-en, madame. Nous sommes actuellement la valeur la plus recherchée.

La belle-mère s'approcha à son tour. Vieille et cassée, elle ne pensait qu'aux pépettes qu'elle n'emporterait pourtant pas dans la tombe, et elle désirait être renseignée sur une valeur de caoutchouc artificiel, dont on lui disait le plus grand bien. Attirés par le manège de la conversation, d'autres robinsons venaient vers nous, dans les accoutrements les plus insolites et s'informaient des dernières nouvelles de la guerre invisible. Chez tous se remarquait une même anxiété, jointe à l'immense frivolité des mondains, et comparable à un cafard ou scarabée noir, dans une boîte de poudre de riz.

Saint-Fernand, sa femme et sa belle-mère laissaient reposer leurs langues dans leur salive, quand un individu de mauvaise mine se dressa devant le car, au moment où nous allions démarrer. Il demanda d'une voix rude, où il y avait de l'alcool et de la colère : « C'est bien la fondation Aristote?

— Elle-même, mon ami.
— Le professeur Sidoine est-il là?
— C'est moi.

L'homme avait les mains dans ses poches et son accent menaçait :

— Je ne suis pas fâché de vous connaître, autrement qu'en photographie. C'est donc vous qui, avec votre loi antiondique, êtes responsable de la guerre !

— Moi, responsable de la guerre ! s'exclama Sidoine. Ah ! elle est bonne ! Ne savez-vous pas que ce sont les Allemands qui veulent la guerre, et qui ont été jusqu'à imaginer l'assassinat du professeur Murmelthier... Moi, vouloir la guerre... c'est insensé !

— C'est vous l'insensé, grommela l'anarcho. Eh bien vous allez rapporter votre loi de malheur et plus vite que ça ! Sinon vous aurez affaire à moi, tout professeur à l'Aristote que vous êtes, et je ne vous...

La suite de la menace se perdit dans le ronflement du moteur. Le chauffeur avait eu la bonne idée de couper ainsi ce malotru.

Cependant Sidoine semblait inquiet. C'était la première fois qu'on s'adressait à lui autrement que sur le ton de l'admiration et du respect. En outre il ne supposait pas que sa responsabilité, au moins apparente (car en fait il voulait le bien général), fût ainsi connue du populo. Henriette était frappée comme moi de cette algarade. Nos compagnons en restaient mal à l'aise; et de la forêt de Sénart jusqu'à Corbeil, en passant par les bois de Rougeaud, également envahis de réfugiés, nous demeurâmes sur cette fâcheuse impression.

La municipalité de Corbeil était venue à notre rencontre, renforcée de celles de Melun, de Combs-la-Ville, de Tigery, de Soisy-sous-Étioles. Il avait là une dizaine de maires aux bonnes figures finaudes des environs de Paris, avec leurs écharpes au ventre et leurs papiers à la main. Ailette de son côté, l'homme à la bouillie, avait préparé, nous assura son chef des travaux, un discours de soixante pages grand format, avec toute sorte de considérations sur les désastres de la guerre, et les moyens de les éviter. Le vaste coup de rasoir se préparait et toujours cette inquiétante lueur verte à l'horizon...

Le souvenir de cette scène m'est demeuré présent jusque dans ses moindres détails. Je revois la large bobine du maire de Corbeil, la sueur de son émotion, les maisons groupées autour de la petite place comme dans une pièce du Guignol lyonnais, des figures aux fenêtres, l'orphéon, la statue ridicule d'Ailette dévoilée et tenant un bol de son inconcevable bouillie. L'inscription portait, en lettres d'or sur le socle du monument : *Au professeur Ailette, de la fondation Aristote, vainqueur du napus. Ses concitoyens de Corbeil, reconnaissants.*

Mais à peine le magistrat municipal, se levant de son fauteuil rouge

aux bras dorés, avait-il ouvert la bouche, qu'Ailette, assis à ses côtés et flanqué d'un général en tenue de campagne, disparaissait brusquement, enlevé par le mal qu'il était censé avoir vaincu. Vous allez nous accuser de dureté de cœur. Notre premier mouvement à tous (je m'en suis assuré depuis) fut : « Voilà qui nous épargne un discours ! » Il faut tenir compte de ceci qu'à « l'Aristote », milieu officiel et où les ministres viennent essuyer nos plâtres, nous sommes submergés, inondés, ruisselants de topos de toute nature ; depuis la bienheureuse disparition du parlementarisme, il n'est aucun personnage officiel qui n'ait une douzaine de ces navets sonores à placer.

— A pati, n'a pus... dis-je à Henriette consternée.

On assista alors à cette scène falote de cinq maires en larmes et de toute une population aussi affligée que si elle avait perdu son père. Nul n'était plus sec ni plus indifférent qu'Ailette. Par-dessus le marché, un maître fourbe. Quant à ses inventions, elles valaient la dernière en date, sa bouillie. Sidoine, le plus important de notre maison après Ailette, se dressant alors eut ce mot admirable et qui était une explication : « Messieurs, au milieu du deuil qui nous accable, « un fait consolant, éminemment consolant, mérite de fixer votre « attention : Notre maître si regretté, le professeur Ailette, dont cette « admirable effigie perpétuera les formes et le souvenir, depuis un « mois environ ne prenait plus la bouillie qui sauve. Privé, par la « guerre invisible, d'une partie des ingrédients indispensables à la « confection de cette bouillie, il réservait sa fabrication entière aux « pauvres. Ainsi est-il mort de son dévouement et de son esprit de « sacrifice à la chose publique. »

Le maire de Tigery avait eu la délicate pensée de demander au chef de l'orphéon de remplacer l'*hymne à la bouillie* — composition locale — par cette marche funèbre de Chopin qui, depuis le dix-neuvième siècle, accompagne sous les ombres les disparus officiels.

Les cinéastes commençaient à tourner, recueillant aussi ces accents mélancoliques et les réflexions des bonnes gens. Chose inouïe, quelques-uns des Corbeillois, bien que si proches de la capitale, n'avaient jamais entendu parler du napus et demeurèrent convaincus qu'ils avaient assisté à une séance de prestidigitation, à un tour de force scientifique incompréhensible, bref à une espèce de prodige.

Le vin d'honneur, qui devait suivre, fut naturellement supprimé. Le napus d'Ailette m'avait creusé, je mourais de faim.

LÉON DAUDET.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

RAPPEL AUX RÉALITÉS

Le rideau est tombé à Genève sur un tableau d'un assez piquant symbolisme : M. Briand et M. Stresemann, les deux apôtres de Locarno, réfrigérés par l'ombre de Tannenberg, échangeant leurs derniers propos sous l'œil amusé des journalistes conviés à constater, pour en porter témoignage, la rigoureuse correction des attitudes. Cela nous change quelque peu des secrètes effusions de Thoiry. Les libres abandons se sont mués en prudentes réserves. Ce n'est pas un mal, bien loin de là. Seuls récriminent ceux qui affectent de prendre au sérieux les escamotages auxquels continue de s'exercer la virtuosité des jongleurs internationaux.

Adresse bien superficielle quand elle consiste seulement à aligner bout à bout les thèses les plus contradictoires. N'est-ce pas exactement par ce procédé simpliste que la formule Paul-Boncour sur le désarmement et la sécurité a rallié le vote unanime des opinions les plus contradictoires? Le résultat ne serait rien moins qu'un miracle, s'il consacrait la suppression réelle des contradictions fondamentales. Le malheur est qu'il n'est pas autre chose qu'un jeu de mots. Les partisans de la liberté d'action, comme l'Empire britannique, gardent et affirment une fois de plus l'indépendance de leurs mouvements, tandis que les champions de la solidarité sont reconnus libres de contracter les engagements particuliers ou généraux qu'il leur convient à condition de ne pas engager les autres. On exalte l'arbitrage obligatoire à condition qu'il reste facultatif. Par ce pro-

cédé il est facile de satisfaire tout le monde, non pas en créant des issues, mais en enfonçant des portes ouvertes.

M. Paul-Boncour est un esprit trop réaliste pour être dupe de ses propres boutades. Pour lui le principal est d'avoir mis un frein discret au périlleux entraînement du désarmement, en obtenant l'institution d'un comité permanent qui examinera simultanément les garanties de sécurité. La manœuvre est claire. On ne peut pas avouer ouvertement la faillite du désarmement. D'autre part on voudrait devancer l'offensive allemande qui invoque la politique de réconciliation et l'exécution théorique des clauses militaires pour poser le dilemme : désarmement général ou liberté pour tous. En subordonnant la réduction des moyens de défense à la réalisation préalable de garanties on revient à la logique théorique du Protocole. Entendons-nous, à condition de tenir bon et de ne pas se contenter d'apparences.

Il reste le risque de ne pas être maître du mouvement que l'on cherche seulement à ralentir. Il sera toujours difficile de résister au reproche de militarisme. N'en avons-nous pas la preuve chez nous-mêmes? La France ne réduit-elle pas continuellement ses moyens militaires, alors que l'Allemagne perfectionne les siens et au moment même où l'on réclame à tous les échos des garanties de sécurité? Ce qu'il y a de grave dans cette affaire du désarmement, c'est qu'elle surprend toujours la naïveté des honnêtes gens tout en permettant aux autres de passer à travers. Il y a un autre risque : le caractère illusoire des garanties qui seront examinées par le fameux comité. La tendance actuelle est de chercher ces garanties dans des engagements d'arbitrage et des pactes de non-agression. La justice des hommes, même internationale, est toujours plus préoccupée d'apaiser un violent que de donner satisfaction à un faible impuissant. Quant aux pactes défensifs, ils sont frappés de stérilité primordiale, si les facteurs qu'ils groupent sont destinés d'avance à être désarmés. Ils peuvent même comporter plus d'entraves que de secours. Là encore la preuve est faite par le pacte germano-soviétique et par le pacte de Locarno lui-même qui, ne l'oublions pas, a établi en travers de l'Europe la barrière d'une Allemagne affranchie des devoirs de solidarité du Covenant. Est-il besoin d'autres avertissements? N'est-il pas significatif que le plus chaud partisan de l'arbitrage et des pactes de non-agression à Genève se soit révélé en la personne de M. Stresemann qui, pourtant, n'a jamais dissimulé son intention de poursuivre par ce moyen l'ajustement de la paix.

Tout rappel à la réalité est bon. Voilà pourquoi nous ne nous plaignons pas de la brise glacée qui a soufflé de Tannenberg et de Kœnigs-

berg sur les rives du Léman. Ce courant d'air pur a pu réfrigérer les enthousiastes, il a assaini l'atmosphère. Il n'y a même pas l'effet de découragement que produirait la découverte de difficultés nouvelles. L'Allemagne n'a pas attendu les déclarations du maréchal Hindenburg pour saper la base morale du traité de Versailles en contestant les responsabilités de la guerre, ni les philippiques du leader nationaliste le comte Vestar pour réclamer la révision des frontières orientales. Tous les moyens sont bons, marchandages ou arbitrages. Qu'on se rappelle la combinaison d'Eupen et de Malmédy et la proposition d'une enquête impartiale sur les atrocités de la guerre, arrachée à la faiblesse de M. Vandervelde. Seul le recours aux armes est écarté officiellement parce que le procédé n'est pas de circonstance et parce que son application réclame avant tout le désarmement des adversaires. Voilà comment M. Stresemann a pu se poser à Genève en défenseur des moyens pacifiques sans rien abandonner des revendications qui constituent les véritables risques de guerre. Voilà comment il est arrivé à imposer son point de vue dans toutes les questions qui ont été traitées. Il y a là un fait autrement sérieux que des intempérances oratoires et pourtant on ne l'a guère souligné.

Trois questions pratiques ont été traitées à Genève par le Conseil en marge de l'Assemblée. Dans les trois, l'Allemagne a obtenu des ajournements qui préparent des recours au tribunal de La Haye.

Affaire de Dantzig. Il s'agit de maintenir un dépôt de munitions que la Pologne a été autorisée à établir en vertu du traité de Versailles. C'est, en somme, le problème vital du ravitaillement en armes en cas de guerre. Les Allemands soutiennent que les Polonais n'ont plus besoin de se servir du territoire de la ville libre puisqu'ils ont créé un port à Gdnia. La tactique est claire. Le sort de ce port de Gdnia est lié à celui du fameux couloir que l'Allemagne entend remettre en question. Si à ce moment les privilèges prévus à Dantzig sont devenus caducs, la Pologne sera rigoureusement bloquée. Une situation aussi évidente ne comportait qu'une solution. M. Stresemann a trouvé moyen de la faire ajourner.

Même tactique pour les optants hongrois de Transylvanie. Il s'agit en l'espèce de l'application stricte d'une loi roumaine de partage des terres qui vise tous les citoyens du royaume, sans distinction. Les Magyars osent invoquer contre cette loi le privilège de la défaite, et aussi celui de l'émigration. C'est tout de même plus que ne pouvaient accepter les experts juristes du Conseil. Ceux-ci ont reconnu qu'il ne peut être question de porter une loi nationale devant la Cour de La Haye. Il n'y avait donc qu'à liquider. L'Allemagne a obtenu un délai pour la Hongrie.

Troisième incident : la Grèce avait commandé avant la guerre, en Allemagne, le croiseur *Salamis*. Après les hostilités, elle a refusé de poursuivre son achèvement et de prendre livraison en arguant du texte du traité de paix qui interdit aux Allemands la fabrication du matériel de guerre. C'est le bon sens. Une fois de plus l'Allemagne réclame et a obtenu, en attendant l'arbitrage, le répit. On comprend que M. Stresemann ne tarisse pas d'éloges sur la nouvelle procédure internationale. Pas d'obstacle aussi longtemps que la France ne réagit pas. Or, pour le moment, les réactions se bornent à des appels au silence. Seuls des actes compteraient. S'ils ne viennent pas, ce n'est pas faute d'occasions de manifester une énergie nécessaire. De tous côtés les événements rappellent les inconvénients des illusions et des faiblesses. Deux démonstrations particulièrement frappantes nous viennent d'Amérique et de Russie.

Vis-à-vis de l'Amérique nous avons ajourné le règlement des dettes tout en exécutant pratiquement un accord que nous n'osons ratifier. Cela peut se défendre. Les Américains laissent faire, soit parce qu'ils ne peuvent rien, soit parce qu'ils escomptent les avantages de notre redressement et des embarras financiers anglais. Sur ces entrefaites, nous nous lançons dans une politique de rapprochement. Certes, il est profondément touchant et utile de réveiller les souvenirs des fraternisations d'armes. Peut-on en dire autant des projets de pactes tendant à mettre la guerre hors la loi. Palinodie vaine, puisqu'il n'y a pas de risques de guerre, mais aussi scabreuse parce qu'elle inquiète la Grande-Bretagne et méconnaît la mentalité américaine... De ce côté la réaction ne s'est pas fait attendre. Au milieu même des généreuses effusions de l'*American Legion*, nous avons vu tomber comme une bombe un conflit douanier.

Quel rappel aux plus dures des réalités, celle de l'impitoyable *Struggle for life*. Réjouissez-vous d'avoir réveillé des sentiments de solidarité. Flattez-vous d'introduire l'équité à la base des relations internationales, de fonder la concorde sur un juste équilibre des forces ! L'intérêt veille, et aussi l'orgueil. Les deux combinés renversent tout le système.

L'accord commercial conclu entre la France et l'Allemagne à la fin d'août n'atteint pourtant les intérêts américains que dans des proportions infimes : 180 millions de francs de vente, sur un mouvement de plus de 7 milliards. Il n'en faut pas davantage pour éveiller les susceptibilités d'un État qui bénéficie d'une situation exceptionnellement favorable. L'or, les matières premières, un marché intérieur illimité, pas de conflits sociaux, des milliards d'excédents budgétaires, toutes les raisons de se montrer grand et généreux. Tout

cela s'efface devant les préoccupations électorales et aussi devant les entraînements de la puissance.

C'est le côté certainement le plus significatif de cette querelle qu'elle procède exactement des mêmes oppositions de principe que le conflit du désarmement. A la conférence de Genève l'Amérique a montré où peut conduire l'application stricte du sophisme égalitaire. Au nom de l'égalité tout le monde doit avoir exactement la même proportion de navires de même type, naturellement ceux qui en conviennent à celui qui fixe la formule. Cela conduit à la suppression de toutes les mesures prises pour compenser la disproportion des forces. De même sur le terrain économique, l'égalité réclamée permet à l'Amérique de battre tous les records du protectionnisme tout en revendiquant au dehors les avantages du libre échange sous la forme d'un traitement rigoureusement égal pour tous. En vain la France oppose-t-elle à cette théorie totalement dénuée d'altruisme le classique *do ut des*. En vain fait-elle remarquer que la véritable égalité consiste à supprimer, par des concessions réciproques, la disproportion qui existe entre les richesses et les moyens de production des différents États. L'Amérique se retranche derrière l'autorité de la loi qui a favorisé l'essor de son impérialisme et consacré la domination de Wall Street sous la bannière du parti républicain. Le bill *Fordney*, dernière expression d'une conception vieille de trente ans, n'admet comme moyen de négociation que la menace de surtaxes. Il n'autorise les concessions que d'une manière tout à fait exceptionnelle après une enquête constatant l'impuissance réelle du client. Les représailles à l'intérieur et au dehors l'immixtion dans les affaires des autres pays : voilà où aboutit la théorie de l'égalité et de la liberté.

Le rappel aux réalités qui nous vient de Moscou n'a pas moins d'ironie. Personne ne peut plus croire à une conversion rapide du bolchevisme au contact de la civilisation. L'expérience a été tentée pendant plus de cinq ans et par tous les moyens, depuis la plus large confiance jusqu'à la complicité. Elle a abouti à la démonstration que, par-dessus toutes les rivalités de personnes, les déchaînements d'appétits, les conflits de tactiques, le régime soviétique reste prisonnier d'une logique qui le condamne à fomenter la révolution parce qu'il ne peut se maintenir que dans le trouble. Dès lors il faut un barrage, soit en dehors, soit en dedans des frontières. En dehors c'est la rupture à laquelle l'Angleterre s'est résignée, faute de moyens de couvrir tous ses points faibles. Au dedans c'est une politique ferme qui mate le communisme assez efficacement pour se permettre de négliger les intrigues soviétiques : système Stresemann et Musso-

lini. L'essentiel est d'appliquer rigoureusement l'une ou l'autre des méthodes et de ne pas se contenter de gestes apparents. Or, n'est-ce pas précisément la tactique illusoire que nous trouvons dans les développements de l'affaire Rakowsky?

C'est au début du mois d'août que l'ambassadeur des Soviets a signé le manifeste incendiaire de l'opposition. C'est à ce moment qu'il fallait choisir. De deux choses l'une : ou on laissait tomber l'incident tenu pour négligeable ou bien on tirait la conclusion contre le diplomate coupable. Nous avons pratiqué successivement les deux systèmes : fermant les oreilles au mois d'août et réclamant des sanctions au mois de septembre. Il serait cruel d'insister sur les divisions du cabinet Poincaré qui ont entraîné ces contradictions. Retenons seulement la confusion qui en est résultée. Il ne manquait plus, pour aggraver le cas, que de réduire aux proportions d'une question de personne ce qui aurait dû être une question de principe.

Si on s'avisait de constater l'irrégularité des rapports franco-soviétiques il y avait à retenir des manifestations infiniment plus graves que l'incorrection de M. Rakowsky. Il y avait toute l'activité de la propagande communiste dont M. Coty a établi l'édifiant dossier. Bien mieux les provocations directes se multipliaient. Proposition d'un pacte de non-ingérence dans les affaires intérieures qui équivaut à une accusation directe contre la France. Offre d'un pacte de non-agression dirigé manifestement contre la Pologne. Chantage au sujet des dettes alliées. En fallait-il autant pour imposer une riposte d'énergie? Encore un coup on pouvait très bien ne pas ouvrir la querelle, mais du moment qu'on le faisait était-ce pour affirmer la volonté de ne pas rompre, pour se prêter à la comédie d'un pacte défensif et pour offrir aux Soviets une occasion de prendre barre sur nous en se donnant l'apparence de nous sacrifier une personnalité négligeable? Voilà exactement l'attitude singulière qu'a prise le gouvernement français. On ne peut pas espérer arriver au but par de tels procédés. Tôt ou tard il faudra entendre l'appel des réalités.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LA VIE DU PRINCE DE LIGNE

Sainte-Beuve écrivait, en 1853, en parlant du prince de Ligne : « Il semble que, sur son compte, toutes les formes de l'éloge brillant soient épuisées. » Mais il ajoutait : « Le temps ne peut qu'ajouter au prix de certains détails qui tiennent aux mœurs d'une société évanouie. » C'était prévoir, aussi exactement qu'il est possible, l'orientation de la littérature *ligniste*. Les manuscrits du prince de Ligne ou les documents qui le concernent, édités depuis Sainte-Beuve, notamment en 1914 pour le centenaire de la mort du prince, n'ont guère ajouté de traits de caractère qui ne fussent déjà connus par les œuvres publiées antérieurement. Mais à mesure que s'éloigne dans le temps l'heureux siècle dont le prince Charles-Joseph de Ligne fut la vivante image, on se plaît davantage à en évoquer le tableau. Le prince ne l'avait-il pas annoncé lui-même, quand il notait dans ses Mémoires : « Je n'écrirais pas tout cela si l'on devait me lire à présent ; mais, cent ans après, ces petites choses, qui ont l'air d'être des riens, font plaisir. » C'est cent cinquante ans qu'il faudrait dire maintenant, pour remonter à l'époque que représente le prince de Ligne. En un temps où il a fallu forger le mot d' « européanisme » pour exprimer un état d'esprit à la mode, comment l'Europe presque parfaite de 1780 ne nous hanterait-elle pas? C'est bien pourquoi le prince de Ligne a tant de succès : d'abord il est charmant, mais surtout nous ne cessons de rêver au cadre où il a vécu. Nous sommes attirés par cette Europe qui fut, pour certains de ses habitants,

telle qu'on la voudrait aujourd'hui pour toutes les nations qui la composent. Il est vrai que l'exemple du prince de Ligne montre quelles conditions très rares suppose la qualité d'Européen. Mais dans tous les cas, que cette qualité apparaisse comme le privilège d'une aristocratie très réduite ou comme un bienfait que doivent partager tous les peuples, il y a là une forme supérieure de la civilisation. C'est elle que nous admirons, pour une grande part, dans la vie du prince de Ligne. C'est à l'étudier que s'attachent les plus récents biographes du prince. Mlle Marthe Oulié a présenté naguère une thèse de doctorat sur *le Cosmopolitisme du prince de Ligne.* Et M. Louis Dumont-Wilden appelle Charles-Joseph de Ligne : prince de l'Europe française (1). Le prince de Ligne est aujourd'hui un modèle d'Européen.

La naissance lui avait donné tout ce qu'il fallait pour mériter ce titre. Les princes de Ligne, qui avaient dépendu tour à tour du duc de Bourgogne, du roi de France, de l'empereur d'Allemagne, étaient placés depuis plusieurs générations dans la position à demi indépendante où se trouva Charles-Joseph de Ligne entre plusieurs États. Le berceau de la famille était en Hainaut, marche entre la France et la Flandre. C'est un des endroits les plus dangereux quand la guerre éclate et que le continent prend feu. Au dix-huitième siècle, c'est une terre de choix pour produire une fleur de civilisation. L'Autriche y règne, mais on y parle français et il faut passer par Paris pour gagner la vallée du Danube. Ligne, par une de ses terres, est prince d'Empire, sa capitale est Vienne, et sa langue est celle de Voltaire. C'est une situation dont Charles-Joseph a tiré tout le parti possible : à cinquante et un ans (en 1786) il avait fait trente-quatre voyages de Bruxelles à Vienne en passant par Paris, et dix-huit de Belgique à Paris.

Voilà pour les rapports de notre prince avec les nations et les pays. Quant aux personnes, Charles-Joseph de Ligne est quelque peu cousin de la plupart des têtes couronnées. Non seulement il a accès aux cours de Vienne et de Versailles, mais des souverains comme Marie-Thérèse et Joseph II le traitent en ami. Le jour où il est reçu à Versailles par une archiduchesse qui est devenue la reine de France, Marie-Antoinette, il s'en faut de peu qu'il n'en tombe amoureux. Le charme de son esprit et de son cœur, le plaisir qu'il éprouve à vivre dans le monde et celui qu'il donne partout où il passe, augmentent l'étendue de ses conquêtes. Il connaîtra Frédéric II, et la grande Catherine sera si contente de lui qu'elle lui donnera un domaine en Crimée. Napoléon est le seul monarque à qui il a refusé d'être pré-

(1) *La vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française* (chez Plon).

senté. Sans doute lui en voulait-il d'avoir démoli son Europe. Mais il s'est plu, jusqu'à la fin de sa vie, à prendre contact avec les grands esprits de son temps. Il a voulu rencontrer Gœthe après avoir connu Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. C'est bien le témoin d'un monde.

D'un monde disparu, ajoute-t-on, chaque fois qu'on parle de lui. Cette heureuse vie s'achève à une date où l'histoire subit une coupure. Le prince Charles-Joseph de Ligne meurt en 1814, pendant le Congrès de Vienne. Il est bien tentant de dire que son siècle est mort avec lui. « Quel plus convenable moment, demande Pierre Gilbert, pouvait choisir ce grand Européen? » Du reste, toutes les dates qui concernent le prince de Ligne ne semblent-elles pas marquées par le destin? Le centenaire de sa mort fut célébré par des fêtes qui se déroulèrent le 25 juillet 1914. Huit jours plus tard, l'Europe entrait dans une crise qui allait la bouleverser de nouveau. Et l'article de Pierre Gilbert que nous venons de citer devait être le dernier qu'il lui serait permis d'écrire.

Le prince de Ligne lui-même avait dit à la fin de sa vie : « Mon temps est passé, mon monde est mort. » C'est une phrase que M. Dumont-Wilden aurait pu placer en épigraphe de son livre. Mais n'a-t-il pas creusé un peu trop le fossé qui sépare le siècle de son héros et l'époque suivante? Un siècle n'entre jamais tout neuf dans l'histoire, et sans rien devoir à personne. Les transitions sont lentes, et les fils les plus turbulents ne brisent pas d'un seul coup l'héritage de leurs parents. 1814 est une cassure à laquelle ont survécu bien des aspects du dix-huitième siècle. Rome ne changera pas jusqu'en 1870. Vienne est encore bien loin de perdre son charme et son prestige. Si le prince de Ligne meurt à une date qui semble être la limite de deux époques, des hommes comme Talleyrand ou Gœthe franchissent cette limite et prolongent leur vie dans le dix-neuvième siècle. De nouveaux « Européens » pourront même leur succéder, comme Liszt qui, entre l'Italie, la Russie, la Hongrie et les petites cours de l'Allemagne d'avant Bismarck, trouvera un équivalent suffisant du cadre où avait vécu le prince de Ligne. Pour celui-là, c'est 1870 qui sera la date fatale. Les dates fatales sont assez fréquentes dans l'histoire pour qu'on puisse en faire concorder plus d'une avec le déclin ou la mort de maints hommes célèbres.

Il n'en est pas moins vrai que le prince de Ligne, ruiné par la Révolution à l'âge où il devenait un vieillard, a vu, pour ainsi dire, se dissoudre entre ses mains le temps de la douceur de vivre dont parlait Talleyrand. De ce siècle aimable, M. Dumont-Wilden a su évoquer, avec beaucoup de mouvement, les grâces et l'ardeur au plaisir. « J'aimais, j'étais aimé » est une autre phrase du prince de Ligne

qui transparaît en filigrane à chaque page de son livre. Dans la vie galante du prince il a même trouvé à nous conter des histoires d'amour inédites. Cependant cet aspect de son héros, le plus brillant, certes, et le plus connu, ne risque-t-il pas de faire oublier certaines qualités profondes et sérieuses du prince de Ligne? « Ses jugements sont d'un grand prix », dit Sainte-Beuve, qui note « le bon sens qui est au fond de son amabilité ». Pierre Gilbert écrit aussi : « C'était, sous sa légèreté, une tête fort raisonnable et même réfléchie. Ses vivacités faisaient partie de sa raison. » De cette raison et de ce bon sens nous avons maint témoignage. Même en amour, Charles-Joseph de Ligne ne perd jamais la tête. Quinze jours suffisent à le guérir de sa passion pour Marie-Antoinette, car, dit-il, « je ne crois pas aux passions qu'on sait ne pas pouvoir devenir réciproques. » Il est libertin, comme son siècle, mais il respecte la religion. L'impiété de Frédéric II le choque. « Je trouvai, écrit-il, qu'il mettait un peu trop de prix à sa damnation et s'en vantait trop. » Il mourra, d'ailleurs, en chrétien. En politique, il a eu des vues très justes et très perspicaces. Comme Voltaire, quand il alla le voir à Ferney, lui vantait la constitution anglaise : « Ajoutez comme soutien l'Océan, répondait-il, sans lequel elle ne durerait pas. » Il reviendra plus tard sur le danger que court la France à imiter les lois politiques de l'Angleterre ; c'est au début de la Révolution, en 1790, dans une lettre au comte de Ségur : « La Grèce avait des sages, mais ils n'étaient que sept ; vous en avez douze cents à dix-huit francs par jour, sans mission que d'eux-mêmes, sans connaissance des pays étrangers, sans plan général, sans l'Océan qui peut, dans un pays dont il fait le tour, protéger les faiseurs de phrases et de lois. » La force du bon sens porte ici le prince de Ligne à la plus haute sagesse. Plus tard encore, en 1807, il juge ainsi l'œuvre napoléonienne : « Je ne trouve pas cette marqueterie de l'Europe bien dangereuse et pouvant durer plus longtemps que son auteur. La plume l'a formée. La plume la détruira alors, si on sait bien la tenir. » Le prince de Ligne, au congrès de Vienne, aurait peut-être pu faire mieux qu'un figurant. Mais il a souffert toute sa vie de sa réputation d'amuseur et d'homme d'esprit. Il avait organisé trop de divertissements mondains, pour qu'on songeât à lui confier une importante mission d'État. Il attendit également en vain le haut commandement militaire qu'il était en droit d'espérer. Et nous ne saurons jamais si ce feld-maréchal honoraire était, comme on l'a pensé quelquefois, le seul général autrichien qui eût été capable de ne pas se laisser battre par Napoléon.

Mais une injustice certaine est celle que commit à son égard l'empereur François II quand il douta de sa fidélité. Cet Européen n'est

pas un sans-patrie, et son dilettantisme ne nuit pas au dévouement qu'il met au service de son souverain. C'est peut-être un des caractères les plus attachants du personnage. Il est l'homme qui écrit d'une part : « Français en Autriche, Autrichien en France, l'un et l'autre en Russie : c'est le moyen de se plaire en tous lieux et de n'être dépendant nulle part. » Mais il est aussi celui qui a perdu tous ses domaines du Hainaut pour ne pas trahir l'Autriche, et qui est mort en répétant le cri qu'il lançait à la tête des troupes de son impératrice : « En avant, vive Marie-Thérèse ! » Si des gens qui ne le comprenaient plus l'ont cru sur le tard moins bon Autrichien, c'est parce qu'il ne cessait de se dire Français. Il écrivait au prince d'Arenberg, en lui parlant de Talleyrand : « Jugez de son plaisir d'être reçu par moi, car il n'y a plus de Français que lui, et vous et moi qui ne le sommes pas. » Commençait-on à perdre la notion, au temps de François II et de Napoléon, qu'un homme comme le prince de Ligne devait être Français dans la mesure où il représentait une Europe très civilisée? Cette possibilité d'être un étranger de culture française, voilà surtout ce qu'a perdu le prince de Ligne au début du dix-neuvième siècle. Toute sa vie avait été faite d'un accord qui lui paraissait naturel, entre ses devoirs à l'égard de l'Autriche et sa prédilection pour la langue, les arts, le goût de la France. Mlle Oulié note justement : « S'agit-il d'armée? Il dit « nous » en parlant des Autrichiens. S'agit-il de langue et de littérature? ce même « nous » s'applique aux Français, car l'aimable seigneur qui pouvait dire « Je vous aime » en quinze langues, ne sut jamais écrire et bavarder qu'en français. »

Il a tant écrit, à tort et à travers, que les trente-deux volumes de ses *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires* sont à peu près illisibles. On a plus de plaisir à relire le petit traité de l'art des jardins qu'il a écrit au moment où il faisait aménager, avec un goût très sûr, son parc de Belœil. Mais le meilleur livre du prince de Ligne est encore celui qu'il n'a pas écrit, celui que sa vie peut inspirer à un biographe. Il est le type de l'homme dont l'existence se prête à un brillant récit, et dont l'œuvre fournit des fragments propres à rehausser son histoire de leurs éclats. Si jamais « grande existence » fut faite pour entrer dans un roman, c'est bien la sienne. Sachons gré à M. Dumont-Wilden de nous l'avoir contée. Il a fait un livre plaisant sur un homme heureux. Notre temps nous donne assez de sujets d'être moroses pour que l'agrément soit vif de se laisser conduire par un guide alerte et de bonne humeur vers de précieux souvenirs.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

LES UNIVERS DE L'ESPACE

Quand nous regardons le ciel au cours d'une nuit claire, nous y apercevons, indépendamment de la lune et des planètes qui s'y déplacent, des points brillants qui sont les étoiles ; mais, coupant en écharpe la voûte du firmament, une immense bande d'un blanc laiteux s'offre à nos regards ; son apparence lui a fait donner, depuis la plus haute antiquité, le nom de Voie « lactée », et, en souvenir de ce qualificatif, les astronomes, tirant du grec une dénomination précise, l'appellent aujourd'hui la *Galaxie.*

La Galaxie, examinée avec des instruments puissants, apparaît formée d'une multitude d'étoiles : on en a compté environ deux milliards, et notre Soleil est une unité, plus très jeune, de cette armée céleste. La Galaxie, qui semble ainsi la pépinière des mondes stellaires analogues au nôtre, a été, au cours des cinquante dernières années, l'objet de très remarquables études, et l'on est certain, aujourd'hui, que l' « Univers galactique » est une des nombreuses nébuleuses spirales que les curieux des astres ont pu, grâce à la photographie télescopique, découvrir dans les insondables profondeurs de l'Infini du Ciel.

Qu'est-ce donc que ces nébuleuses spirales dont notre Voie lactée est un échantillon qui nous intéresse plus particulièrement?

* * *

Indépendamment des étoiles, on observe et l'on photographie, sur le fond noir du ciel, de petits nuages qui présentent une lumino-

sité bleuâtre et que les plus puissantes lunettes ne peuvent résoudre en étoiles séparées : ce sont les nébuleuses. Les unes, qui semblent formées d'une gaze ténue dont les plis flotteraient au vent, comme la nébuleuse d'*Orion*, n'ont pas de contours bien définis : ce sont les nébuleuses amorphes. Le spectroscope, en analysant leur lumière, nous a démontré la nature de leur constitution ; elles sont formées d'hydrogène, d'hélium et d'un gaz, encore inconnu sur la Terre, et que l'on a baptisé *nébulium*. D'autres nébuleuses ont une forme plus dessinée, plus géométrique, généralement arrondie : ce sont les nébuleuses planétaires, dont on connaît à peine une centaine. Enfin, il y a les nébuleuses que l'on appelait autrefois « résolubles » parce que les taches laiteuses qu'elles forment sur le ciel les montrent, quand elles sont soumises à de forts grossissements, fournies d'un très grand nombre d'étoiles accumulées de groupes compacts : on les nomme aujourd'hui les amas stellaires.

Mais, indépendamment de ces types de nébuleuses, il en est d'autres dont la découverte remonte au milieu du dix-neuvième siècle, et dont l'étude serrée date seulement de l'époque, très récente, des grands télescopes photographiques : ce sont les nébuleuses spirales.

Ces corps célestes, étranges et splendides, ont tous le même caractère et la même apparence. Ils comprennent, au centre, un noyau brillant qui se dégrade du milieu vers les bords. De ce noyau s'échappent tangentiellement deux bras, deux longs tentacules qui tournent en spirale dans le même sens et vont s'évanouir dans l'espace : Sur chacun de ces bras se greffent des branches accessoires qui s'y raccordent comme les barbes à la tige d'une plume. Ses spires peuvent être plus ou moins longues, et se résolvent fréquemment en nodosités brillantes.

Quelques nébuleuses spirales se présentent à nous de face ou de trois quarts ; on observe alors, avec la plus grande netteté, la formede leurs spires : c'est le cas de la célèbre nébuleuse de la constellation des *Chiens de chasse*. Mais d'autres se présentent par la tranche : on aperçoit alors très bien l'aspect aplati de leur noyau central et la faible épaisseur de spires tournant dans le même plan. Leur ensemble constitue une sorte de vaste lentille de très grandes dimensions.

*
* *

Quelle est la constitution de ces curieux systèmes? Ici encore, le spectroscope, cette infaillible pierre de touche des astronomes, va nous éclairer. Le « spectre » des spirales ne ressemble en rien à celui des nébuleuses amorphes : c'est un spectre analogue à celui des étoiles,

assez voisin du type solaire, où dominent les raies du calcium. Ces spirales ne se résolvent pas en étoiles distinctes : elles sont trop éloignées de nous pour cela. Leur noyau constitue un énorme « amas », aplati, très compact au voisinage de son centre ; quant aux bras, dans lesquels se remarquent des centres de condensation plus marqués, ils sont formés de l'association de nuages nébulaires et stellaires.

Or, c'est justement cette structure que présente la Voie lactée, la Galaxie, dans son ensemble. Les travaux récents des astronomes y ont montré l'existence de deux « courants » d'étoiles, cheminant en sens contraire, et qui sont simplement les deux bras de cette immense spirale formée de deux milliards d'étoiles. En partant de ces données, l'éminent cosmogoniste Émile Belot, le continuateur de Laplace, a pu reconstituer avec une très grande exactitude de tous les détails, la « carte » de la Galaxie, qui se trouve presque identique à la photographie de la nébuleuse classique des *Chiens de chasse* : c'est une des plus belles études faites sur la constitution de notre Univers, qui, selon toute vraisemblance, est une des nombreuses spirales de l'Espace. Nous disons, à dessein, « nombreuses », car on en connaît aujourd'hui plus d'*un million!*

Mais notre Galaxie a-t-elle des dimensions comparables à celles de ses sœurs célestes?

Tout d'abord, disons que l'on a pu, par des méthodes d'une géniale simplicité, estimer les dimensions de la Voie lactée. L'immense anneau spiral qu'elle constitue doit avoir environ 100 000 « années-lumière » de rayon, c'est-à-dire 200 000 années-lumière de diamètre. Les études très rigoureuses qui ont été faites sur la nébuleuse d'*Andromède* ont permis de conclure que sa distance minima à notre Univers devait être de 600 000 années-lumière, c'est-à-dire de 600 000 fois le chemin que la lumière, qui voyage à raison de 300 000 kilomètres à la seconde, peut parcourir en un an. Quant à son diamètre, il est de 40 000 années-lumière : c'est cinq fois moins que celui de la Galaxie, mais c'est cependant du même ordre de grandeur. Cette nébuleuse d'*Andromède* est la plus voisine de la nôtre, et les autres sont à ce point lointaines que leur distance doit se compter par millions d'années-lumière.

* * *

Des millions d'années-lumière ! C'est-à-dire que le rayon lumineux parti de l'un de ces corps célestes ne nous parvient qu'après des millions d'années. Et pendant ce long trajet, l'astre qui l'a émis a évolué ; il s'est transformé, il a changé de forme, de structure, de nature même : il est devenu méconnaissable. Quelle grandeur, quelle

majesté est donc dans cette Création où tout est à l'échelle de l'immensité sans fin. Nous sommes en présence de cet Infini qui déconcerte la raison, de cet Infini que l'on a pu comparer justement à un cercle gigantesque dont le centre serait partout et dont la circonférence ne serait nulle part.

Nous savons que, jusqu'à présent, nos instruments les plus forts ont révélé l'existence d'un million de nébuleuses spirales, d'un million d'Univers analogues au nôtre, cela grâce aux puissants télescopes dont disposent les astronomes américains qui ont pu photographier ces corps célestes avec des pauses atteignant des dizaines d'heures. Mais des instruments plus puissants nous en feraient voir un nombre encore plus grand, sans aucun doute.

En nous tenant à ce million de nébuleuses spirales, si nous réfléchissons que chacune d'elles est une Galaxie et que notre Galaxie renferme deux milliards d'étoiles, dont chacune est un Soleil, on demeure écrasé par les pensées que font naître de tels chiffres.

Un million de milliards de Soleils ! Mais autour de chacun de ces Soleils gravitent, selon toute vraisemblance, des planètes analogues à la Terre, à Vénus, à Jupiter, à Saturne... Et ces planètes, perdues pour nous dans les profondeurs lointaines du firmament, sont, peut-être, peuplées d'êtres vivants, pensants, organisés ; car il est bien difficile d'admettre que notre minuscule globe terrestre, grain de sable au milieu de l'immensité, ait seul reçu, parmi tous les corps célestes, la vie et l'intelligence dont il aurait ainsi l'invraisemblable monopole.

Et alors, quelle est la nature de ces êtres mystérieux et lointains? Vivent-ils comme nous? Pensent-ils comme nous? On est trop souvent tenté de déclarer impossibles les conditions de l'existence dans des milieux différents du nôtre ; mais qu'en savons-nous? Nous affirmons qu'il n'y a pas de vie possible sur le Soleil à cause de la formidable température qui y règne ; mais ne peut-on concevoir des êtres organisés spécialement pour y résister, faits d'une matière que nous ignorons, que nous ne soupçonnons même pas?

L'océanographie nous apporte, sur ce point, des suggestions bien curieuses.

On admettait, jusque vers la fin du dix-neuvième siècle, que la vie animale n'était pas possible dans les grandes profondeurs des mers ; on donnait comme raisons, d'une part l'absence de lumière à partir de quatre cents mètres sous l'eau, d'autre part, les énormes pressions auxquelles, pensait-on, aucun organisme ne pourrait résister quand il se trouverait à plusieurs milliers de mètres sous la surface liquide. Et ceci était affirmé et cru comme article de foi.

Mais voici que des expéditions océanographiques ont été faites : les croisières du *Challenger*, du *Talisman*, celles du prince Albert de Monaco, ont amené l'exploration des abîmes marins, et dans ces abîmes où la vie devait être impossible, on a trouvé des êtres vivants, des êtres qui existaient à la température de zéro ; qui supportaient sans effort des pressions que l'on déclarait impossibles à supporter ; qui, par des organes lumineux dont ils étaient pourvus, éclairaient à volonté les ténèbres de ces fosses mystérieuses de l'océan. Ainsi, dans des milieux où nous pensions la vie impossible, se trouvaient des êtres organisés spécialement pour s'adapter à ces conditions inattendues. Dès lors, pourquoi ne pas croire que, sur les globes innombrables semés comme une poussière à travers l'Espace, des êtres existent aussi, créés et organisés spécialement pour vivre dans ces conditions qui nous étonnent parce que nous ne les comprenons pas? La vie sur notre Terre nous montre une variété merveilleuse : pourquoi ne pas voir la même variété dans le nombre infini des astres? La beauté suprême de la nature comporte cette diversité des manifestations, et l'on se rappelle malgré soi la définition du Beau donnée par les philosophes scolastiques : *Quid efficit pulchrum? est unitas in varietate.*

L'unité dans la variété ! Oui, nous la trouvons partout, dans le Ciel où gravitent les sphères soumises à la loi éternelle du rythme, dans les êtres animés dont la vie est le grand mystère, dans les atomes de la matière qui, comme les mondes de l'Espace, sont des systèmes solaires où des planètes minuscules, les « électrons », tournent autour d'un petit astre central avec des vitesses vertigineuses, dont la rapidité presque infinie donne à la matière la rigidité qu'elle nous montre. Et, d'après les conceptions nouvelles des physiciens, ces électrons eux-mêmes seraient, à leur tour, des « sous-mondes », des réductions des premiers, où tourbillonneraient plus vite encore des éléments toujours plus petits.

Aux deux pôles de la création, dans le Ciel ou dans l'Atome, nous trouvons donc cette notion du double Infini, l'infiniment petit et l'infiniment grand ; tous deux confondent notre raison ; tous deux nous montrent notre petitesse devant la grandeur de la Création ; tous deux nous incitent à travailler sans cesse pour nous élever toujours en nous rapprochant sans cesse de l'éternelle Vérité.

ALPHONSE BERGET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. JOUHAUX

Le bruit a couru que M. Octave Homberg, qui est un personnage considérable, voulait être député. Si c'est vrai, M. Octave Homberg a tort. Les maîtres de l'heure n'ont pas intérêt à se montrer dans un trop grand jour, et à partager avec six cents associés leur puissance qui est faite de légende et leur prestige qui est fait de mystère. Je ne crois pas que M. Jouhaux soit jamais candidat à la députation, et qu'il vienne, sur le ring parlementaire, en concurrence avec Paul Faure, Renaudel, ou Vincent Auriol. Car M. Jouhaux est un malin. Exactement. C'est un malin, malin entre les plus malins. Il a fort bien compris que, dans un régime fondé sur la compromission — nécessairement fondé sur la compromission, puisqu'il ne doit froisser aucun intérêt qui lui paraisse représenter une force, il fallait être celui avec qui il est nécessaire de compromettre. Et voilà comment M. Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., est devenu un maître de l'heure. Maître sans lequel les puissants officiels n'oseraient prendre nulle décision ni esquisser aucun geste décisif. Maître d'ailleurs à condition de ne se point trop montrer, de ne point abattre son jeu, de rester toujours dans une pénombre favorable, et de ne jamais indiquer de solution trop nette, ni même d'opinion trop précise.

M. Jouhaux, qui est très différent de M. Aristide Briand, parce qu'il n'a point le génie inné de l'intrigue ou la soif de dominer seul, lui ressemble cependant en ceci, à l'origine de sa carrière, qu'il sait, sinon faire naître les circonstances favorables, du moins les dénicher dès

qu'elles naissent, et en tirer le meilleur parti possible, — et pour lui, et pour les siens. Et M. Jouhaux, à la différence de M. Aristide Briand, n'est pas exempt d'un certain altruisme. C'est donc un psychologue social instinctif qui sait ce que représente, devant une société divisée, et sans principe directeur très net, habituée à vivre au jour le jour, à composer paresseusement avec toutes les menaces, et à tenter de reculer les échéances, le prestige d'une force menaçante.

Les circonstances, ne le nions pas, ont servi M. Jouhaux. Sa valeur propre est d'avoir su être l'homme de ces circonstances. La C. G. T. a traversé, après une époque héroïque, une période difficile. Les premiers apôtres qui la dirigeaient commençaient à se lasser. Leur auréole s'amoindrissait aux yeux des fidèles et le découragement même, en même temps que la vieillesse ou la maladie, s'emparait d'eux. Jouhaux recueillit doucement la succession. Entre ses mains fermes, la C. G. T. allait prospérer. Elle allait devenir un État dans l'État, c'est-à-dire, comme il arrive de tous les États dans l'État, plus puissante que l'État, et embarrassée même, à la longue, de sa responsabilité. Mais quoi! le statut actuel durera bien autant que M. Jouhaux. Entendons-nous : je ne dis pas que M. Jouhaux soit un sceptique, et encore moins un cynique. Mais sa fonction n'est point d'être un philosophe de l'histoire, et un prophète des destinées des nations. C'est un réaliste. Et aussi un bonhomme, un bonhomme subtil, par surcroît, auquel son pouvoir illimité n'a pas trop tourné la tête.

Jouhaux est taillé en force, barbu, et le visage tour à tour cordial et ironique. Sa pipe est, comme celle de M. Herriot, un accessoire inséparable. Mais on sent que celle de M. Jouhaux est sincère. On n'imagine point M. Jouhaux sans sa pipe. Mais sa pipe n'intéresse pas dans l'histoire : tout au plus appartiendra-t-elle à l'iconographie. Entré dans le conseil des Puissances, personnalité internationale, Jouhaux n'a point fait effort non plus pour sembler de la compagnie des princes : il a conservé cette attitude familière et naturelle de compagnon du Tour de France, qui l'a rendu en somme si sympathique. Il sourit silencieusement dans sa barbe, fume, crache, tape sur l'épaule, passe sa main sous le bras, et distribue à l'interlocuteur quelques paroles qui seront aussitôt paroles d'Évangile pour les nigauds, utile renseignement pour les autres. Mais en dehors des chefs socialistes, qu'il ménage à cause d'une clientèle commune, qu'il dirige, mais qu'il écoute, et avec qui il se concerte, Jouhaux ne parle guère qu'à des nigauds. Ce n'est point sa faute.

Son entrée dans les conseils de l'État date donc du jour de la paix sociale. On entend bien que, dans le régime démocratique, la paix sociale ne saurait s'entendre d'un arbitrage clairvoyant et souverain entre les intérêts divers. Le gouvernement dit de la paix sociale consiste essentiellement à

ne froisser aucun intérêt, à satisfaire autant que possible tous les appétits, à souscrire, en principe, à toutes les revendications. Il n'y a plus, présentement, de comité qui ne comprenne, avec un archevêque, un rabbin, un pasteur, et un vénérable de loge. Il n'y a plus de décision qui soit prise sans que M. Jouhaux ait été entendu, puisque M. Jouhaux représente le monde du travail. Son habileté et sa force ont dû être, par conséquent, multiples. Il lui a fallu représenter le monde du travail. Sans concurrence possible, et sans compétition perfide. Il lui a fallu ensuite le représenter dans les conseils de la société bourgeoise sans que la compromission apparût comme une trahison, pût être interprétée comme un abandon. Le monde du travail est crédule, mais défiant et jaloux. La situation d'un homme comme M. Jouhaux, trait d'union entre la bourgeoisie capitaliste et le prolétariat, représentant la participation du prolétariat à la politique capitaliste et bourgeoise, eût pu être très difficile. Il a fallu que toutes les forces en cours crussent qu'il était de leur intérêt de le ménager, et travaillassent à le ménager. La bourgeoisie bonne enfant n'a point osé diviser pour régner. A vrai dire, elle règne peut-être, mais ne gouverne plus. Les collaborateurs de M. Jouhaux en sont convaincus, et leur conviction soutient leur confiance. Il apporte, en effet, dans l'association quelque chose comme cette politique de soutien sans responsabilité qui est l'art suprême de la collaboration fructueuse; et l'on voit qu'il n'est point nécessaire que cette opération soit conçue par un Machiavel — M. Jouhaux n'est pas un Machiavel — il suffit de la bonne volonté de l'autre parti. De sa candeur ou de sa paresse. Le prolétariat, par M. Jouhaux, a donc été entendu, et il a dicté la plupart des décisions utiles à la « paix sociale ». Nullement dans la question économique et technique, mais dans la politique pure. Dictée autoritaire, tombée des lèvres cordiales et un peu méprisantes du bon Jouhaux, et sans contre-partie, mais ceci n'est pas un grief. Ce n'est pas à M. Jouhaux de tenir le jeu d'en face. L'accord contractuel des partis, qui est une excellente chose, n'impliqne pas similitude d'intérêt. Il défend le sien, au mieux. Jeu de dupe, d'ailleurs, car l'État détruit, et il se détruit à vue d'œil, que restera-t-il à qui veut éviter la responsabilité et ne s'y prépare point? Encore une fois M. Jouhaux ne prétend jouer, ni à l'homme d'État, ni au philosophe politique et social. Par lui, donc, le prolétariat gouverne : c'est-à-dire qu'on ne gouverne pas sans lui et, par lui aussi, il s'est assis à la table des grandes conférences internationales. Ce qui n'est pas mauvais non plus, si la signature du contractant vaut son pesant d'or, et si elle ne risque point d'être désavouée.

Et ici apparaît le grave problème qui se pose pour M. Jouhaux, celui qui le préoccupe seul, et à bon droit. C'est un problème d'effectifs. La plus redoutable épreuve qu'ait traversée M. Jouhaux, celle qui fait l'objet

assurément de tous ses entretiens avec ses amis du parti socialiste, c'est la scission communiste; et surtout la constitution de la C. G. T. U. Je n'examinerai pas ce problème en soi : il ne saurait nous intéresser ici que dans la mesure où il conditionne la personnalité de M. Jouhaux. En principe, on le sait, la C. G. T., organisation du syndicalisme professionnel, n'est inféodée à aucun parti politique. En fait, elle est en union étroite avec le parti S. F. I. O. Les circonstances ne lui ont pas permis de rester neutre entre les tendances révolutionnaires et communistes, puisque Moscou a constitué une C. G. T. unitaire, qui a disputé à celle de M. Jouhaux, non seulement l'orthodoxie de la doctrine, mais, chose plus grave, les effectifs. Or, l'autorité de M. Jouhaux, sa puissance, son existence même, sa raison d'exister dans le chapitre des intérêts sociaux, c'est l'importance des effectifs qu'il représente. S'il ne représente plus rien, il n'est plus rien. Il n'est qu'en fonction du total d'intérêts, de force présumés qu'il dirige, qu'il déchaîne ou qu'il enraye, et là est le plus inquiétant de son affaire. M. Jouhaux est menacé de ne plus exister. Sans doute, il a vu le péril. Le Cartel, dont il était, tacitement et bien avant la lettre, l'heureux et puissant bénéficiaire, ne lui dit, officiellement, rien qui vaille. Que le parti socialiste garde, par son alliance bourgeoise et son évolution vers les subtilités de la politique pure, la confiance du prolétariat professionnel qui ne se soucie point, malgré sa candeur, de politique pure, et c'en est fait, puisque les travailleurs manuels passant au communisme, vraie formule révolutionnaire, passent en même temps, avec leurs cotisations et leur liste, à la C. G. T. U., et le pis est que l'aventure suscitée à M. Jouhaux par le cartellisme intégral, l'atteint plus profondément que le socialisme même. Celui-ci, dans le monde, du moins, a, en dehors du rail, de la mine et de l'atelier, une clientèle de remplacement, dans la petite bourgeoisie humanitaire ou vassalisée et dans la viticulture amie de l'éloquence rouge. Tout cela ne fait pas des cotisants. Les travailleurs intellectuels et les fonctionnaires sont-ils, d'autre part, un élément sur qui on puisse vraiment compter? Réduits à eux, la C. G. T. ne serait pas grand'chose. Le gouvernement n'a pas besoin, vis-à-vis d'eux, de M. Jouhaux pour la paix sociale. Les intellectuels sont, par tradition, amis de la cassette du prince, et, par surcroît, quelque peu snobs, ce qui les pousse, tant que la mode en durera, vers Moscou. Et les fonctionnaires pareillement. Non par snobisme, parce que théoriciens, et qu'en théorie on ne saurait se limiter à gauche. On concoit la portée de l'embarras de M. Jouhaux. Dans le sein de sa C. G. T. il peut être un excellent homme et un administrateur avisé, il peut être quelqu'un. Il est certainement quelqu'un. Son importance extérieure, fondée sur une illusion sociale, reposait en outre sur cette notion chimérique du nombre. Ici M. Jouhaux cesse d'être quelqu'un

pour être simplement quelque chose. Et ce quelque chose, comme tous les ordres de grandeur, est sujet à d'inquiétantes variations. M. Jouhaux existe en fonction d'un nombre. Il y a là, à en convenir, de quoi l'inquiéter et le troubler. Et le forcer à faire, par surcroît, de la philosophie malgré lui...

★★★

Le Théâtre : *On garde les mêmes...*

Il a fallu l'an dernier repérer un à un les symptômes du mal dont souffre l'art dramatique. Tout porte à croire qu'on sera obligé de répéter cette année les mêmes doléances. Peut-être, pourtant, le fait que ledit mal est maintenant généralement reconnu et avoué va-t-il amener quelque salubre réaction. Mais il ne faut pas l'attendre au début de la saison. Les tentatives sérieuses ont besoin d'être préparées. Au mois de septembre, les théâtres qui rouvrent les premiers sont ceux qui se précipitent au-devant des recettes. Ou bien ils se débarrassent, à petits frais, de quelque obligation, de quelque ouvrage qu'ils ont accepté pour des raisons mystérieuses, mais sur le compte duquel ils ne sont pas rassurés, et dont ils préfèrent se débarrasser en sourdine. Septembre n'est pas un mois propice aux chefs-d'œuvre, ni même aux succès. Les pièces sérieuses, dont on attend gloire ou fortune, on les lancera plus tard, quand les moutons de Panurge seront au bercail.

*
* *

Il serait donc vain de tirer le moindre pronostic de ce mois de septembre pluvieux. On a repris plusieurs pièces de Robert de Flers, moyen avantageux d'honorer ce disparu en emplissant la caisse. On joue *Mademoiselle Flûte*, de MM. Georges Berr et Louis Verneuil; *Azaïs*, de MM. Georges Berr et Louis Verneuil; *Maître Bolbec et son mari*, de MM. Georges Berr et Louis Verneuil; *l'École des cocottes*, de MM. Armont et Gerbidon; *Souris d'hôtel*, de MM. Armont et Gerbidon; *l'Enlèvement*, de MM. Armont et Gerbidon. Ainsi ces deux puissantes raisons sociales occupent six théâtres à elles seules. Le dernier nommé de ces ouvrages est nouveau : *l'Enlèvement*, au théâtre de la Michodière, le fameux théâtre consacré par M. Quinson au culte de la littérature. La presse, qui n'est pourtant pas très difficile, n'a pu se défendre de constater que ces heureux auteurs étalaient ici encore plus d'indigence qu'à l'ordinaire.

Ajoutons quelques immuables succès : *Knock*, espoir suprême et suprême pensée de M. Jouvet; *Maya* qui poursuit sa carrière et continue de verser des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs; *Mon homme*, triomphe unique de M. Carco; sans oublier *le*

Tour du monde en quatre-vingts jours, et le vaudeville du Palais-Royal, qui dure un an, quel qu'il soit et quels que soient les événements, vente, gêle, gresle...

Il faut pourtant noter avec plaisir que le théâtre de l'Avenue a repris la pièce de M. Léopold Marchand : *Nous ne sommes pas des enfants*, dont on avait déploré la disparition trop hâtive vers la fin de la précédente campagne. Ce fait tendrait à prouver que septembre est encore préférable à mai, et les spectateurs de l'automne supérieurs à ceux du printemps. Car les directeurs de théâtre disposent, pour établir ces subtiles hiérarchies, d'un baromètre enregistreur qui ne les trompe pas : la feuille des recettes.

Les deux seules nouveautés qu'on puisse jusqu'ici rattacher de près ou de loin à la littérature ont été une pièce de M. André Lang au petit théâtre Michel, et une pièce de M. Victor Francen au théâtre de l'Œuvre.

La première a pour titre : *Une charmante fille*, et elle appartient à l'école cynique qui florissait voici quelques saisons. M. Lang est un esprit curieux, ingénieux et l'on pourrait presque dire ingénu, qui semble dépenser autant de soin à choquer que d'autres à plaire. Il se délecte à montrer une petite âme plus perverse que nature, apportant à débrouiller ces fils assez arbitrairement emmêlés une subtilité ironique et amère qui n'est pas sans saveur.

M. Francen montre aussi un cas de perversité espovantable, mais il y apporte plus de gravité et de candeur. Tandis que M. Lang racle à froid des petites cordes très aigres, M. Francen joue en grand sur les plus grosses. Il est acteur, M. Francen, il n'est pas littérateur. Depuis le temps qu'il joue des rôles de toutes les couleurs, il sait comment on obtient le brouhaha. Il a machiné une ténébreuse et mirifique histoire où l'on voit l'épouse vertueuse d'un médecin bordelais saisie par le démon de la luxure et sacrifiant malgré elle à la Vénus des carrefours, parce que son mari est revenu de la guerre mal en point et incapable de satisfaire sa lubricité. Ce cas est étrangement choisi, scabreux, presque impossible à traiter ; le malheur est que la guerre l'a rendu plausible. Est-ce une raison pour le porter à la scène? Toute vérité n'est pas faite pour l'éclairage de la scène, qui grossit et déforme par condensation. Le moins qu'on puisse dire est que ce triste sujet eût exigé des mains délicates, le goût du vrai, le sens des plus fines touches. Acteur, M. Francen n'a su en tirer qu'un mélodrame pour provoquer la larme ou l'émoi par les moyens sommaires. Sa femme damnée est en deux pièces sans joint, toute vertueuse, sublime, mais possédée. Il est possible qu'il existe de pareils êtres, toutes les combinaisons du mal et du bien sont possibles. Mais la pièce de M. Francen a deux torts.

D'abord, elle n'est faite qu'avec cette habileté apparente qui sait préparer les coups de théâtre, mais ne sait pas les exploiter. Au centre de l'ouvrage, quand la duplicité de l'épouse monstrueuse est recon-

nue, au moment où il eût fallu placer une péripétie et un éclairage par l'action, M. Francen ne sait placer qu'une confession en monologue. Deuxième tort : s'il est possible de rattacher cette pièce à la littérature, c'est par le mauvais côté, parce que les épanchements vertueux de la famille, les confidences de la coupable, sont surchargés de rhétorique ampoulée.

Cas curieux ; M. Francen eût pu être influencé par deux modèles : la *Phèdre* de Racine, ou *l'Envers d'une sainte* de M. de Curel. Comme Phèdre, son héroïne n'a pas su se faire un front qui ne rougit jamais et elle vient expier son crime en expirant sur la scène. Comme le personnage de M. de Curel, tandis qu'elle s'efforce à la vertu, elle porte une blessure secrète. Acteur en exercice, habitué à jouer de mauvaises pièces, M. Francen a pris pour modèle *la Tendresse* d'Henry Bataille. On y voit comme ici une malheureuse qui vit en partie double, aimant le grand homme qu'elle admire et respecte, le trompant, esclave de ses sens, avec n'importe quel être qu'elle méprise mais qui la satisfait. C'est de Bataille que viennent ces moyens de mélodrame, moyens théâtraux, pour qui ce triste guide avait un goût poussé à l'hystérie, cette perpétuelle confusion entre le pathétique et le déclamatoire, cette cuisine affreuse d'effets et de cris, de faux sublime et d'ignominie. C'est le guide que cet acteur va élire pour faire du beau théâtre. Début qui suffit pour juger M. Francen. Mais mauvais début pour la saison nouvelle.

*
* *

Ce n'est pas avec M. Alfred Machard qu'on se consolera. Mais lui, du moins, écrit pour l'Ambigu. Un mélo étonnant, où l'on voit un prêtre recevoir en confession une mourante qui a jadis été sa maîtresse, de qui elle a eu un fils qu'il a abandonné et qui a mal tourné. Le prêtre s'attelle à la tâche de ramener ce fils à la vertu. Il fréquente des apaches et des filles qui exploitent sa candeur, mais il se laisse exploiter ; si sublime que sa mansuétude finit par attendrir les criminels. On s'émerveille qu'un auteur occupe à perpétrer sérieusement de pareilles combinaisons un temps qu'il pourrait passer, comme disent les fous de *Cromwell*, à rien faire, à dormir, à chanter à l'écho ses ennuis,

Ou bien à regarder la lune au fond d'un puits.

Voici un compte rendu qui n'est pas très riche. Mais est-ce notre faute si nous n'avons à rendre compte que de pauvretés?

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CRISE DE L'ESPRIT DE LOCARNO. — *A Genève, M. Stresemann, parlant aux journalistes, déclare que la politique d'entente et de réconciliation préconisée à Locarno gagnerait du terrain en Allemagne si la Rhénanie était définitivement évacuée* (16 *septembre*).

A Tannenberg, fêtant l'anniversaire des combats de 1914, *le maréchal Hindenburg rejette sur les Alliés la responsabilité de la guerre. L'Allemagne, dit-il, a combattu « les mains pures »* (18 *septembre*).

A Kœnigsberg, le chancelier Marx déclare que le Reich a « de grands devoirs » envers la Prusse orientale (19 *septembre*).

Reprenant à son compte les propos de Hindenburg, M. Stresemann déclare, à Genève, aux représentants de la presse, que l'émotion soulevée par le discours de Tannenberg a été exagérée, et il insinue que les véritables provocateurs, ce sont les Alliés, lorsqu'ils inaugurent le monument de Dinant ou lorsque, comme le 19 *septembre, ils font défiler l'American Legion sous l'Arc de Triomphe* (24 *septembre*).

M. Poincaré répond à M. Stresemann, à Bar-le-Duc (26 *septembre*), *sur la question des responsabilités : « Nous voulons la paix, dit-il, mais nous voulons aussi la sécurité. »*

LE CAS RAKOWSKY. — *Le chantage du « camarade » Litvinof, mêlant la question des dettes russes à celle du rappel de l'ambassadeur Rakowsky, obtient un plein succès.*

Le conseil des ministres, réuni le 17 *septembre, refuse, contrairement à ce qu'il avait laissé annoncer, de prendre une décision en ce qui concerne Rakowsky. « Rien ne justifierait actuellement, déclare le communiqué, une rupture diplomatique. »*

Les Izvestia *démentent, de leur côté, que Rakowsky ait été désavoué par son gouvernement* (20 *septembre*).

Le 22, *paraît une note émanant de Litvinof, destinée à mettre les négociateurs français en mauvaise posture devant l'opinion. La note, démentie le jour même par le gouvernement français, affirme qu'un accord était sur le point d'être conclu, dans la question des dettes.*

Et, le lendemain (23 *septembre*), *une note de Rakowsky énumère les « propositions » de la délégation soviétique : Les Soviets consentiraient à verser* 300 *millions-papier d'arrérages pendant quarante et un ans, à condition de recevoir trois milliards-papier en six ans sous forme de crédits!*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1927. 35526.